

VIOLANTE

CLAIRE

D U R

LES PRESSES DE LASSITUDE

Du même auteur aux Presses de Lassitude :

Une fille coule

L'extrême pointe de l'âge de fer

Violante Claire

Dur

roman

Les Presses de Lassitude

lespresses@lassitude.fr

<http://www.lassitude.fr>

ISBN 978-2-9531181-3-1

Prologue a

C'est dans les appartements que l'on vous prête qu'entrent les assassins. Leur venue fait partie de la maison. Dans le temps aussi l'erreur est commise ainsi ils vous tuent à la place de l'autre des autres.

L'appartement est vaste profond encombré vous êtes sorti en laissant tout allumé plusieurs jours. La nourriture oubliée a cuit dans ce temps. Curieusement rien n'a brûlé. Déjà dans la pièce entre vous et la rue se glisse l'insoutenable angoisse des présences meurtrières furtives irréductibles déterminées.

La grosse femme n'en a cure. Sur la table à sa gauche lui faisant face où déjà se trouve une rangée de vases délicats garnis avec une subtile parcimonie la fille maladroite se met en devoir d'installer une branche fourchue d'orchidées. La

tige se brise mais ça n'est pas gênant.

La grosse à l'esprit médiocre calculateur compte bien que bientôt elle sera payée de ses bontés. Entre les deux se joue le sort de l'homme désemparé mais la femme a la main sur les aisances matérielles et la fille ne luttera pas.

Ayant perdu pied noyé à demi perdu dans la masse liquide de l'angoisse pré-ancestrale emporté jusqu'à la paralysie et la trompeuse immobilité cherchant des moments apaisés. Le clapotis vous fait monter et descendre en une sorte de berce-ment vous vous cognez aux murs sédimentés par cette eau fossile toute de sang remords de sueur et de larmes.

Dans la jeunesse sans réfléchir à ce moment où la mort et l'angoisse sont à leur comble dans l'esprit c'est l'angoisse qu'ils veulent s'arracher de leur ventre les parents, en leur enfants qu'ils s'extirpent et dont la place devenue vide dans le ventre laisse entrer la mort.

Mais de l'angoisse jamais nous ne serons libres tant que conçus dans les viscères. Dans l'os peut-être vaudrait-il mieux. C'est l'os qu'il conviendrait d'aimer. Lisse blanc et notre fin dernière.

La jeune femme couchée contre le dos de l'homme replié en chien de fusil ne comprend pas la complexité de l'installation de ses membres emmêlés. Son bras lourd et d'une longueur infinie est arrondi autour du dos sans proportion gigantesque dans une courbe immense et très dense. En dessous d'elle sa propre main énorme est appuyée contre son ventre tout petit et sans le recouvrir tout à fait. Partout la forte odeur soufrée de la salive et l'air froid qui vient de la nuit.

Prologue b

RIEN À RACONTER BEAUCOUP À DIRE.

Tant pis pour la facilité. Je ne céderai pas aux discours hypocrites qui me gardent pour leur confort hors du chemin de ceux qui les tiennent. D'ailleurs je n'ai pas le choix. Je ne suis coupable de rien. Envers personne. Ou plutôt si : je suis coupable –de ne pas oser connaître le prix de ce que je suis –de faire semblant de croire à un possible progrès –de m'empêcher de haïr mon ennemi –de laisser à d'autres le soin de régler les problèmes qui me dit-on me dépassent –de ressentir honte culpabilité et haine contre moi lorsque je manifeste ce qui justement est la chose du monde la mieux partagée : l'indifférence au sort de l'autre.

Je ne me résignerai pas à ma mort avant d'avoir vécu. Sans

doute un peu tard ce qui vaut mieux que jamais. Tout ce qu'on m'a appris m'a conduite où je suis en fonction de mon point de départ. Je dois me débarrasser des entraves puisque je les ai reconnues.

Évidemment je n'ai pas l'intention de changer l'ordre il est très bien il est ce qu'il veut être ce que veut tout le monde il s'améliore il tend à la perfection. Je veux y changer ma place.

Le lecteur d'un texte n'imagine jamais la mise en oeuvre matérielle de ce qu'il est en train de lire cela permet de lui en faire accroire.

Le mouvement de la vanité de tout, circulaire et nauséeux se nourrit de ce qui passe à portée, ceci ou autre chose. Bien-être ou misère lui sont indifférents. Autant s'y faire une place confortable et adulée.

Ceux qui ne peuvent ainsi raisonner veulent mourir. Qu'ils disparaissent après avoir servi. Il vaut mieux en attendant les garder à l'oeil au cas où ils seraient extraordinairement vivaces. En général ils ne vivent pas vieux. Ils l'ont bien cherché. Et morts, le peu qu'ils auront réussi à s'arracher avec les dents pourra servir encore.

Tout ce qui s'offre au feu y brûle. Le feu monte de plus en plus haut s'élargit il atteint ce qui croyait échapper. Autour la fête continue.

C'était le début de l'été il y avait de l'orage. Il faisait très chaud le ciel était noir. L'eau ne parvenait pas à tomber seules d'énormes gouttes s'écrasaient lourdement de temps à autre et séchaient aussitôt sur le faîte de zinc qui protégeait toute la longueur du mur mitoyen. Il semblait que c'était le vol brutal d'avions successifs et rapprochés qui assourdissait l'atmosphère.

Couchée tard levée tôt je guettais immobile et en paix dans le canapé noir la venue de la pluie. Devant moi dans l'espace déjà sombre bien qu'il fut un peu plus de midi sur quoi ouvrait la fenêtre, la pelouse et le feuillage irradiaient une lumière verte phosphorescents.

Je perçus à deux reprises le passage furtif d'une minuscule

ombre noire qui suivait la ligne d'angle entre le mur et le plancher. Il n'y avait aucun animal dans la maison c'était bien certain ni domestique ni clandestin mais je ne me posai pas de question je sus tout de suite que c'était la trace fantôme d'un animal qui passa là il y a longtemps. Un petit rat sans doute. Une vague de calme heureux m'envahit. Il me plaît de savoir que rien en moi ne perturbe les esprits habitués des lieux. Qu'ils puissent se tenir là où ils avaient coutume, la portion de l'espace à quoi ils appartiennent. Je m'endors apaisée lorsque je pense qu'ils vont poursuivre autour de moi leurs activités silencieuses et que je sens la proximité de leur présence favorable et protectrice.

Tous mes muscles sont au repos mous relâchés seulement retenus par les os et les tendons des articulations que leur poids vrille vers le sol. La main soudain devient massive et étendue d'une densité qui ne se peut humainement compter. Elle entraîne le corps dans sa démesure. Il y a une distance infinie entre la tête et les pieds là-bas très loin au bout de cet espace. Sur mes yeux lourdes et larges trop pesantes pour se soulever les paupières retiennent la sensation : avant même qu'un oeil achève de s'ouvrir elle sera dissipée. Le corps pèse sur la terre comme un géant.

2

Trop sûr de lui.

– Oh la fille tu cherches la mort ?

Je ne la cherche pas je suis Elle.

Trop sûr de lui.

Geste.

Puis la main s'ouvre la touffe d'herbe se redresse lentement le ciel éclate de lumière et de chaleur. Ses yeux sont droit dedans sans ciller. C'est le bref moment de sa splendeur avant la course vers lui des insectes et des petits mammifères goulus qui plus tard alourdis et repus seront sacrifiés aux serpents, leurs lents anneaux déroulés prêts à jaillir. Des gouttes

rouges plus profondes que l'univers courbent dans la lumière les tiges frêles des graminées et tous les dards et les trompes se déploient avidement. La terre frémit au contact du sang.

Ses ongles sont noirs et rongés. Le métal qui orne son visage prend une tragique signification petits cercles précieux de lumière solaire. Ainsi posée dans l'abandon la main a tous ses replis et ses coussinets la chair atteint à une beauté infinie. Le temps est arrêté on n'entend même plus les lourdes vibrations de la musique qui tout à l'heure imposait son rythme à deux oiseaux écervelés.

L'air est gavé de silence. Tout est saturé compressé il faut attendre un peu que l'espace se détende pour que les mouvements retrouvent leur place. Il faut attendre que le sang soit écoulé peut-être. Ou que ce doigt d'argent bagué cesse de trembler.

Pour contredire la sécheresse péremptoire de l'orifice d'où s'écoule la poisse rouge la bouche au-dessus s'est relâchée et épanouie comme une fleur.

Lorsque le léger bruissement d'une fuite et un petit couinement aigu donnent le signal du redémarrage je m'éloigne un peu. Je vomis et... toutes ces odeurs les morts les peurs les nausées, je m'évanouis.

Mon visage brûle ma tête éclate mon corps est si lourd. Jamais je ne pourrai me lever. Il faut partir. Voilà que des sanglots hystériques perturbent tout l'espace. C'est le hurlement d'une fille qui m'a réanimée. Tout son corps tressaute et le garçon qui la tient enlacée n'en mène pas large non plus. Si

je me relève il va me voir. Le mort est entre nous bruissant d'insectes.

Je me souviens de mon malaise : je voudrais en fuir l'odeur. Un peu en contrebas est la ligne des arbres et le fossé frais au bord du chemin. J'attends qu'ils partent ils vont chercher de l'aide retourner vers les camions des sons.

J'espère que l'endroit va brûler au moins celui où j'étais couchée. Que l'on n'y trouve rien qui m'appartienne. J'ai fait un petit tas de brindilles sèches et de pailles le sol est poussiéreux les tiges jaunes tout est assoiffé. Je titube jusqu'à l'ombre où je me glisse je ne peux m'empêcher de m'attarder dans le fond presque frais du ruisseau tari. Avant de sauter sur le chemin je regarde en arrière la fumée s'élève doucement cela sent déjà le feu d'herbes.

Je vais marcher vers les camions reprendre mes affaires et me poster sur le chemin d'accès. Je trouverai à revenir à Paris où est restée ma voiture.

Si la police doit venir je serai comme beaucoup d'autres déjà partie.

[...] Il y avait si longtemps que je n'étais pas revenue. C'était inchangé : pierre et espace et l'arche construite au dessus de la route perçant la paroi grise de la montagne. De part et d'autre dans les flancs abrupts deux grandes avant-cours sont creusées. J'en connais un à un les pavés du sol larges et doucement arrondis à l'ombre du pont de pierre qui contient la plus grande partie des appartements.

Oui l'endroit est bien toujours le même mais il s'en dégage et ça c'est nouveau, l'impression d'une sorte de luxe cossu justement à cause de ce qui lui donnait un air tellement frustré et arriéré autrefois : gestion paysanne d'un lieu public (c'est à l'origine une halte pour les voyageurs) son aspect rudimentaire la nature rustique de ses matériaux ; blocs de pierre lourdes solives et dans le creusement sur les deux côtés de la

paroi rocheuse la manifestation d'une force entêtée.

C'est le ciel l'air l'espace, la taille imposante de la construction, la pierre, son isolement dans les hauteurs qui déterminent maintenant son statut et expliquent les voitures de prix garées sur les bas-côtés.

La grande salle est sûrement louée, l'on y festoie car je vois des enfants tout petits flanqués d'une jeune surveillante jouant dans la cour sur des couvertures. Je pense qu'il s'agit de la fête d'un mariage.

Le perron étroit et abrupt franchi, les salles sont hautes et sombres comme dans mon souvenir. D'imposants meubles noirs peu nombreux très astiqués ainsi que le sol de pierre grise lisse à peine veinée. Les murs de pierre exudent la même immuable froideur.

Je trouve quelque chose de familier à la vieille femme qui m'a ouvert la porte et à qui je dis mon nom sans qu'elle fit mine de se souvenir. Cependant elle s'efface pour me laisser entrer : j' imagine que je suis autorisée à aller et venir comme une vieille connaissance. Elle me suit simplement lorsque je traverse une série de pièces en enfilade vers l'ancienne cuisine où l'on pouvait trouver de l'eau pour se rafraîchir. C'est toujours le même évier creusé dans un bloc profond verdâtre. Nouveau : au-dessus deux robinets dispensent à volonté de l'eau chaude et froide et dans mon dos toute la longueur du mur est occupée par la masse imposante de meubles réfrigérants.

Je sais que si je monte sur un escabeau je verrai par la profonde fenêtre en meurtrière cette même pente où le temps a

entassé de multiples éboulements successifs. Personne ne s'y rendait jamais c'était un endroit dangereux. J'y ai vu quelquefois des oiseaux venus pour chasser les rongeurs. Oiseaux qui entraient au lever du jour par la fenêtre si l'on avait oublié le soir de la fermer. Ils mettaient tout sens dessus dessous allaient jusqu'à faire tomber des boîtes du placard pour se repaître du contenu répandu et signaient de leurs plumes et leurs fientes.

La femme ouvrit une porte sous l'évier et me donna quelques objets : une serviette du savon il y avait aussi du shampoing. Je trouvais cela tentant ayant roulé plusieurs heures depuis le matin. Elle s'en alla et je me mis à ma toilette. Je me réservais de regarder la pente après.

J'étais penchée en avant frottant vigoureusement mon crâne avec la serviette. Quelque chose m'a alertée un léger frôlement comme l'approche d'une caresse. Je me suis redressée à l'instant où la mince lame allait s'enfoncer dans le bas de mon cou. Nous avons lutté je retenais son poignet sec et je voyais tout près de moi le couteau. La lame en était sombre tachée de rouille très fine longue. Je manquais de force pour en venir à bout. D'un coup la femme s'est écroulée sans que j'y sois pour quelque chose. Un homme qui était vieux comme elle l'avait frappée. Puis deux hommes plus jeunes arrivèrent.

Je ne suis pas restée. Ils avaient dit qu'elle avait l'esprit égaré qu'elle n'en était jamais venue à un tel geste. Ils la transportèrent quelque part dans une chambre pour qu'elle reprenne ses esprits. Je suis repartie en voiture je n'avais rien qu'une horrible ouverture à l'âme une hémorragie. Je venais

de me faire éjecter, le lieu de mon enfance ne voulait plus de moi. Condamnée à errer à la périphérie je n'avais plus pour jamais accès au centre du monde.

Voici l'épée. Le chevalier. Celle de fer qui porte droit sa lame. Sur le cheval « Mort » je m'avance. Je perce dans les corps des fils la blessure qui clôt le contrat de la naissance.

Contrepartie de l'hypocrisie des mères les "donneuses de vie" qui voudraient que l'on croie que le jour existe sans la nuit et qui préfèrent tout désespérer que savoir qu'elles ont fait le choix de la Mort. L'infamale bru aux secs et luisants organes qui se porte elle-même ailleurs que dans un ventre. Celle où s'interrompt la lignée.

Le mensonge des mères trahison abandon de leurs enfants au malheur est le diamant qui les aveugle la violente lueur devant leur visage afin qu'elles ne sentent rien de l'obscurité qui elles et leur chair les attend. Elles prétendent à la spécia-

lité de la vie et marchent sans regard sur le chemin étroit où les autres ont passé avant. Elles nous noient dans le sang et les eaux de leur sillage.

Sans ombre sans corps sans chair et hors de tout choix je suis à la place où il m'a fallu être puisque je suis née. La pierre dure dans le coeur. Le jeu. Qui me réveille est perdu. Qui m'inspire devra me subir.

Je ne crains pas d'être sans personne autour : qui pourrait m'arracher à l'ennui. Quel visage porterait en lui ma fin ?

Tous les corps font les mêmes gestes et les bouches disent les mêmes mots. La lame qui se retire crisse contre les os. Avec elle vient le sang. Il jaillit dans la lumière mais aussitôt se ralentit un peu, fumant, une odeur fade et fétide vaguement.

De moi vous connaîtrez le pire et le meilleur sachez seulement qu'ils se valent. Dites vous que c'est indifférent et menez votre propre existence.

Tout ce qui s'attache à la conservation de la chair est mortel. Je ne dis pas destiné à mourir mais tuant. Prudence lâcheté compromis sécurité protection soumission séduction progrès amour et tous les autres de la même espèce ravagent l'Être. Ils ne sont que mensonges et prétextes dont l'existence et la fonction réelles sont très loin du sens qu'on se plaît à leur donner.

Reste le corps voué et dévoué à la corruption. Procréer est l'arme de ce qui en nous est faible et lâche qui vend le coeur de nous-mêmes qu'on ait eu ou non le choix (communément on ne l'a pas la lâcheté ne l'accorde pas) l'appel de la mort.

Pour ne pouvoir imaginer rien d'autre que ce mode rampant nous sommes tous des morts. Dans le meilleur des cas aux trois quarts seulement. Et je suppose qu'alors le peu de vie qui s'exhale encore est une insupportable déchirure un regret dévorant la pure nostalgie qui vous démantèle, l'aveuglante lumière qui brûle les yeux jusqu'au fond de l'âme.

Qu'y a-t-il à sauver ? Perdre du temps. De chaque côté de la route le vide abrupt le rejet la perte. Attendre tous ceux qui égarent par là leurs espoirs ralentit la machine. Et lui donne des raisons de se justifier de se trouver bonne.

[...] Animal violent né dans un acte volontaire et inconscient je veux arpenter un territoire. Y faire loi. Terrible orgueil qui ne me laisse que le choix d'inventer le domaine.

Il s'étendra au-dessus de la tête des humains au-dessus de leurs désirs hors de leur imagination leur vue leur compréhension ; il ne fera pas l'objet de disputes mesquines de dégradantes chamailleries. Quand ils y mettent le pied c'est sans le savoir et la rebuffade qui y répond les inquiète profondément et ne livre pas de clefs. Car ici le premier droit la marque de ma souveraineté est incohérence pour la matérielle pensée.

Voici le monde des signes incompréhensibles et ceux qui m'approchent fréquemment savent en longer les limites.

Les choses qui dans leur vie paraissent anodines ils les savent ici tabous et n'y touchent plus. Ils naviguent sur le lac tranquille ennuyeux même de ma compagnie et s'abstiennent de déranger l'ordre des profondeurs.

Ils connaissent le point où ne plus avancer la logique de leurs raisonnements car ce point franchi la raison devient monstre ignoble répugnant prédateur qui n'a pas droit de cité. Elle fut des années remâchée de force et maintenant elle est vomie. Nausée jusqu'au fond de l'être mortelle révulsion allergie dont les vaguelettes battent et se brisent au pied du rempart.

Je ne renoncerai jamais à ma maladie tissu de mon identité, puissance à vivre, mes yeux mes oreilles ma pensée. Mais je veux bien porter le masque si cela doit tout simplifier à condition que cela ne soit pas trop long et que l'on respecte mon isolement. Première règle : je ne vous appartiens pas.

Il attend. Ses yeux légèrement exorbités sans ciller malgré ses paupières lourdes son regard flou posé sur moi. Tendue le corps légèrement décentré vers l'avant, en équilibre suspendu il guette sur mon visage le résultat de ses provocations.

Le regarder sans rien laisser paraître est une épreuve. Il a la chair molle le corps sans vigueur négligé visible révélateur de la paresse et du laisser aller. Une certaine élégance cependant dans cet écroulement : maintien appris –une façon d'endosser son spencer démodé de garder les épaules basses le torse creux les jambes croisées. Il a les joues bien avant l'âge un peu pendantes marbrées de rose par le froid et la boisson sa mâchoire a tendance à se relâcher l'impression de mal soigné s'exhale de lui sa peau moite sa nuque ses vêtements

que l'on sent remis dans leurs plis chaque soir pour être reportés le lendemain. De ma place je sens l'odeur de sa peau où fermente l'alcool.

Je ne le connais pas. Depuis que nous sommes sortis de la boîte il me suit. Il a tout tenté. Normalement il devrait gésir maintenant quelque part assommé par moi sa victime à bout de nerfs. Je vois très bien où il faudrait que nous en venions pour lui plaire ce qu'il attend : Un contact physique –ce qui me répugne. De préférence un fort, un bon coup, une petite peur une émotion. Je m'accote à un arbre. Lui est assis sur le dossier d'un banc un peu à court d'imagination, une pause attendant qu'il lui vienne une idée. Je voudrais pouvoir le frapper mais le coup chargé du sens voluptueux qu'il lui donne signifierait sa victoire. Il me guette c'est ça qu'il attend et j'en ferai les frais.

– Donne-moi une cigarette.

Il se fouille maladroitement cela prend un moment. Il les a perdues me dit-il enfin. Il ment à mon avis.

– Dommage lui dis-je nous aurions pu jouer avec le feu.

Il peut revêtir cette phrase du sens qu'il voudra pour moi elle n'en a aucun, c'est tout ce que j'ai trouvé comme répartie sur le coup, mon esprit est ailleurs. Je le surveille aussi cherchant à le décrocher. Courir je n'y songe pas. Sans doute étant donné son état irai-je plus vite et parviendrai-je à le semer mais la ridicule scène qui se profile au cas où cela ne se passerait pas comme prévu me fait renoncer la fatigue aidant. J'ai bu aussi je ne me sens rien de sportif.

Des voitures passent s'arrêtent au rouge du carrefour il est plus de quatre heures l'heure creuse pour les taxis. S'il en arrive un je ne dois pas le rater sinon je risque d'attendre longtemps. L'attitude indifférente je me dirige lentement vers la croix des rues. Lui quitte son banc l'équilibre en péril il cherche ce qu'il pourrait trouver à présent. Je lui fais confiance son catalogue a sûrement d'autres ressources. Un petit déclic et ça repartira.

– C'est bien inutile de verrouiller la portière. Me dit un peu plus tard le laconique chauffeur du taxi observant dans le rétroviseur la silhouette pliée en deux au milieu de la rue. Vous n'y êtes pas allée de main morte, ça fait mal là, c'est un endroit fragile. Vous l'avez mis hs il en a pour un moment à reprendre son souffle.

Moi j'espère ne pas avoir accompli son désir mais je ne pourrais dire. C'est peut-être ça qu'il aime : rester seul abandonné avec sa souffrance.

C'est quand il s'apprêtait à grimper dans l'habitacle à ma suite alors que je tirais à moi la portière pour entrer que pivotant sur ce point d'appui je levai brutalement le genou. Le coup fut brutal en effet il s'est rejeté en arrière surpris dessaoulé instantanément peut-être cassé en deux par la douleur les yeux pleins de larmes.

C'est l'heure où dans la rue mouvementée que j'habite l'agitation des tièdes nuits s'est nettement calmée, encore quelques échanges à faire, déjà la fatigue et le sommeil repoussent les nuiteux vers leurs lits. Plantés au carrefour au coeur d'exclusives histoires dont on ne connaît pas le plus

petit détail, les avides dealers ceux de la rue à la dangereuse marchandise attendent depuis ce point stratégique qui commande quatre chemins.

Un client "chanceux" parvenu à se glisser dans le hall de l'immeuble a déballé entre les deux portes tout son matériel et vidé son sac dont le piteux contenu est soigneusement aligné sur le large paillason où j'ai dû souvent enjamber les poivrots endormis qui avaient forcé le code d'entrée pour s'abriter. Un porte-monnaie de pacotille des papiers froissés des kleenex souillés des tickets usagés de vieilles cartes qui ont traîné partout, boîtiers de maquillage tubes de crème, le petit sachet plastique du produit citron seringue petites choses non identifiées en passant pièces de vêtements trop portés son bonnet ses chaussures ravagées bien posées l'une près de l'autre et je ne sais quoi encore. Et pour finir l'enfilade quelque chose de ramassé remue un peu pour se tasser encore d'avantage dans la crainte de ma réaction. Cela grommelle précipitamment :

– Je ne fais rien de mal je m'en vais tout de suite.

Il m'indiffère je n'ai rien à lui dire. J'enjambe le matos et j'ouvre la porte de communication vitrée qui se referme dans mon dos. Sous sa capuche il -ou elle- est tout à son affaire. Du moment que je ne semble pas vouloir l'embêter je n'existe plus. La vie continue.

Et moi qui n'ai plus sommeil je m'attelle à mes propres minuscules activités de ver dans un grand corps de bactérie : je m'occupe à transformer la matière, à recycler et recycler des mots des lettres des bâtonnets tous ces trucs qui ont fini par

avoir la peau de Sekens Murdock* et auront la mienne tôt ou tard. À la matière j'arrache d'infimes particules petits signes tordus que je désorganise et ré-amalgame selon mes visions mes expériences les pauvres choses que mon cerveau perçoit.

La forme du monde s'incurve se tord, mouillée ici desséchée là toute pétrie et malaxée sans relâche et sans arrêt reconsidérée par des milliards et des milliards de petits êtres et de plus gros avec les dents de leur bouche les dents de leurs yeux celles de leurs mains leurs oreilles leurs nez et l'estomac les poumons la matière grise. Absorber et régurgiter. Continûment. Toujours séparer découper détailler de plus en plus petit de plus en plus loin en dedans.

Tous pêle-mêle chacun dans sa com-préhension du monde bactéries insectes végétaux animaux humains et tout le reste objets désirs idées pulsions institutions toutes les formes d'organisation sentiments et encore tout le reste tous occupés à décomposer activement.

Je refais des mots des phrases des chapitres. Je ne construis pas je hache menu broie et insalive. Naître est une faute réelle.

La vie ne veut pas connaître sa méprisable dimension elle se vautre dans sa matière corrompue et l'asseoir dans ses fondements est en société un acte dont la valeur ne peut pas être remise en question. Je ne m'en tiens pas hors je suis dans. Sans réserve avec elle. Mon travail s'accomplit sans défaut : « Je suis née ».

*à paraître aux Presses de Lassitude "Le cas Murdock", ouvrage collectif.

Le village est au bas de la montagne il a grossi. Une banlieue pavillonnaire aligne des carrés de terrain sans charme. Plantées au milieu de bêtes petites maisons font face à la route.

Le centre ressemble à une zone piétonnière les jours de marché. Toute surface verticale a subi un décapage l'église même rutille en blanc-cassé. Partout on vend des cartes postales et des chapeaux.

Je vais sur l'ancien champ de foire. Devant le vieux mur où sont les anneaux pour attacher les bêtes. Le matériel de la mairie et ses employés sont casés dans des préfabriqués, attendant pour s'y installer l'inauguration du bâtiment grandiloquent verre et acier devant lequel à l'autre extrémité de la place une équipe de pépiniéristes aménage des parter-

res de fleurs. Je me pose sur le banc design devant la fontaine et je regarde les gens passer.

Beaucoup sont chez eux ça se voit. Je n'en reconnais aucun. Bon.

La chaleur est presque insupportable et pourtant ça n'est pas assez : la différence n'est pas si sensible. L'été autrefois était un éclatement un monde autre. Mais aujourd'hui le changement est presque anodin sans importance... juste chaud mais dans ma tête rien de spécial. Que se passe-t-il ?

Elle avait de plus en plus chaud et pâlissait à mesure. Sa peau se tendait sur les pommettes et ressemblait à de la cire attiédie.

Face à elle c'était toujours la même vieille fontaine haute et circulaire où elle voyait autrefois le cordonnier laver les chaussures de ses clients avant de les réparer. Mais il y avait de jeunes arbres autour qu'elle n'avait pas connus. Un léger courant d'air qui provenait d'une rue encaissée lui apportait un souffle que l'eau avait fraîchi.

Un garçon derrière la vitre du café trompait son ennui sur une machine toute neuve et jetait parfois des coups d'oeil vers cette étrangère statufiée. Elle alimentait ses fantasmagories il était assez attiré. Cette fille inconnue solitaire l'air si crâne et si vacant on n'en voyait pas si souvent de semblables passer

ici. Elle semblait si indifférente cela ne pouvait que l'enflammer.

Des serpents traversaient la route on ne les voyait qu'au tout dernier moment, juste le reflet cinglant d'une brusque ondulation et déjà ils se coulaient sous les pierres de l'autre bord. On percevait au loin comme de larges et brillantes nappes d'eau. Tout le paysage minéral et la chaussée devant étaient troublés par les vibrations de l'atmosphère. La couleur du ciel qui avait été presque blanche devenait maintenant bleu soutenu le soleil semblait rétrécir et s'y abîmer. Depuis quelques kilomètres la pente s'était atténuée et bientôt elle aurait achevé la descente. Elle tenait le volant la nuque raide il lui semblait qu'elle commençait à claquer des dents.

Hôte des pierres et des cailloux celui qui gisait plus haut sous les rares buissons ne serait pas retrouvé de sitôt : Il avait dit à ses parents après une âpre dispute de ne pas l'attendre avant bien longtemps : il n'en pouvait plus il en était malade, salut. Son père lui avait répondu qu'après tout il avait dix-huit ans il était grand qu'il se débrouille. Il ne se l'est pas fait redire. Il a pris sa petite moto.

Ses parents pensaient le revoir, le lendemain ou 24 heures de plus s'il était vraiment fâché. Ils étaient même presque sûrs de savoir chez quel ami il était parti.

En fait indécis sur ce qu'il allait faire il s'était garé devant le Café de la Mairie, il buvait un demi au comptoir usant le temps sur le juke-box. Il y avait cette fille dehors sur le banc il se demandait bien ce qu'elle faisait là. Il avait rassemblé son courage il était sorti et lui avait dit bonjour.

Elle conduisant sa voiture avait quitté le bourg avant lui. Il a

fait en moto les quelques kilomètres jusqu'au lieu du rendez-vous qu'ils s'étaient donné après un peu de conversation, et finalement c'est seule qu'elle avait redémarré.

Elle a beaucoup trop mal à la tête pour pouvoir penser. Elle fixe la route et roule. Si elle lève les yeux le ciel par cette faille va l'aspirer. Elle voudrait trouver une ville grande où personne ne la regardera. Elle pourrait aussi bien revenir dans son appartement mais cela serait comme de n'être pas partie elle ne peut se faire à l'idée.

Puis elle a franchi un pont et regardé la rivière amoindrie où s'étiraient les bancs de sable. Elle a pris le premier chemin sur la gauche et a fini par trouver un endroit encaissé dans le feuillage pour elle et sa voiture. Elle s'est baignée l'eau coulait doucement assez claire sur des graviers. La fraîcheur soudaine décupla sa migraine mais curieusement aussi la soulageait. Elle finit par s'y habituer.

Un reptile passa qui se guidait dans le courant par de secs fouets de sa queue ; vertical sa petite tête plate tendue hors de l'eau son oeil noir luisant et fixe. Quelle apparence prenait-elle dans le paysage à la surface de ce minuscule miroir ? Rien que cette pensée ouvrait des gouffres : elle l'éloignait.

À quelques mètres de la voiture elle s'est cachée c'est là qu'elle a dormi.

Au réveil son sentiment fut qu'elle avait été hachée menu, le corps gourde et douloureux. Elle ne s'arracha à son lit improvisé que lorsque le soleil le rendit insupportable et se baigna de nouveau. Elle passa ensuite longtemps à nettoyer dans le sable son poignard le rinça et le dissimula sous le tapis de sol

entre les sièges.

Troublant sa paix des cris d'enfant se firent entendre ils étaient cinq ou six à 3 ou 400 mètres à droite avec un canot pneumatique sur l'autre rive. Elle replia la couverture se mit au volant.

Ses cheveux séchaient trop vite les élancements de son crâne reprenaient. Un peu plus loin elle s'arrêta et renversa dessus le contenu d'une bouteille d'eau minérale puis les rattacha en chignon bien serré afin que l'humidité y dure davantage.

Héritage du hasard cinq maigres poulets habitaient la cour. Tout en angles et pointes ils avaient leur sale tête d'oiseau et pour tout arranger un cou plumé à la peau grumeleuse ridée rouge vif. L'esprit ailleurs assise sur une marche elle les avait dans son champ de vision. Eux vaguement dans l'expectative la tête penchée d'un côté puis de l'autre pour mieux voir, la considéraient de profil –œil unique– lorsque leur grattage systématique du sol sec les menait à portée.

Ils trouvèrent enfin quelque chose de plus intéressant et prirent en chasse celui d'entre eux dont le bec se serrait sur un orvet qui se tortillait. Mais il allait vite. Malheureusement pour lui la proie était trop grosse et vivace pour être avalée d'un coup en courant. Pour rajouter à leur grâce ils se mirent à pousser des caquètements discordants et enfilèrent le chemin qui menait au ruisseau.

"Für wenig Geld um die ganze Welt"

En aval de la maison à l'endroit où le cours d'eau borde la route un bus "Prosper Lankou Reisen" attendait depuis quinze jours le nez planté au fond du lit séché les roues arrière dans le vide au-dessus de la berge.

Sur les marches du porche assez en retrait pour être à l'ombre elle regardait d'un air absent le paysage fixe et brûlant dans l'éclat de lumière d'une explosion ralentie.

Par-delà son dos la pénombre assez fraîche de la maison. Elle entendit le bruit feutré de l'embout de la canne sur le carrelage puis la porte du frigo : Raoul avait abandonné le siège de bureau sophistiqué de son poste de travail.

Il s'approcha et lui tendit le whisky-coca glacé qu'il avait à la main elle le refusa d'un geste. Il s'assit lourdement à côté. La béquille glissa et rebondit sur les marches avec un bruit métallique. Il n'était pas infirme en vérité ni blessé ses pieds simplement s'affaissaient sous son poids. Il passait le plus clair de son temps sur son siège à roulettes dans lequel il parcourait la pièce où se trouvaient ses machines et s'appuyait sur la canne ce qu'il en restait.

Buvant à toutes petites gorgées il cala son dos épais dans le chambranle et étendit ses jambes devant lui. Plutôt que le paysage il contemplait ses pieds d'un air songeur. Ils étaient blancs et allongés le pouce effilé du bout légèrement incliné vers les autres doigts. La plante noire car chez lui il ne portait pas de chaussures.

Se retrouver par hasard dans cette station service en pleine campagne alors qu'ils avaient eu l'habitude de se voir à Paris les avait surpris au point qu'il l'avait invitée spontanément et qu'elle n'avait même pas songé à refuser.

Mais en fait ils se connaissaient peu n'avaient quasiment rien à se dire. Chacun restait muré dans ses angoisses et ses pensées. Lorsque Raoul s'éloignait elle l'embrassait d'un coup d'oeil en biais rapide et précis, étonnée de le voir si massif si élargi. Autrement leurs regards ne se rencontraient même pas. Pourtant d'une certaine façon chacun était content de la compagnie de l'autre.

Au centre de son corps l'angoisse avait creusé un espace où ses forces se dispersaient, d'où quelque chose de flottant et noué à la fois étendait dans ses membres un flux diluant, pénible ankylose un poison presque douloureux. Tenaille puissante. Tous ses muscles étaient affectés son cerveau aussi dont elle secouait difficilement l'hébétude et la chaleur de l'air en semblait saturée. Une présence quelle qu'elle soit l'obligeait à faire l'effort de se mouvoir et agir de façon qui pût sembler naturelle. Raoul avait ceci de plaisant qu'il ne cherchait pas la communication à tout prix.

Son verre fut vide avant qu'il ait trouvé à formuler ne serait-ce qu'une phrase d'introduction. Il se leva alla récupérer son bâton que surpris il lâcha aussitôt : il ne s'attendait pas à trouver le métal aussi chaud. Puis il rentra. Elle l'entendit se resservir et regagner la pièce au nord dont il avait fait son bureau.

Son auto poussiéreuse était garée sur le bord de l'allée après l'entrée –symbolique car il n'y avait aucune barrière. Pour atteindre la maison il fallait quittant la route suivre 500 mètres le chemin de terre qui conduisait au cours d'eau à une centaine de mètres duquel le terrain devenait privé. La maison était là sur le côté. Devant la sienne était la voiture de Raoul

dans l'ordre où ils étaient arrivés, se suivant, la veille.

Elle perçut un mouvement dans cette direction et tourna la tête à temps pour voir une silhouette sur son siège passager et le pâle ovale d'un visage qui se détournait. L'instant d'après il n'y avait plus rien. La vitre remontée l'empêchait de se rendre compte exactement. Mais elle était sûre. Elle ne se demanda pas qui, elle savait : Martin le jeune mort deux jours avant. Il était parti avec elle en fin de compte. Sur un terrain pierreux il gisait maintenant. Avec les insectes.

Elle se leva traversa l'espace dégagé les graviers crissaient sous ses pieds, le seul bruit qui se fit entendre sinon la lointaine rumeur de la route.

Elle se glissa sur le siège du chauffeur au cas où un contact pourrait s'établir. Mouvement qui lui était naturel et qui la poussait toujours à faire face et prendre l'initiative. Le tissu du siège brûlait son dos elle resta un moment à regarder droit devant elle guettant sur sa droite l'extrême pointe de son angle de vue. Elle savait qu'il ne faut pas regarder directement. C'est sur les obliques que courent les présences impalpables. Rien.

Elle se pencha pour ouvrir la vitre côté opposé et quittant la voiture elle se mit à suivre vers l'eau le chemin en longeant autant que possible le côté ombreux. Elle se disait que sans doute elle devait se résigner à n'être jamais vraiment seule. De toute façon qu'est-ce que ça pourrait changer ; il y a toujours quelque part un regard braqué sur vous.

Elle ôta ses chaussures au bord de l'eau et descendit dans le creux. Son passage troublait le maigre courant qui n'occupait

plus que le milieu elle enfonçait par endroits dans de la boue qui remontait alors entre ses orteils. Il y avait cinq jours à peine qu'elle avait quitté le teknival et qu'elle était rentrée chez elle. Elle n'avait pu y rester. Une heure après elle avait récupéré sa voiture et était repartie sans réfléchir.

– L'hiver ici c'est l'ennui. Le brouillard ne se lève pas parfois pendant trois semaines, à cause du ruisseau, juste sur deux ou trois cents mètres de part et d'autre. La maison est en plein dedans. Et ça tu vois c'est la trace d'une inondation en 1910 ou je ne sais quand. Avait dit Raoul.

Une marque était creusée dans le mur à presque un mètre du sol. Difficile à imaginer aujourd'hui.

L'eau quand elle y était entrée lui avait fait courir des frissons. Elle semblait tiède maintenant. Au travers des feuillages très noirs en dessous, l'éclatement d'éblouissantes taches de lumière successives lui troublaient l'esprit l'empêchant d'ordonner ses idées. Rapportant du fond du passé cet angoissant malaise qui l'obligeait à fuir, dans les anciens voyages au Maroc, les rues des médinas protégées de la chaleur et la lumière par des auvents à claire-voie.

Le corps las moite et glacé les membres mous elle avançait dans une espèce d'immatérialité. Elle sentait ses yeux cliqueter et quelque chose lui poignait la nuque. La réalité devenait glissante approximative. Le sens désertait les objets et les choses : ils se posaient en énigmes que son cerveau n'était pas en état d'affronter. Codes et clefs lui échappaient et aussi le sentiment de ce qu'elle était. L'univers ordinaire craquait. Autre chose se montrait à la place inconnu vaste

indifférent, fermé à son esprit, inabordable négation d'elle-même.

Après un petit moment elle aperçut la masse lisse blanche au travers de la végétation. "Für wenig Geld um die ganze Welt". L'avant du car avait été éayé bloqué dans sa position instable, il était encerclé par un réseau de guirlandes rouges et blanches émaillées de panneaux d'avertissement : on attendait les assureurs.

Elle se laissa tomber faiblesse et froideur claquant des dents sur une racine vrillée qui affleurait. Elle se disait : « Je ne vais pas rester là. » Mais ne parvenait pas à penser plus loin. Elle s'efforçait de se concentrer sur la lenteur de sa respiration, inspirait profondément et soufflait longuement afin que par là le calme prenne possession d'elle, fixant pour les distraire de l'obsession de son état, ses pensées sur l'inscription de l'autobus. Il y avait quelque chose à comprendre au-delà des apparences et cela lui semblait urgent. Mais elle était impuissante ; elle ne savait que s'agiter frénétiquement et s'enfoncer d'autant plus vite dans le marécage. Puis la panique de ses pensées se calma et une légère léthargie envahit cet espace à mesure qu'il s'apaisait. Elle remonta un peu vers la lumière s'adossa à un arbre et y somnola.

Les piqûres des fourmis la réveillèrent bien plus tard, elle entra par le chemin dans la lumière qui venait à présent de côté. Josèphe était de retour dans la maison et Raoul avait pris des manières d'ours. Elle les trouva qui avaient sorti une table sous les arbres et sirotaient des whisky-coca l'air sombre et préoccupé.

Les longs doigts maigres et rongés de Josèphe s'occupaient

à la confection d'un quatre feuilles qui partait mal. Ses cheveux étaient mouillés elle portait une chemise d'homme sur laquelle ils ruissellaient, avait gardé ses minces jambes nues. Son visage trop grand aux traits accusés était un peu bouffi vaguement gâté par l'alcool et le mauvais fonctionnement de son foie. Cela avait encore du charme à condition qu'elle abandonnât son expression morose et concentrée.

De retour du ruisseau elle se sentit sale et moite en comparaison mais elle y trouva du plaisir et décida de rester comme ça pour l'instant. Dans un rayon de soleil elle vit des nuées d'insectes qui tournaient sur elles-mêmes sous les arbres.

Des insectes. On ne les voyait pas avant qu'un rayon de soleil horizontal ne perce l'ombre ces milliers d'insectes excités qui tournaient hystériquement soudain révélés.

J'ai pensé à Martin. Des milliers et des millions grouillaient aussi sans doute maintenant sur ce terrain pierreux où il était resté.

J'ai tourné les yeux vers la voiture la vitre en était toujours baissée l'habitacle était sombre.

La table où étaient assis Raoul et son amie était entre moi et le soleil. Raoul me faisait face je ne voyais pas l'expression de son visage à contre-jour mais je sentis son regard sur moi qui approchais.

Il dit quelque chose à Josèphe –je connaissais son nom il

m'avait prévenue de son arrivée— qui s'est retournée avec un peu de décalage sa figure aussi était dans le noir elle ressemblait à une boîte ou au visage des agresseurs dont les traits sont brouillés, les visages qui en cachent d'autres qui sont dressés devant pour intimider.

Mais je n'en suis pas là. La guerre de terrain. Je garde ma liberté de mouvement. Je lui ai dit bonjour et je suis allée m'asseoir de l'autre côté de la table sur le talus herbeux. C'était mon tour d'être indéchiffrable dans le contre-jour. Raoul me servit un verre que je n'avais pas envie de boire je venais de décider que j'allais partir. Je le pris pourtant mais n'y touchai pas et m'allumai une de ses cigarettes. J'ai perdu l'habitude de fumer ma tête a tourné mon estomac s'est mis à flotter. Cela occupe quand la situation vous ennuie.

Tout de suite je n'ai pas aimé ses yeux proéminents et ses joues trop grosses pour son corps maigre. Elle affectait l'indifférence et me surveillait une expression mondaine sur la face elle prenait des poses avec les jambes élevées sur le plateau ses pieds nus. Je n'aimais pas ses pieds non plus ils étaient grêles pointus instables rosés. Mon arrivée avait mis fin entre eux à un affrontement.

Un bruit sec se fit entendre : quelque chose de dur venait de tomber sur la table. Un gros insecte noir muni de deux imposantes cornes à l'avant tentait de se remettre en route péniblement. Il tombait du platane au-dessus. Et deux autres encore dans les instants qui suivirent. Il fallut tirer la table vers un endroit découvert.

Je rentrai et pris un petit sac qui était resté près du lit où j'avais dormi je le posai sur le siège arrière leur dis au revoir

puis démarrai.

La nuit était claire la lune ronde et lumineuse. Je ne sentais plus aucune présence dans l'auto. Je suis passée devant la station-service où Raoul m'avait invitée chez lui et j'ai dans l'autre sens repris la route que j'avais quittée la veille. Vers Paris.

Je ne me sentais pas d'attaque pour rouler toute la nuit. Je serais bien plutôt restée en vérité si je n'avais impulsivement réagi à cette lourde et trop ordinaire ambiance de règlement de compte qui s'installait d'autant mieux que Raoul avait pris l'initiative de m'inviter sans prévenir.

Je désirais seulement –car je n'imaginais pas passer la nuit en pleine campagne à méditer sur la destinée en regardant les étoiles– être sûre que j'aurais si je m'arrêtais, suffisamment sommeil pour m'endormir tout de suite. Je regrettais de n'avoir pas bu avec eux. J'aurais la tête lourde à présent de l'alcool.

Puis je vis sur la droite ce chemin rectiligne traçant sa crevasse au travers d'un bois étroit entre deux prés qui dans cette nuit où un jour tardif se mêlait encore rutilaient d'un vert à l'inten-

sité presque surnaturelle. Le trouble humide accumulé dans l'air empêchait de deviner au-delà, l'horizon.

Je fis faire à la voiture marche arrière et l'engageais. Le chemin était long. Au bout de plus de 500 mètres rien n'indiquait qu'il y eût comme je l'escomptais un cours d'eau.

Près d'un terrain semé de jeunes peupliers dont un vent naissant retroussait les feuilles qui en étaient tout argentées, j'ai stoppé laissant à droite le passage libre car il était visible que l'endroit était tout sauf abandonné. Au contraire planté nettoyé élagué objet de soins. Ainsi ces rangées rectilignes d'arbres semblaient plutôt du papier peint que faites de véritables choses existantes.

Insuffisamment détendue pour dormir vraiment je somnolais. Du bruit se précisa dans mon dos des pas d'animaux froissements du feuillage. Je vis dans le rétroviseur déboucher de la droite une femme qui menait deux hauts et larges chevaux blancs. Elle tenait l'un par sa bride l'autre suivait. Celui qui était attaché soufflait bruyamment secouait la tête les deux autres femme et cheval marchaient silencieusement les yeux au sol. Ils longèrent la voiture sans tourner leur regard vers moi absorbés. Les chevaux avaient le ventre et les jambes boueux la femme portait une chemise d'homme un écossais pâle de paysan. Le pas des animaux était lourd la femme trapue avait aux pieds des bottes de caoutchouc ils avançaient lentement comme accablés.

Je suis sortie de la voiture sans refermer la portière, silencieusement et j'ai remonté leur procession. Elle ne m'avait pas vue encore que déjà je l'avais frappée et elle n'eut pas le temps de manifester de surprise. Dans un arc rapide la lame était remontée, la gorge ouverte et un jet de sang irrégulier m'obligea à sauter en arrière. Elle eut l'air de vouloir se met-

tre à rire mais trop tard. Elle lâcha la bride tomba. Le pas du cheval se ralentit encore il se dirigea, et l'autre le suivit, vers le talus où il se mit à souffler et renifler dans la verdure en cognant le sol de son pied. Je ne retournai pas tout de suite au volant : je fis un détour par le champ d'où ils avaient surgi. Un marécage où je lavai grosso modo dans l'herbe spongieuse mes mains mon visage et le devant de mes habits.

Une masse sombre immobile au sol sur le sentier et les chevaux qui tout en broutant prenaient le large en crabe. Pour rattacher à un arbuste la bride de celui qu'elle tenait, précaution superflue peut-être, je l'ai saisie au travers du tissu de ma chemise.

Elle était mongolienne et plus très jeune aux cheveux gris cela me revenait maintenant. Je l'avais vu sur le moment mais c'est seulement alors que je venais de passer la troisième vitesse sur la route que cela finissait par atteindre le niveau de la conscience dans mon esprit.

À Paris au petit matin impossible de trouver une place près de chez moi. Garée sur des clous j'ai monté mes deux sacs, un imper jeté par-dessus mes habits où des taches demeuraient. Je me suis changée, la machine à laver tournait quand je suis redescendue. J'ai enfin trouvé une place autorisée près d'une boîte dont les clients désertaient les environs laissant presque toute la rue libre. Je suis rentrée à pied j'étais crevée.

J'ai dormi deux jours en me réveillant de temps à autre pour replonger très vite alors que chaque fois je me croyais partie pour me lever. Je crois que j'aurais préféré ne pas me réveiller. Couchée sur le sol dur dans un duvet je ne savais pas si j'étais morte ou vivante. Plus exactement ce mode de saisie n'avait

pas de sens. Il n'y avait pas matière à différencier l'un ou l'autre de ces deux états qui n'existent que d'un certain point de vue. Dire l'un ou l'autre revenait exactement au même. Je ne suis jamais aussi près de la vérité que ainsi indéterminée, la conscience éteinte l'esprit errant dans cette zone glauque et plaisante où les angoisses ne trouvent plus leur proie.

Lorsque je me tournai sur le dos aplatissant bien mon squelette au plancher dans un voluptueux mouvement ce même plaisir me fit rentrer dans mon état de vivant, de particulier. Le duvet était entortillé autour de mes jambes et je regrettais par avance cette obligation où j'allais être de bouger maintenant que ma conscience pleine et entière m'était rendue et tout son conditionnement. Mon visage brûlait mes articulations gourdes rendaient pénible l'idée seule de me soulever et l'effort que je dus faire pour cela fut le signal du réveil de la migraine. Je restais assise un moment à tenter de me souvenir. Je me trouvais chez moi. Rien ne pouvait davantage me surprendre. C'était comme un tour de magie.

Des bribes revenaient lentement je versai l'eau sur le café granulé dans une tasse trop familière. Je regardais avec horreur ce rayon de soleil trop bien connu toujours au même endroit exactement de la cuisine. J'aurais pu dire l'heure à cinq minutes près. Mais pas le jour.

C'était curieux j'avais envie de pleurer. Dans tous mes gestes je m'efforçais de garder immobile la tête. Je gardais longtemps le crâne enveloppé d'une serviette mouillée. Puis je pris un bain froid et les contours de mon être reprirent de la netteté. Il y eut moi de nouveau quelque part. Le moi décisif avec sa bordure. D'un côté le dedans de l'autre le dehors.

Je me savonnai et rinçai plusieurs fois de suite et me frottai

longuement avec un gant de crin.

Je faisais des gestes des gestes des gestes. Je ne pouvais cesser : je devais captiver mon attention. Il y avait un hurlement en haut au-dessus de mes poumons qui était prêt au moindre relâchement à s'enfler et faire éclater l'atmosphère.

Puis cela se calma je revins en me séchant me rasseoir sur le duvet m'adossai à un fauteuil. La brillante lumière du dehors n'entraînait que sur une fine ligne dans l'espacement entre les volets. Cette ligne courait sur mes pieds j'en sentais la chaleur. Je ne savais toujours pas comment j'étais revenue je ne pouvais me souvenir de ce qu'il était advenu de la voiture je tentais de fixer mon esprit là-dessus mais il glissait et s'enfuyait à tout instant.

Soudain s'imposèrent des questions des préoccupations à propos de choses qui n'étaient pas dans ma vie pas dans celle-ci en tous les cas. De précises et très pratiques –elles en avaient au moins la forme– pensées s'interposèrent qui n'étaient pas à moi. Dès que j'en pris conscience tout éclata bulle au soleil ; impossible d'en retrouver ne serait-ce que le plus léger sentiment. C'était redevenu totalement extérieur éloigné étranger ignoré de moi. Je me souvenais approximativement du mode du propos et de sa familiarité illusoire mais pas du tout pourquoi il existait. C'était une formulation comme il en vient souvent le soir avant de s'endormir : « ah zut j'ai oublié de faire ceci » ou « il faudra que je pense absolument à... » Cela paraissait tellement aller de soi pourtant je n'avais rien à voir là-dedans c'était pensé dans ma tête oui, mais à ce moment j'étais étrangère à moi-même. « Encore cela recommence ! Et me prend toujours par surprise.. Il faut

absolument que je cesse d'oublier. »

Des portes qui s'entr'ouvrent et se refermant disparaissent ; le mur reprend son apparence lisse de nouveau et ininterrompue. Une personnalité nouvelle tout entière est là soudain une interférence vivant sa vie agitant ses propres histoires et tout aussi soudain évanouie ne laissant rien pas même une impression perdurante rien. Sinon aussi peu ancré qu'une hallucination le souvenir fragile qu'il y avait quelque chose là à ce moment.

Il fallut sortir. Toute la lumière était dehors. Comment rester dans la pénombre. Il n'y aurait jamais assez de lumière jamais assez de chaleur. Retrouver la voiture. Il faudrait sans doute faire toutes les rues du quartier. Les clefs étaient là dans le sac avec ses autres affaires et ses papiers. Elle se souvenait de la cour de Raoul ; quant au retour elle en avait tout oublié.

Partie depuis si peu elle retrouvait cependant l'exaltation d'autrefois lorsqu'elle rentrait à Paris. Elle se prenait à regarder dans son propre quartier les sculptures des portes d'immeuble la matière des murs les ornements de pierre au-dessus des fenêtres elle notait la physionomie fatiguée et maussade des gens, nombreux sur le trottoir, qui frappe en général ceux qui sont de passage. Le jeu tonique de qui aura la préséance et sera le plus indifférent aux autres. Et pour tout

dire elle aime cette dureté, plutôt que tous ces gros pigeons réjouis et vêtus d'anoraks neufs, obéissant troupeau perdu sans directives –senteurs d'assouplissant et d'eau de toilette– qui se presse dans les quartiers à visiter. Quelque chose de supérieur se dégage et de plus digne certainement de cette fatigue et cette indifférence.

Les odeurs sont terribles : gaz d'échappement, agressive sensualité des parfums dans le sillage des adolescentes gominées, pisse des renforcements confite au soleil crotte fraîche poulets grillés pêle-mêle avec les têtes de moutons et les pattes d'on ne sait quelle bête sacrifiée sur le trottoir devant les échoppes senteurs de cuisine nauséuses qui s'exhalent des fenêtres des rez-de-chaussée. Chaque millimètre chaque petit recoin utilitaire et utilisé rien de libre pas le moindre espace toute vie limitée par la force de répulsion de la manifestation voisine. Regards d'animaux gestes d'animaux réactions d'animaux, territoire. Femelles surfemellisées mâles surmâlisés tout dans les apparences bien marquées. Inutile de chercher dans les réserves. Tout est là dans la rue la vitrine où se joue la survie. Quartier trop populaire sordide dégueulasse parfois excitant.

Elle inspecte les impasses longe les rues décrit des cercles et des spirales dont le centre est son appartement, de plus en plus larges, elle a un plan de Paris pour ne rien en manquer elle a même une montre mais deux heures plus tard elle n'a toujours pas retrouvé l'auto. Jambes sciées elle s'assoit à une table bancale installée dans un interstice ombreux pour boire le plus amer café depuis longtemps.

Se décide au bout d'un moment à se lever mais sans courage résignée à renoncer à sa voiture que finalement elle trouve

alors qu'elle entrait dans la première des cinq dernières rues qu'elle s'était donné à voir avant de laisser tomber. Elle est poussiéreuse mais rien de spécial. Elle en fait le tour tout va bien apparemment. Elle comptait sur l'endroit pour raviver sa mémoire mais c'est un échec. Dans le coffre rien. Des emballages vides de boissons et de gâteaux secs comme sur le siège arrière. Quelques provisions suintantes dégagent une odeur appuyée. Il y a des cailloux plein la boîte à gants et aussi sur le sol. Elle se souvient de les avoir ramassés dans la montagne. Elle passe sa main derrière les pare-soleil sous les sièges et dans leurs replis. Elle trouve le poignard entre le dossier et le siège côté passager avant. La lame nette le manche lisse et uni rien de suspect. Clean.

Elle se cale dans le dossier la tête en arrière et reste là longtemps toutes vitres ouvertes dans l'habitacle brûlant le couteau posé en travers des genoux. Elle passa la main pour prendre les contraventions glissées sous l'essuie-glace. La plus récente était sûrement du matin même et lui donnait la date. La première était de l'avant veille.

Elle entra chez un traiteur chinois et fit un repas dans l'habitacle maintenant à l'ombre. Vitres remontées elle regardait à leur insu les passants qui la frôlaient ignorants de sa présence. Depuis plusieurs jours son portable était off déchargé. Le vide béait devant elle. Elle ne voyait pas quelle impulsion pouvait incurver ce mouvement naturel qui la rendait de plus en plus isolée.

En sa mémoire les visages même très proches et familiers se mêlaient aux personnalités floues. D'autres qui pouvaient lui être parfaitement étrangères surgissaient, des noms des bribes de phrases de fugitives impressions. Elle aurait pu aussi bien mettre ses pas dans ceux du premier rencontré et

poursuivre avec lui la relation intime commencée ailleurs dans un autre monde avec quelqu'un d'autre. L'écueil était que les mots échappaient, ceux qui pour elle gardaient du sens ne risquaient pas de faire l'affaire.

La nourriture comme un lest la tassait au fond de son siège. Son estomac était resté longtemps vide la nourriture volume dense et ferme au-dessous des poumons était au milieu de son corps un corps étranger. Elle tourna la clef de contact et retourna à l'appartement. Là elle inspecta le contenu de son sac s'intéressa dans son courrier aux enveloppes bancaires et constata, elle s'y attendait, qu'elle disposait d'une petite aisance sur ce point. Elle faillit allumer son mac, ce qui avait été un de ses gestes quotidiens. Sa main retomba avant.

Elle bloqua les volets abandonna l'inutile téléphone portable sur le canapé et laissant les fenêtres ouvertes elle s'en alla.

Elle s'épargna la peine de faire un choix et prit la route qui conduisait d'où elle venait.

Trois jours étaient passés elle trouva la maison vide cassa une vitre à l'arrière pour entrer et la serrure de l'entrée étant bloquée au verrou elle ouvrit pour son passage la double porte vitrée qui donnait sur le jardin.

Elle dormit dehors sur le banc et le lendemain soir alors qu'elle s'amusait à regarder les poulets affreux se disputer les morceaux de fromage qu'elle leur jetait, les cailloux du chemin crissèrent sous les pneus de la voiture de Raoul. Il était seul et s'il fut surpris contrarié ou content il ne le montra pas. Ils se dirent bonsoir et très vite après quelques instants d'une conversation étique le silence retomba avec la nuit.

– J'ai faim dit Raoul finissant le verre qu'il reposa d'un air décidé tu m'accompagnes ?

– Oui moi aussi j’ai faim.

– Il est tard on n’aura pas le choix il faut aller quartier de la gare.

– C’est bien.

On connaissait bien Raoul quartier de la gare où plusieurs brasseries restaient ouvertes toute la nuit. Pour une si petite ville cela semblait beaucoup. Ainsi qu’il l’expliqua c’était partout vraiment la rase campagne et pourtant il y avait beaucoup de monde disséminé de ci de là dans les hameaux. C’était en fait très peuplé. La gare était un centre important. Un point de ralliement le soir pour tout ce qui alentour avait moins de trente ans et en effet lorsqu’ils arrivèrent le moindre troquet débordait sur le trottoir. Ils entrèrent sans même esquisser l’amorce d’un choix dans la première brasserie rencontrée et par trois fois sur la courte distance Raoul dit bonsoir à quelqu’un.

Tant mieux s’ils avaient faim car en ces lieux il s’agissait à l’évidence strictement de se nourrir. Le café était fort et savoureux elle en but deux. Raoul cependant préférait la bière. Sa masse imposante carrée dans le dossier alors que repu il sirotait mettait paradoxalement l’accent sur ce qui en lui était faible. Son visage prit soudain une expression fermée et mal à l’aise dans le même temps une satisfaction mauvaise se fit jour sur ses traits : Josèphe et deux garçons venaient de se poser sur les hauts tabourets du comptoir. Ils étaient éméchés riaient et parlaient fort. Parfois Josèphe dont on ne savait lequel tentait de rejoindre l’autre de l’échancrure de son chemisier ou du bas de sa jupe regardait l’un de ses compagnons droit dans les yeux en prenant des poses provocantes.

« On y va ? » dit Raoul qui avait supporté cela aussi longtemps que possible. Ils sortirent sans un regard vers le bar. Josèphe alors s'aperçut sûrement de leur présence : Raoul se dandinait lourdement comme un canard on ne pouvait même du coin de l'oeil le manquer.

Le bistrot à côté vendit des bières qu'ils mirent sur le siège arrière. Ils s'en allèrent. Elle étendit de nouveau son couchage dehors tandis qu'il gagnait la pièce où se trouvaient les ordinateurs.

Elle n'avait pas sommeil et lassée de rester sur le dos à contempler la fixité impavide du ciel cette chose si lointaine, elle le rejoignit à l'intérieur. Tous les écrans –il y en avait trois– étaient allumés les disques durs bourdonnaient, il lui proposa d'utiliser celui qui était connecté mais cela aussi assez rapidement l'ennuya.

Et la campagne avec tous ces gens qui ne bougeaient pas de chez eux excepté les soirs où ils se retrouvaient dans les mêmes bistrots pour enfin se coucher assommés et demain au moins la peine à se lever sera déjà une bonne raison de se sentir exister. Comme celui-là avec sa canne qui faisait l'infirme au cas où il serait demandé de courir. Dans cette prison elle se cognait partout à des murs et des portes. L'air même qui s'épaississait devenu solide l'enserrait dans un labyrinthe invisible qui n'avait pas d'issue. Le poids de ce monde organisé pour d'autres partout sur la terre où nulle part on ne peut être sans avoir à se plier à des lois. Sa propre fragilité qui lui faisait trahir elle-même son désir de vivre –désir légitime première chose à revendiquer pourtant. Ces noeuds tout serrés dans sa tête et son corps depuis toujours l'invention des autres dont elle-même ne pouvait être distincte : elle-même

manufacturée pour cette existence avec une erreur quelque part.

Une pièce fautive mal placée une inversion un oubli quelque chose qui n'aurait pas dû être là. Plus infirme que Raoul ou que quiconque avec son cerveau qui débordait de sa tête et se mettait à dégouliner, bloquée par un trop-vouloir aveugle et sans objet dont la conséquence était la paralysie le non-désir. Impuissante à connaître ce nécessaire objet hélas inexistant ou un autre qui ferait l'affaire, n'importe quoi d'ailleurs. Mais il n'y a rien que cet ennui qui ne tue pas préserve les morts au contraire. Le foisonnement scintillant de la surface qui est censé nous distraire nous occuper et tout contenir car il est vrai qu'il ne recouvre rien.

Fou il fallait être pour se leurrer à ce point. Croire en la profondeur des choses en leur mystère. Enfant tarée la voilà, elle. Et rien ne fera que ça change. Vouloir voir où il n'y a rien de visible. Se croire dans la prison des apparences sans deviner qu'il n'y a rien d'autre comme réalité.

La journée était venteuse froide ensoleillée trompeuse. Crue et blanche la lumière creusait partout des abîmes sombres et glacés. C'était la fin du jour et le soleil était haut encore. Au long des heures l'angoisse avait un à un serré ses organes. Lentement pétrifié son corps était vaguement douloureux noué gourde son esprit léthargique. La tristesse qui l'envahissait le rendait plus lent encore, un soyeux coton.

La mer remontait méchamment. Poussées par le vent froid de courtes vagues rageuses et sournoises creusaient le sable par en-dessous. L'endroit semblait le pire au monde. Il serrait le coeur : une plage proche d'un centre commercial, les escaliers qui en remontaient donnaient pied sur une terrasse de pierre où étaient les tables d'une buvette le poste des maître-nageurs et la rangée des douches d'eau douce. Ils

étaient là les aventuriers à se rincer et rincer leurs planches leurs enfants et tout le fourniment de plastique coloré sécuritaire qui va avec. Le sable à ne pas emporter dans la voiture.

Sur le côté gauche on avait aménagé dans le sol mou des terrains de volley où filles et garçons faisaient de l'exhibition naïve et plate. À droite une aire d'atterrissage pour les hélicoptères. De là partait, écrasant la dune et surchargée de vieillards habillés de clair pour la promenade d'été vers d'autres plages, une piste de ciment récemment inaugurée.

Elle était venue pour se baigner et restait là transie dans les ultimes rayons cette incroyable débauche si froide de lumière. Allaient et venaient des gens attachés à reproduire les gestes appris du bonheur rires courses échevelées préparatifs de la super soirée.

Elle trouvait lourds et gras cependant harmonieux une fois dénudés les corps les chairs pleines et tendues ; trois sortes de tenues dominaient chez les femmes : le pareo le corsaire le maillot de bain deux pièces. Le tout bien sûr acheté la semaine dernière en provenance du même stock. L'heure des glaces et de l'apéritif des familles et la saison amoureuse des adolescents.

Parfaitement étrange se sentait-elle. Absolument sans lien. En compagnie de sa tristesse. Comme égarée dans un troupeau d'une autre espèce. Une représentation viandue païenne vaine. Culte du corps d'où même le corps est absent. Le désir qui jamais ne trouve son compte la souffrance étouffée en commun comme la rage sous l'édredon. Aucune autre expression que celle qui a sa voie dans les objets les individus déchus de leur existence. Cerveaux rudi-

mentaires technique compliquée. Le spectacle le plus triste et le plus désespéré.

Elle s'avança vers la plage qui à mesure qu'on s'approchait de la mer était désertée. Elle fut surprise entrant dans l'eau de ne pas avoir de sursaut de frisson.

Les vagues venaient par séries séparées de moments de calme où l'on s'ennuyait mais il fallait toujours surveiller le large pour ne pas être surpris. Ce qu'elle manqua de faire tout à ses pensées. Une lame mauvaise s'écroule sur elle la roule dans les graviers. Elle s'ébroue en se relevant nage plongeant sous les rouleaux successifs vers le large et se trouve bien vite ramenée.

Lorsqu'elle sortit la plage avait été évacuée. Des gendarmes qui n'avaient pas l'air de trouver ça drôle, traînent leurs uniformes et leurs chaussures de ville dans ce sable collant, attachaient partout des rubans rouge et blanc. On installait des rampes de lancement pour le soir un feu d'artifice.

Elle resta longtemps sous le jet froid qui sans pommeau coulait strident et rectiligne au centre des dépressions qu'il creusait dans sa chair.

Elle vit Raoul s'asseoir sur un banc une canette à la main. Elle se changea grelottante mais apaisée et le rejoignit.

Ce n'est pas la mort. C'est autre chose le domaine dont la mort rend compte dans la limite de ce que nous pouvons appréhender. Car la mort n'est rien. Non-être fin repos anesthésie profonde à nos yeux mais elle n'est rien encore elle n'a pas eu lieu. Un individu perd sa conscience agglomérante le mouvement ne cesse pas il s'incurve. L'individu y voit la fin : il tient à sa culture et à sa condition.

Autre chose est ce lieu éblouissant de lumière infiniment étendu dans toutes les directions de la matière et de l'esprit où règnent obscurité glauque et mystère où dans la démence du pire déchaînement stagnent la fixité et la paralysie l'étouffante asphyxie qui en occupent également tout l'espace. Cet espace qui n'est pas ce qu'ainsi nous nommons mais qui court hors de nos sens dans toutes les dimensions et toutes

les ubiquités créateur créature et création. Bienheureux royaume où se tordent de douleur et d'angoisse ceux qui veulent résister à son inhumanité merveilleuse.

La contraction brutale de votre coeur la lente atrophie thoracique le serrement de l'estomac. Douleur aimée qui rampe sourdement sur les membres enfle les veines et ralentit le sang. La peine irradie en pulsations de plus en plus étirées. Organes traversés d'épingles. Épuisement.

Les yeux éblouis de lumière regardent l'horizon serein. Inutile en effet que la représentation s'accorde à la réalité. L'illusion sociale des aspirations au bonheur à la paix peut rester en place cela ne change rien pour autant : il faut une forme peu importe laquelle pour que le tableau en soit renforcé.

Pour elle le choix est fait. Elle n'y a pas même pensé. Elle a ses propres signes de reconnaissance son identité les démons ne seront plus remis en question. Le voudrait-elle qu'elle s'égarerait dans la folie. Ils sont partie à présent de cette chair violente et mortelle fruit de la putréfaction. Dès qu'ils le veulent c'est eux qui tirent les muscles et orientent les pensées. C'est cela exister quand matière et esprit se sont rejoints pour se réduire.

Et c'est ainsi qu'elle l'entend bien. Car ce qui d'autre est proposé lui apparaît dans sa vérité : la terreur à son comble et éteinte, le monstre effrayant que fuit le regard et qui occupe chaque parcelle – tous les mots du monde additionnés sans ordre et saisis dans l'instant n'en pourraient rendre compte – Ce monstre on fait semblant de l'ignorer comptant sur les autres qui partagent la condition. On se jette dans "l'amour de la vie" son "contraire" l'on se multiplie et l'on prolifère

dans l'espoir que la masse finira par le supplanter ou seulement faire rempart. C'est idiot : il croît avec elle. Qu'elle augmente et pour lui c'est la garantie de durer et de prospérer d'autant.

Il est son coeur son moteur ce qu'elle aime et pour la façade hypocritement renie. Sans lui nous serions gisant sans nerf squelette ni pensée incapables d'arracher de distinguer de la matière notre substance minérale et décomposée.

De toute sa volonté elle ne s'y oppose pas. Certains doivent servir de réceptacle et ainsi elle se reconnaît. L'horreur serait de se perdre dans le troupeau incohérent ou cohérent à l'extrême imbécile et rusé à la fois.

Elle méprise la ruse le calcul la vanité l'instinct grégaire l'irresponsabilité l'infantilisme. Qui tous portent le nom de leur opposé.

15

Raoul dit :

– J’ai appelé chez Olympus. C’est bien ce soir il y aura beaucoup de monde –grosse fête. PaulM aussi sera là en tout cas Olympus l’attend. Je ne l’ai pas vu depuis longtemps apparemment il ne s’est pas calmé.

– Tu tiens beaucoup à cette fête voilà pourquoi c’est ici que tu voulais venir.

– Tu t’en plains ?

– Non. Pour l’instant j’ai faim. Je vais aller voir si je trouve quelque chose.

– J’ai de quoi faire des sandwiches dans la voiture. Si ça te dit...

– Ta spécialité ceux que je connais ?

– Je n’insiste pas. On se retrouve à la voiture ? Rapporte-moi une glace pour dessert.

Le panini spécial Raoul est facile à fabriquer en voyage. Quelques épaisses tranches de gruyère dont on bouche les trous avec de la rilette et que l’on roule dans une crêpe froide enduite de moutarde et si l’on en a de beurre de cacahuète. Mais elle n’aime pas le fromage. Elle a trouvé des frites.

– Dépêche-toi la glace va fondre. Je n’apprécie pas vraiment Olympus.

– Je sais moi non plus. C’est un gros con et c’est très bien ; comme ça il n’y a pas à prendre de précautions.

– C’est une façon de voir.

Ce n’est pas une maison cette espèce de chose éclatée déployée sur toute la face d’une colline. Le père d’Olympus est une brute qui voulait tout son monde sous la main et que ça ne le dérange pas. Fignoler peu importe. Les corps de bâtiment sont jetés sans souci d’harmonie construits selon les besoins à des époques différentes chacun attestant de l’idée que son architecte avait du terrain. Le dernier bâtiment vers le haut, surplombant, est celui de sa maison personnelle verre-béton style 60. On y accède aussi bien par l’arrière discrètement mais il faut la clef. L’homme est toujours là il est vieux. Son corps l’a lâché avant sa tête il ne sort plus très sou-

vent son chauffeur est l'ambulancier. Il reste sur sa terrasse d'où il voit presque tout mais l'activité de la propriété a pour lui perdu de son intérêt. Il rêve. Il se couche tôt.

Il n'aime pas l'intimité des femmes. C'est un homme qui prend soin de lui, tout aussi vieux, ou presque et qui commande aux trois employés : cuisine jardin et à tout faire.

La seule chose qui suscite son intérêt capable de le tirer de sa somnolente indifférence ce sont les comptes. Sa tête en est toujours occupée jusqu'à son demi-sommeil qui n'est fait que de chiffres, ultime représentation pour lui du pouvoir. Tout procédé d'identification et de reconnaissance passe par la division du temps en segments. Ainsi actes et gestes consistent d'abord en un certain nombre de secondes et de minutes. Son premier soin en se réveillant : compter les heures qu'il vient de dormir puis le temps que son chocolat met à arriver après qu'il ait sonné et ainsi de suite toute la journée, douche sieste repas (nombre de mastications et de déglutitions en combien de gorgées se boit un verre d'eau... –chiffre qui lui donne une indication de son état nerveux) nombre de secondes où le bruit d'un moteur d'avion dans le ciel est perceptible durée de l'apparition du soleil entre les nuages, tant qu'il est éveillé cela ne cesse pas. Il parie contre lui-même il essaye de gagner des secondes. Tout doit rentrer dans ses petites boîtes temporelles. Un maniaque du rangement. Pour le reste il a fait l'ordre par le vide. Sa terrasse et sa chambre sont nues ou presque : lit table sièges rien de plus. Un jeu de vêtements déposés propres et remportés une fois salis. Dans la salle de bains savonnette dentifrice brosse à dents rasoir invisibles rangés. Aucun objet dont il ne fasse un quotidien usage : il ne les supporte plus.

La maison où est son appartement a subi mais dans une moindre mesure le même traitement et de temps à autre pour se désennuyer pris de dégoût pour ce qui est obscur et compliqué il fait nettoyer un bouquet d'arbres et mettre du gravier à la place. Ce n'est pas aisé sa famille s'y oppose.

Sa femme est restée dans son aile. Ils ne se rencontrent pas. Il leur arrivait encore parfois de sortir ensemble, inauguration soirée vernissage festival. C'est fini depuis longtemps.

Les ateliers où il recevait des artistes restent pour l'instant fermés vaguement entretenus. C'est un gérant qui s'occupe en ville de la galerie mais il n'en fait pas plus. Il a trois enfants en plus de Olympus. Prendre la suite n'intéresse aucun. Ils passent de temps à autre pour des villégiatures montent lui dire bonjour et au revoir quand ils s'en vont. Ils lui apportent une bouteille de whisky cela lui fait plaisir (celle-là ne sera pas comptabilisée par le gouvernant) mais ils n'ont rien à se dire. Ils n'ont pas envie de lui raconter leur vie.

La visite d'Olympus à son arrivée a duré treize minutes et trente neuf secondes exactement entre le moment où il est entré dans son champ de vision et celui où il en est sorti. Chacun des rejetons a plus ou moins son coin préféré il s'y installe avec ses amis. À moins qu'il n'y ait une raison familiale ils ne viennent jamais seuls. C'est suffisamment grand ; maison de maître et grosse ferme attenante au siècle dernier.

Le chemin qui monte à flanc sous les arbres était encombré sur sa longueur de véhicules disparates dont peu étaient immatriculés dans le département. Sur le bord des gens allaient et venaient à pied. Avant le premier bâtiment la voie

était barrée et ils étaient là deux ou trois mastards appointés à faire la porte nonchalamment. Ils prévenaient que l'on est sur une propriété privée précisaient que l'accès était donné sur invitation indiquaient le chemin pour se rendre où l'on était attendu et demandaient que l'on ne s'écarte pas du périmètre alloué à la party.

Le jeu c'était de leur demander où se fournir en trips ou ecstas car ils avaient pour consigne de ne pas donner de réponse à ce genre de question. Olympus se met à l'abri autant que possible en cas de plainte. De même ils étaient chargés de prendre les références des papiers des personnes accompagnées de trop jeunes amis.

Derrière l'atelier qu'Olympus a investi pour sa fête un sculpteur qui l'occupa longtemps avait fait construire selon ses plans un labyrinthe de haies qui connut son succès à l'époque. Insuffisamment entretenu depuis des années il avait perdu son aspect de rectitude la largeur des allées était mangée par la croissance désordonnée des arbustes les placettes et les culs-de-sac n'avaient plus la même vasteté certains s'étaient refermés sur eux-mêmes. Des amis d'Olympus avaient quelques jours auparavant entrepris d'y mettre au point des parcours utiles balisés de fils de couleurs différentes qui couraient au long des chemins se croisaient s'écartaient se retrouvaient chacun portant de place en place le nom de sa destination.

Raoul et elle suivaient le fil jaune qui menait à la piscine noeud sonore de la fête dont la construction ne fut jamais achevée et dont la ruine séduisait Olympus : elle l'avait autrefois lésé du terrain où elle se trouvait et où il avait prétendu installer son champ de tir. Le bassin existait pavé par le même artiste et les trois douches proches dans une parenthèse de

verdure fonctionnaient parfaitement. L'eau s'en égouttait sur de petites marches de céramique rouge et blanche la même que pour la piscine et tout autour des herbes d'un vert plus tendre que les autres s'emmêlaient librement.

Il y avait beaucoup de monde et de bruit ce soir mais dans l'obscurité relative ils parvenaient à se glisser sans se faire entreprendre par qui que ce soit.

On pouvait voir en levant la tête la terrasse dominant le côté nord crûment éclairée et les lumières de la chambre où le père d'Olympus dormait sur le dos membres épars abandonnés bouche ouverte oubli de soi d'un sommeil presque aussi profond que la mort.

Ils prirent l'échelle qui accédait au fond du bassin un genre de petit salon privé pour l'occasion, et où Hermine soeur aînée d'Olympus avait été descendue dans sa chaise d'infirme. Elle semblait avoir été brutalement jetée dedans bras et jambes distordus et la tête renversée elle riait un peu trop nerveusement des histoires que PaulM lui racontait. Raoul s'approcha d'eux mais pas Elle qui remonta rapidement obliqua vers les douches qui lui avaient été indiquées comme un coin tranquille pas trop évident à trouver.

Le lendemain à demi allongée dans l'arrière de l'habacle elle gardait les yeux fermés mais sans dormir bercée par la conversation et les rires de Raoul qui conduisait et PaulM à l'avant. Raoul soudain était très enjoué il avait l'air ravi de ramener PaulM chez lui. Il buvait sa bière en boîte gaillardement, allumait sa cigarette au mégot de la précédente. Malgré la vitre ouverte l'odeur du tabac lui donnait la migraine.

À un moment très précis de la journée et qui ne durait pas on

pouvait apercevoir depuis la terrasse du vieux les deux corps allongés. L'ombre dès que le soleil avait un peu décliné s'étirait très vite sur eux et les dissimulait. Connaissant leur présence à cet endroit on aurait pu encore les deviner. Mais personne n'en savait rien. Plus personne absolument ne savait rien car elle aussi qui reprenait durement ses esprits et luttait contre la nausée dans la voiture avait tout oublié de la raison pour laquelle elle s'était retrouvée ruisselante d'eau sur les carreaux glissants.

Quelques années plus tôt le père d'Olympus n'aurait pas manqué de repérer ces deux endormis dans son labyrinthe. Mais il ne se donnait plus la peine maintenant de scruter ce feuillage devenu broussailleux où il avait eu coutume de regarder courir ses deux chiens. Autrefois. Les chiens sont morts. En fait on aurait très bien pu ne pas trouver les corps de longtemps.

Après que tout le monde fût parti Olympus avec son amie avait fait le tour du terrain pour ramasser les déchets. Un peu trop las pour avoir le coeur à jouer et risquer de se perdre ils ne suivirent du labyrinthe que les chemins marqués des fils et ne remarquèrent rien.

Au bout de deux ou trois jours le vent s'était chargé de quelque chose d'insaisissable et de déplaisant qui ne vous lâchait plus une fois qu'on en avait pris conscience. Se renforçant rapidement cela devint évident insupportable et inquiétant. À la recherche du cadavre de il ne savait quel animal Olympus se mit à battre les fourrés. Le soudain et intense bourdonnement lui révéla l'endroit : bruisant nuage compact et excité de centaines d'insectes.

Il était seul Marlyse n'avait pas le courage de participer à la

recherche. Ce qu'il trouva valut à son père une visite exceptionnelle.

Quand Olympus redescendit de l'appartement paternel l'homme de confiance du vieillard l'accompagnait. Tiré de son indifférence ce dernier suivait leurs gestes depuis sa terrasse, bien réveillé sur le qui-vive et attentif. Ses comptes avaient trouvé une originale diversion. Dans ses lunettes d'approche il les vit s'avancer munis de bâches et de pelles enfiler des gants protéger aussi leur visage. Ils poussèrent les corps de deux garçons sur les bâches qu'ils refermèrent étroitement à l'aide de papier collant et ficelèrent. Les ayant à demi tirés à demi portés à l'abri de la haie de bordure ils revinrent nettoyer le sol faisant brûler un peu d'essence et des brindilles.

Du coin de l'oeil son compagnon surveillait Olympus à son dur baptême. Cireux semblant défaillir. Le jeune homme enfin put retourner dans sa chambre. Il prétendit pour Marlyse qu'ils avaient trouvé le cadavre d'un chien prit un bain. Il fit un paquet de ses vêtements les apporta chez sa mère pour qu'ils y soient lavés jeta les gants dans la poubelle du jardin et attendit le soir.

À la nuit tombée tous feux éteints le break conduit par le majordome vint se ranger au long de la haie. Olympus en avait marre il bougeait en automate obéissant. Il eut la surprise de trouver son père à la place du passager. Les gestes du vieux serviteur étaient tranquilles et assurés.

Ils lâchèrent les paquets lestés de pierres dans un lac de forêt assez peu couru la journée et désert la nuit. Les pêcheurs y laissaient leurs barques sur la rive. Lourdes barques au fond goudronné qu'ils ne prenaient pas la peine d'attacher. Peut-

être se produisait-il qu'elles soient empruntées par des adolescents qui désiraient des promenades romantiques sur l'eau la nuit mais même ça devait être très rare.

Olympus ramait face à l'employé de son père et entr'eux dans l'espace restant, les deux corps en travers de l'embarcation. Olympus avait la très nette impression que l'autre s'amusement. Il sentait malgré l'obscurité et la distance la présence de son père qui guettait leur retour depuis son siège dans l'auto.

Arrivés au milieu ils firent glisser les paquets sans bruit et s'en retournèrent sans échanger un mot.

Malgré le moteur et la cassette qui tournait j'entendis PaulM qui demandait à Raoul si j'étais malade Raoul répondait que j'avais sûrement trop bu la nuit précédente et que m'étant endormie dans une fontaine j'avais pris froid.

PaulM dit :

– Et nous alors on a fait bien plus que boire : toute la nuit dans la piscine ; regarde-moi pourtant je suis en pleine forme.

– C'est une petite nature.

Ils rient. Ils sont encore high. Dans 24 ou 48 heures il faudra beaucoup plus que n'importe quelle ânerie pour les dérider. Raoul conduisait vite et trop sèchement. Les mouvements

brusques et soudains me donnaient le hoquet. J'avais envie de vomir. Comme parade je me concentrais sur la bienheureuse sensation de chaleur sous la couverture qui me recouvrait. J'y aurais bien enfoncé ma tête aussi mais le manque d'air s'avéra très dissuasif. Je calculais ma respiration lentes expirations brèves aspirations. J'escomptais que cela m'endormirait.

Je tentai de garder les yeux fermés mais les secousses étaient trop insistantes. La voiture roulait à présent lentement nids-de-poule et ornières. Je ne comprenais pas très bien les circonstances. J'émergeais confusément de l'instant précédent souvenir trouble d'une violence d'un mouvement excessif souverain et soudain je me trouve brinqueballée comme un sac anéantie par la chaleur coincé sous moi mon bras percé d'aiguilles la nuque dolente et du mal à bouger.

Bref égarement : tout revint et sans tarder. Nous étions sur le chemin de Raoul juste avant le ruisseau. Je me réveillais, il se garait. J'ouvris les yeux et vis le haut des arbres : il y avait du vent. Le revers pâle des feuilles agitées semblait scintiller au sommet là où les frappait presque à l'horizontale le soleil déclinant. L'ombre montait de la terre et allait bientôt déborder.

La maison était bien close personne sans doute n'était venu. PaulM et Raoul s'étaient retirés. Partie sans verrouiller ma voiture j'allai tout de suite en vérifier le contenu : mes affaires toujours là intouchées. Ils déballaient les courses qu'ils avaient faites en chemin PaulM qui venait de changer de régime allait farcir des crêpes de blé noir avec des légumes et des champignons. Autre chose selon lui que le gruyère-rillettes. Raoul n'était pas trop d'accord.

Pour manger nous avons apporté nos assiettes dehors. Je me suis assise sur les marches un peu à l'écart je ne me sentais pas en phase avec leur pêche super gonflée. Ça ne risquait pas de les déranger : PaulM grouillait d'idées il commençait à faire des croquis qui étaient l'objet de discussions excitées. Dès demain ils se mettraient au travail mais l'on sentait qu'il se retenait pour ne pas commencer tout de suite. Tout aussi énervé Raoul n'aurait pas tenu le coup cependant, il buvait de la bière à petites gorgées régulières depuis un bon moment déjà. PaulM ne buvait pas.

Ils écoutaient des CDs nouvellement gravés des mélodies tordues infiniment ou bien absolument primesautières prises dans l'étau saccadé de machines des démarrages hystériques brutalement mués en lamentations rêveries dans les placards électriques odes à la vie par la rampe d'un escalier mécanique et tout ainsi.

Il me semblait que pour cette fois la musique ne venait pas comme une excroissance tonitruante mais qu'elle était comme l'expression de l'esprit de ce paysage tellement grandiose et contrefait. Exactement ce qu'il méritait.

Car la vision n'est pas libre mon oeil nomme tout ce qu'il rencontre il remonte le temps avec ses exemples débiles et prudents ses comparaisons obligatoires. Jusqu'à mon premier arbre où l'on m'a dit : « Ceci est un arbre vois ce sont ses feuilles et là est son tronc. Groupés ils forment des forêts ou des bois les grandes forêts froides abritent des loups etc. » Terminé pour les arbres. À partir de là chaque arbre rencontré et c'est toute une lignée qui est remontée en une fraction de seconde. « Vois ceci est une maison les humains les construisent pour se protéger des prédateurs et des intempéries.

Elles ont des portes des clefs et des propriétaires... »

Je regarde les arbres qui ne brillent plus au soleil leur feuillage dissimule des démons et des âmes mauvaises qui se dissocient de l'écorce à la nuit et descendent s'asseoir sur le ventre de ceux qui rêvent. Ils nous soufflent les cauchemars et les mauvaises actions du lendemain. Ils veulent nous voir finir sur un bûcher. Rentre dans ta chambre et veille à bien fermer la porte. Détourne ton esprit de leur attirance pour ton dédain des autres. Sois humble devant le plus médiocre de ceux qui sont de ton troupeau car tu ne sais pas ce que l'avenir te réserve.

Au bout d'un moment PaulM fit du café je récupérai mon duvet dans le coffre tirai le banc sur l'autre côté de la maison et me couchai.

Le banc est dur on ne s'y endort que si l'on a vraiment sommeil.

Il y avait des froissements des glissements furtifs : mieux protégés par l'ombre de leurs prédateurs les petits animaux de la nuit partent à la chasse d'encore plus petits. Et aussi du vent léger et un bruit d'eau - sûrement dans la maison car le ruisseau est un peu loin et presque tari.

Ce matin quand là-bas elle s'est réveillée c'était aussi le même ruissellement : une des douches était bloquée. Elle avait froid couchée mouillée sur la céramique. Ses yeux aussitôt ouverts s'étaient portés sur le couteau lame dégainée de son manche dans le fond d'une rigole à peine marquée.

La lame recula dans le manche en forme de i majuscule avec un léger claquement en fin de course. Elle relâcha le ressort et remit l'arme dans la pochette plate qu'elle portait en bandoulière. Elle s'est un instant demandé s'il s'agissait bien de

son couteau car elle ne se souvenait pas de l'en avoir extirpé. Mais il n'y avait pas de doute. On aurait dit que des gens étaient venus se doucher : quelques vêtements traînaient encore ça et là. Elle se releva et s'en alla vers la piscine que le soleil matinal coupait en deux ombre et lumière.

Il n'y avait plus personne debout. Aucune verticale pour couper les horizontales. Le matériel de son et de projection avait été mis hors tension et rassemblé près de l'échelle de remontée du bassin. Au-dessus dormaient quelques personnes. Raoul n'était pas du nombre.

La fête continuait quelque part dans l'atelier sans doute. Des nappes mélodiques semblaient monter de là. Elle retira ses vêtements les étendit sur le rebord au soleil et s'adossa à la paroi qui commençait à se réchauffer. La tiédeur indécise la secouait de longs frissons. Il n'y avait rien dans ses pensées : un grand calme uniforme et profond dont l'éblouissement du ciel uni lui donnait une image fidèle.

Après un moment elle vit arriver Raoul qui était à sa recherche pour repartir. Elle se rhabilla pour rejoindre la voiture ce qui fut assez déplaisant. Le pantalon imbibé était raide difficile à enfiler il collait désagréablement par endroits. Sur le siège près du chauffeur PaulM en les attendant se démenait avec le radiocassette du tableau de bord. Elle trouva des vêtements secs et une couverture dans le coffre se changea salua brièvement et s'installa à l'arrière.

Mais maintenant contre le mur de la maison couchée à plat dos sur son banc les yeux errant sur le ciel uniformément gris qui ne laissait rien transparaître des impressions lui reve-

naient. D'abord son sentiment en arrivant à la soirée. Tout de suite elle s'était mise à l'écart selon ce mouvement dont elle ressentait toujours de la culpabilité car le chemin pour revenir vers le groupe était toujours lent et difficile.

C'était toujours le même scénario en vérité, si elle ne se forçait pas un peu au départ la cause était entendue : elle descendait de plus en plus profond dans l'isolement et ne trouvait pas l'impulsion pour y remédier. Sentir du monde autour suffisait alors à sa distraction, à nourrir des histoires qui se nouaient dans sa tête l'immergeant dans un monde possessif et exigeant où elle s'absorbait. Si par hasard alors on lui adressait la parole elle cherchait vainement une répartie à donner et se sentait revêtue de l'apparence de la plus ennuyeuse stupidité. Elle se regardait méchamment s'enliser degré par degré lamentable irrémédiablement. La prochaine occasion la trouverait encore plus désarmée, elle prenait donc dès lors de sérieuses mesures et distances pour que cela ne se reproduise pas.

Elle avait trouvé aisément les douches dont Raoul lui avait parlé. Une placette pavée de céramique dans la dernière circonvolution d'une spirale de feuillages légèrement au-dessus du bassin. D'espace en espace tout au long de la courbe des chemins partaient en étoile qui étaient recoupés par d'autres chemins formant des cercles englobants. La croissance en hauteur de la haie aménageait de grands vides en dessous de l'entremêlement des feuilles. Dans l'un de ces vides elle s'assit adossée à un vieux tronc épais et solide se mit par désœuvrement à dessiner dans le sol de petits carrés. Elle les remplissait des menus débris qu'elle trouvait à tâtons devant elle classés par catégories. Le jeu repoussait le moment où il lui faudrait se décider à redescendre vers les autres. La nuit était

claire le ciel uniformément gris et bouché sans le moindre point lumineux. Elle tenta de ses doigts d'arracher un caillou rond qui affleurerait et la gênait mais il était profondément enfoncé et elle dut se servir du couteau qui était dans sa pochette.

Deux garçons tout à leur poursuite leurs rires et leur jeu passèrent sans la voir. L'un d'eux parvenu au fond de la spirale toute voie coupée, arracha son tee-shirt et se mit à en frapper son ami qui fit de même. Ils se battirent en jouant l'un parvint à immobiliser l'autre sous un pommeau de douche déclencha le jet. Ruisselants tous les deux ils tombèrent au sol et roulèrent emmêlés. Le sens de la scène se précisait les rires faiblirent le jeu prenait une tout autre tournure. Surprise elle n'avait pas bougé assez tôt elle se renfonçait dans l'ombre cherchait par où disparaître sans donner l'éveil.

– Il y a quelqu'un qui regarde !

Les deux se précipitèrent vers l'endroit d'où elle jaillit pour s'échapper. Elle enfila un chemin adjacent qui montait les garçons après elle.

– Eh toi arrête !

Mais elle courait de plus belle. Elle s'était trompée de chemin comment rejoindre les autres vers la piscine à présent ? Il faudrait pouvoir retourner sur la droite ah merde merde. Les haies étaient hautes impossible de voir par-dessus pour se guider. Une main agrippa la veste qui flottait dans son dos l'obligeant à ralentir. Elle envoya son bras en arrière pour tenter de lui faire lâcher prise mais le garçon saisit ce bras et

l'obligea à pivoter.

– Qui t'es toi ? Pourquoi tu matais ?

En pivotant elle balança la main qui tenait le couteau dont elle jouait peu avant. Elle eut le temps de donner trois coups violents avant qu'il ne la lâchât et commençât à s'effondrer lentement. Le second arrivait. Il ne comprit pas tout de suite ce qui venait de se passer et au lieu de fuir il attaqua.

– Espèce de voyeuse...

Elle frappa encore plusieurs fois puis aussitôt libérée dévala en sens inverse le chemin qu'elle venait de parcourir. La main qui tenait toujours l'arme était engluée baissant les yeux sur son corps elle se vit tachée de sang un filet tiède descendait mollement désagréablement au long de sa joue. Elle se retourna mais personne ne suivait.

Le jet d'eau coulait toujours sans doute bloqué elle se mit en dessous. C'était froid ce qui la secoua et lui rendit son calme. À tout instant elle s'attendait à voir surgir l'un des types mais cela n'arriva pas. Elle tendit sa main armée et vit l'eau qui s'en écoulait d'abord sombre puis parfaitement claire. Ses jambes tremblaient elle s'accroupit. Peu après bascula sur le côté.

Tout cela lui était revenu d'un coup en mémoire. Elle ressentait de nouveau cet affreux sentiment d'être saisie par la main dure. Elle se roula dans son duvet ses genoux remontèrent vers sa poitrine. Ses yeux qu'elle n'osait plus fermer restaient ardemment ouverts fixés sur l'ombre des taillis. Elle se redressa sur le banc. Sa main se porta à sa poitrine mais la pochette

était restée sur le siège de la voiture.

Il y avait de la musique dans la maison Raoul et PaulM devaient s'être mis à travailler. Les savoir éveillés sentir leur présence lui fit plaisir. Elle aurait eu de la peine à se sentir isolée à ce moment. Une série de petits claquements brefs et secs se fit entendre : de grosses gouttes commençaient à frapper les feuilles. Elle dut rentrer.

Frais peau humide les yeux encore gonflés de sommeil les cheveux se séchant dans le vent de la course ils avaient décidé de se faire une terrasse avant de se remettre au travail. La pluie de la nuit n'avait rien rafraîchi la chaleur était aussitôt remontée comme si de rien n'était.

Rentrés de la veille tous trois filaient à présent vers le centre de la petite ville Raoul conduisait PaulM roulait un pétard gros comme un havane d'herbe garantie non ogm excellent pour se décoller les paupières sans se retrouver au tapis ; celle rapportée de la party est trop redoutable. À utiliser en dernier recours pour se donner un bon coup de redémarrage. Et encore.

Cinq grosses brasseries s'étalent sur la place centrale, remplies de touristes à cause de l'été. Ils font le tour de la France

pittoresque et rurale. Deux ou trois boutiques leur servent des cartes postales des casquettes lunettes de soleil après des spécialités régionales crougneuses tirées pour l'occasion d'un oubli très mérité et montées en épingle.

Ils se sont heureusement levés tard : il y avait marché ce matin et si on ne se décide pas à en rire l'ambiance est tout simplement terrifiante. Au coin de chaque rue la municipalité décidée à cultiver intensivement le pittoresque a installé un dispositif sonore qui diffuse de l'excellente chanson française entrecoupée de publicité vantant les commerçants locaux. Il y a aussi des jeux et alors ce sont ces derniers –les commerçants– qui offrent les récompenses. L'été les jours de marché le dispositif donne à plein.

Les camions remballent leurs inventaires mais des familles coups de soleil continuent à traîner cherchant quelque chose encore à convoiter.

– Comme tu peux voir dit Raoul ceux qui viennent ici sont toujours gros rouges et ils achètent tous leur short dans la même boutique. Les enfants sont interchangeables et les parents aussi d'ailleurs. On peut à la rigueur les classer selon le poids : les maigres (de 90 à 100 kg) les moyens (de 100 à 110) et les bien portants au delà. Et de temps en temps je dois dire dans le paquet il y a une petite fille tellement jolie qu'il faut se retenir pour ne pas aller la demander en mariage.

– En voilà des embarras tu es complètement sentimental mon pauvre. Tu attends qu'ils aient soif ou faim ce qui ne doit pas trop tarder et dès qu'elle se rend dans les toilettes, toutes les adolescentes font ça –le temps de l'aller et du retour c'est comme si elles étaient grandes elle font de petits détours

elles espèrent qu'on va penser qu'elles sont avec des amis— un petit coup de chloroforme et hop ! avec les autres dans ta maison de la forêt.

— Évidemment ça irait plus vite.

À L'Écu l'ordonnance des tables sur tout un côté est complètement chamboulée comme d'habitude. C'est là que tous se retrouvent le café devenu leur QG de l'été depuis des lustres. Pas une des filles qui n'ait servi à la terrasse pendant ses vacances scolaires, pas un des garçons derrière le bar. Ou presque.

Mû par l'habitude comme un employé qui prend le chemin du bureau Raoul s'engage dans l'allée centrale. Tout au fond à l'ombre sous le store trois tables assemblées disparaissent sous les verres embués de froide bière les double-express et les sacs de papier de la boulangerie. Sur une des faces de l'emballage un petit médaillon montre un boulanger enthousiaste fier de son pain et qui vous regarde droit dans les yeux un sourire plein de dents. Mal dessiné il se veut sympathique il est effrayant. Un peu de bousculade le temps qu'ils trouvent des chaises et de l'espace où les caser.

Josèphe est là avec sa bière. Avisant un mâle tout neuf —PaulM— elle profite de la confusion pour s'installer juste en face enfile ses lunettes noires secoue ses cheveux redresse son buste dispose ses jambes au premier plan. Elle regrette d'avoir remis sa douche à plus tard mais elle était trop dans les vaps. Avant son café et sa bière il ne faut pas trop lui en demander.

Ça va ça vient quelques-uns s'en vont d'autres les remplacent toujours une chaise manque ou n'est pas au bon endroit toujours quelqu'un est déplacé pour céder la place à un conciliabule urgent. Ce n'est jamais posé pour longtemps, c'est la plateforme de démarrage de la journée qui devient en douceur après un moment creux dans l'après-midi celle du lancement de la nuit. Problématique lancement à partir de maintenant : Le Blockhaus n'ouvrira pas vendredi. La municipalité vient de le fermer. La boîte un peu à l'écart de la ville occupait les weekends. Ouverte l'été trois jours par semaine elle les avait pour noyau de sa clientèle. Une partie de leur matériel y restait à demeure, ils se succédaient aux platines s'arrangeaient entre eux. Du moment que le patron faisait ses entrées et ses ventes il avait fini par leur abandonner la « direction artistique ».

Ça s'était instauré petit à petit sans que rien ne soit réellement décidé. Pour lui c'était simple et économique. Et c'était l'assurance d'avoir fidèle une bande qui ne chipotait pas avec sa consommation. Les trois djs qui mixaient et celui qui faisait le son avaient la plus grande partie de leurs boissons assurée pour la nuit et la possibilité d'inviter chacun une personne –raisonnablement. Les autres étaient considérés comme clients. Ce n'était pas royal mais l'endroit n'encaissait pas non plus les recettes du Queen. De plus le patron les connaissait bien, il pensait qu'ils doubleraient leurs avantages en resquillant. Il ne cherchait pas à savoir comment.

En dehors du Blockhaus il n'y avait rien qu'aller les uns chez les autres. Nettement moins excitant. Le Blockhaus au moins était une vraie boîte avec de vrais clients qui venaient des hameaux et des villages autour. Grâce à ça ils faisaient tous figure de petites stars locales. Sans se fatiguer. La restauration

rapide ou même une pizzeria serait peut-être mieux en accord avec les besoins régionaux. Moins d'histoires pour le propriétaire aussi... Cependant toutes ces minettes qui lui font du charme... C'est ça qui va lui manquer.

Pour l'instant on en est au moment où l'on guette les effets de la veille sur les visages encore endormis des nouveaux arrivants. Les exclamations à leur comble accueillent les gueules de bois évidentes les commentaires roulent souvent sur quelques exploits alcoolisés. La serveuse de ce mois-ci est une brune petite et menue en brassière et jupe serrée. Elle fait parfois sauter quelques consommations quand elle sent que cela ne se verra pas. Elle se rattrape sur les touristes. Elle est vive et speedée mâche du chewing gum avec acharnement fait des bulles quand elle réfléchit ou attend que l'on se décide.

Raoul demande un café double que d'habitude il fait suivre d'une bière. Mais aujourd'hui ils ne vont pas traîner : il y a fort à faire. C'est ardu. La nuit dernière c'était super. Ils ont hâte d'y retourner. Si ça n'était que PaulM ils s'y seraient mis tout de suite en se réveillant.

– Tu veux un croissant vas-y ne te gêne pas.

Elle sursaute elle regardait l'illustration du sac papier que l'on lui tend maintenant. Il lui en évoquait d'autres mieux ou pires difficile à dire car ça revient au même. Elle se disait qu'il y avait peut-être un art boulanger il faudrait collectionner et tout mettre côte à côte pour voir ce que ça donne.

– Non non je regarde l'illustration.

– Ah il n'est pas mal non le boulanger ?

– Si je voulais me faire couper la gorge...

– Ah bon ! Ça serait donc un boulanger qui a fait son affaire à la gogol de "Soleil et vie" la semaine dernière ? Faudra penser à se méfier en allant chercher les croissants demain.

Comme elle regarde au sol elle remarque les chaussures du garçon. Des sandales de paysan dont les liens enserrant une cheville frêle couleur endive. Piquée. Ses yeux remontent le long du corps chétif vêtu en plouc endimanché –neuf et propre angles au fer cassants pantalon légèrement court dont il remonte le pli entre deux doigts lorsqu'il ploie les genoux, le polo d'un petit garçon en 1950 soigneusement boutonné, le tout sans couleur pas vraiment gris non plus– avec un soin et une affectation faussement dissimulés qui relèvent d'un dandysme qu'elle trouve admirable sur le moment. Le visage est maigre avec un nez un peu long cheveux plats retenus derrière les oreilles et une mèche qu'il repousse toujours et qui retombe souvent.

Ils se font un sourire emprunté, quand les regards s'accrochent le plus dur est de décrocher d'un air naturel. C'est mal parti : il est aussi mal à l'aise dans le contact sur une réserve défensive. Certainement connaît-il de même ce double sentiment d'être si mal et de s'en foutre en même temps être dedans et dehors à la fois ou ailleurs totalement. Le jeu des timides et des inhibés qui les force dans le rêve où celui qui regarde constitue le spectacle et l'action.

Sa rougeur s'accroît elle a honte. Son interlocuteur est réfugié derrière ce petit sourire qui est plus un recul qu'une avance et semble receler un mystère qu'il a dû mettre au

point longuement dans sa salle de bain. Il se tient les épaules serrées rejetées en arrière les jambes croisées avec une retenue sensée simuler la plus totale décontraction. Un moment se passe à se tortiller dans l'immobilité la plus figée puis il extrait de sa poche de poitrine un paquet de dix cigarettes et un minuscule briquet noir. Elle refuse il allume la sienne comme en plein vent et tire silencieusement de courtes bouffées aussitôt expulsées comme quelqu'un qui n'aime pas ça.

– Il crapote se dit-elle.

Le mot lui était soudain revenu. Finalement elle mangea un croissant.

Dans le creux de sa main Josèphe roule un pétard qu'elle tend à PaulM pour qu'il l'allume. Raoul feint l'indifférence. À demi tourné de l'autre côté il parle technique un peu fort avec sa voisine que faire râler Josèphe amuse et qui demande toujours de nouvelles explications.

PaulM allume le truc –il est poli– mais s'en débarrasse aussitôt pour la même raison que Raoul ne boit pas aujourd'hui. Josèphe le reprend avec un charmant mouvement du poignet et tire dessus en regardant la cible dans les yeux. Puis de la main qui tient le rouleau fumant elle frappe légèrement l'épaule de Raoul. Sans se retourner il fait un signe de refus comme quelqu'un que l'on dérange dans une conversation intéressante mais son visage se trouble légèrement.

PaulM a bu son café il ne tient pas en place ils vont s'en aller. Josèphe tente de prétexter qu'elle a quelque chose à prendre dans la maison pour les accompagner. Raoul dit qu'ils n'y

vont pas directement et qu'après ils ont trop à faire. Qu'elle n'a qu'à passer si elle trouve une voiture mais qu'elle ne vienne pas les déranger en plein travail.

Josèphe est contrariée son regard se fixe quelques secondes de trop sur Raoul avec une nuance narquoise histoire de le mettre un peu mal mais il s'est déjà détourné et s'éloigne le dandinement accentué quand même.

Le dedans est fait pour rendre à nos yeux le dehors inhospitalier menaçant terrible. Que le contraste soit flagrant.

L'acharnement du vent au long des fenêtres. À chaque bourrasque son hurlement bestial arrache en moi quelque chose. Une dépression se creuse juste en dessous de mes poumons. Le vivant est emporté dans ce sifflement grave qui passe au travers et modifie. L'obscurité commence à se resserrer et la vérité de l'espace à l'intérieur des murs se révèle. Il suinte sa drogue malsaine vous happe par ce qui est faible en vous. Il capte tous les mouvements et les désamorce. Il bouffit les paupières et ankylose les gestes. Ne donne à respirer que l'air qu'on vient de rejeter. Ainsi dans une atmosphère toujours épaissie, intoxiqués et ralentis par nos propres substances sécrétons-nous notre propre poison. L'angoisse s'insinue nos

voies lui sont conquises. Liquides épais qui stagnent et alourdissent juste sous les noeuds serrés de nos fibres contractées. Quelque chose d'éminemment hostile et dangereux déploie autour le marécage de son attente. Vous appelez en vain les arguments qui empêchent que les noeuds se serrent dissipent le doute vous ouvrent la voie vers la clarté. Mais ils sont étrangers à ce monde leur consistance est déjà rongée. Ils se délitent dans le passage d'un univers à l'autre. Ici ils ne valent plus rien. Leur optimisme de bon aloi n'a pas de prise. Ils ne prennent forme ni couleur. Ici ils ne sont pas perçus.

Paralysie nervosité. Les particules de lumière affaiblies se dépouillent du poids des apparences. Le dérisoire infeste les intentions mises à nu. Ce qui est destiné à rassurer se voit dans toute sa mesquinerie dans sa pleine défaite. Le monde ouvre ses gouffres aux regards trop limités pour y plonger. Pourtant les yeux ne se sont pas détournés assez vite : l'on en a déjà trop vu.

Ici tout s'étend et se raréfie. La rassurante prolifération ordinaire s'y dote de sa vraie nature. Infection. Les noeuds bloquent les cellules ; de l'une à l'autre court l'asphyxie. Le moindre événement arrache un peu encore à l'organisme replié sur lui-même et luttant contre la volonté qui veut l'envahir et le disperser.

Il faut attendre ou sortir peut-être car dehors le vent perd son masque de férocité et la paralysie se détend. On est dans le jardin et l'on n'y voit rien de spécialement inquiétant les objets y sont surtout utilitaires et la pauvreté de l'esprit y est moins attestée que dans l'ameublement la présence des objets acquis –misérables conjurateurs. Depuis la fenêtre éclairée il semblait sombre cependant presque menaçant.

Il est difficile de détromper les enfants idiots et satisfaits au moment le plus heureux de leur vie. Pour eux le monde est un, au centre de quoi ils se trouvent. Et il sera toujours lui le monde où ils sont nés lentement révélé et enrichi au fil du temps. Dans ce monde complet et mystérieux la vérité resplendit une et irrévocable. Elle est à trouver ils le savent mais le courage y parvient toujours. Ils ne doutent pas qu'ils en auront –dans le futur.

Parfois cependant tout semble si compliqué qu'on a peur de ne rien jamais y comprendre. D'horribles contradictions irréciliables laissent abruptement sans souffle. Mais comme il a confiance dans son futur l'enfant est sûr que cela trouvera sa résolution que ce n'est qu'une question de temps. Pour l'instant la magie préside à tout un tas de fonctionnements. Qu'il devienne adulte il ne refusera pas alors d'accomplir de terribles efforts –à ce moment-là. Même la mort lui sera expliquée et il saura que ce n'est rien de terrible. Le temps joue pour lui. Nul doute que tout se passera bien. Tout le monde n'est-ce pas connaît ce même sort ça ne doit pas être si affreux.

Et les gens simples n'ont pas de réponse pour les questions sans évidence. Ils disent qu'il faut attendre : tu sauras plus tard. Dès lors bernés bientôt complices les enfants trompent le temps avec des questions concrètes et apprennent qu'il n'est pas bon que les pierres roulent.

Dans la nuit de leur tête les frayeurs irrésolues dessinent ce que leurs yeux verront. Rarement l'on comprend que sa vision n'est pas unanimement partagée (en vérité elle l'est trop souvent). Car plutôt qu'errer proie du doute et du danger dans les territoires inexpérimentés de ses propres troubles chacun préfère s'aventurer sur les voies que désigne la collectivité et

qu'elle régule. L'un s'y conforme en fonction de l'autre qui le connaît bien, sait ses désirs et besoins et sait comment calmer l'oppression de l'espace incombé. Le plus insupportable serait de rester seul suspendu au milieu du vide dans la perspective fuyante d'une abstraction.

Ici dans cette ancienne chambre pas de danger que cela vous arrive. Le papier peint érige sa dérisoire vision à la mesure de capacités et ambitions réduites. Tout un ensemble champêtre de bosquets et de saynètes et pas la moindre tache d'humidité par où s'évader un peu en dessinant des figures fantasmatiques. Sûrement a-t-on eu la volonté d'écarter l'inexplicable le sombre et le profond. C'est la chambre de l'enfant des anciens locataires, poussiéreuse et désertée mais où les murs n'ont perdu dans l'ombre des volets depuis des mois rabattus ni l'éclat de leurs couleurs sautillantes ni la rigidité de leurs mots d'ordre. L'enfant avait là réponse en images à ses questions et celles qui lui étaient suggérées trouvaient aisément réponse enjouée dans la bouche des parents.

Sous l'éclairage simpliste de ces dessins la vérité du monde éclatait à ses yeux à Elle d'une menace terrible. Ce sont les plus faibles qui sont les plus forts car se sachant faibles ils s'organisent sans relâche et sont impitoyables. Leurs tueurs étouffent les âmes.

Ce papier peint manifestait de façon évidente des terreurs bien plus immenses que la sienne. À quoi elle au moins faisait face. Elle pouvait envisager de se donner pour tâche de les surmonter franchement sans avoir à faire semblant qu'elles n'existent pas.

Quelles étaient ces visions tellement insupportables qu'il fallait y plaquer ce masque d'un monde idéal aussi niais prenant

eau de partout branlant de toute part prêt à éclater ou s'effondrer sans crier gare si humiliant pour qui fait semblant d'y croire. Défendre une façade avec obstination la vouloir pour la vérité voler à son secours toutes affaires cessantes à chaque seconde la reconstruire multiplier ses représentations sans jamais pouvoir s'interrompre et y croire de toute son énergie. Dans quel enfer se puise la force d'une telle motivation pour se fuir soi-même avec cette âpreté ?

Raoul ne venait jamais dans cette pièce il s'en servait de débarras. Elle vibrait de façon sordide. Des cartons s'entassaient presque jusqu'au plafond sur la longueur d'une paroi. Alignés là depuis le déménagement. Leur étiquette visible : "cuisine" "photos" "banque-factures" " tiroirs chambre" "maman" "K7" ou "enceinte kc" plusieurs cartons d'une collection de films gore pour beaucoup en vhs classés par année attestaient de l'évolution de son goût au cours du temps. "VHS 88 92" etc. Il y en avait au sol qui avaient été hâtivement refermés après qu'on y eut cherché quelque chose –des livres. Celui qui s'appelait "brico" dégorgeait des fils électriques. Meubles obsolètes inutiles se chevauchant et de vieilles couvertures qui sentaient la poussière.

C'était l'une des trois pièces de l'étage toutes vacantes. Elle repassa dans la précédente munie d'une porte extérieure d'où un étroit escalier de pierre collé au mur ouest vous ramenait au sol sur l'arrière du jardin. Une troisième porte pour une salle de bain vaste délabrée qui ne semblait pas en état de fonctionner, pavée ainsi que la chambre d'un carrelage décoré par plaques poreux usé et souvent ébréché. Elle sortit sur la plateforme d'où partait l'escalier. Le vent cinglait.

– Oui j’attends mais venez vite je vous en prie j’ai peur je ne sais pas quoi faire. Je n’arrive pas à voir s’il bouge. Je n’ose pas approcher... oh ça n’a pas l’air d’aller ça n’a pas...

– Calmez-vous nous arrivons tout ira bien mais dites-moi où vous êtes.

– Juste à côté dans le jardin. Il n’y a que moi.

– Nous serons là dans quelques minutes c’est l’adresse que je vous demande.

– Ah oui. C’est la maison de Raoul Sauvant sur la route de B. Il n’y a pas de numéro. La dernière maison à 4 ou 5 kms dans un chemin.

– Je connais. Ne paniquez pas restez tranquille ce n'est peut-être rien. Ne le bougez pas. Une chute vous avez dit ?

C'est exactement ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait dire. Bien évidemment. Elle devait manifester une réaction normale émotive. Que sa façon d'agir soit compréhensible pour les autres. Qu'ils puissent se mettre à sa place sans douter un instant.

D'ordinaire parler rendre des comptes fournir des explications était ce qu'elle ne pouvait endurer. Elle avait horreur de répondre aux questions. Elle ne supportait pas que l'on doutât d'elle. Pour tout arranger son esprit était très confus à propos de ce qui avait eu pour fin de trajectoire Raoul en train de battre convulsivement ses membres dans l'herbe épaisse. Mais il n'y avait que ça à faire à partir du moment où Raoul était tombé : le numéro de téléphone de la gendarmerie.

Cette fois elle ne pouvait pas disparaître : Elle était là depuis plusieurs jours. Personne dans les environs ne l'ignorait. Elle n'avait pas longtemps balancé avant de les appeler. Elle n'y avait même pas vraiment réfléchi le geste avait été tout naturel.

Elle était pourtant inquiète à l'idée de la confrontation. Il courait dans ses nerfs une sorte de trac mêlé d'excitation. En même temps elle se sentait sur une trajectoire fine et impeccable rectiligne. Elle savait que ça le ferait. Spécialement parce qu'elle en éprouvait du plaisir le même que celui que provoquent les larmes.

Elle se sentait capable se se mettre en une fraction de seconde dans l'état émotif qu'elle déciderait ; son esprit était

décuplé et paisible c'était le moment de l'action et du jeu personnel. Son désarroi cependant n'avait pas besoin d'être feint. Elle était en effet émue. D'avoir pris d'abord la décision de passer ce coup de fil la perturbait complètement. Il y avait seulement un léger flou quant à l'objet.

PaulM était reparti la veille ils avaient tous deux Raoul et lui l'air satisfait plus ou moins de leur travail. Encore sous le coup de la stimulation Raoul semblait content. Puis il s'arrêta en ville après avoir déposé Paul à la gare. Là il stationna quelque peu aux terrasses et d'après ceux qu'il y rencontra il y but pas mal –sans compter la provision de bière et whisky dont il avait rempli son coffre. Il eut dans un café des mots à propos de Josèphe qui ne s'était pas morfondue en attendant après lui. Ou plutôt il émit de vagues menaces qui ne visaient personne très précisément. C'est sûrement la voiture qui a reconnu le chemin pour rentrer ; il l'a laissée portière et coffre ouverts en travers du chemin.

Quand elle est revenue d'une promenade en vélo –un vieux vélo lourd et rigide, il dormait déjà dans le premier fauteuil qu'il avait rencontré les sacs qui contenaient l'alcool posés deux pas avant. Elle ne s'y est pas arrêtée est montée directement dans la pièce carrelée du haut où elle s'était aménagé un coin un tapis sous un canapé pas trop loin de la porte-fenêtre. L'air de la nuit quand elle y était couchée lui caressait le visage et le matin elle prenait plaisir à regarder depuis son petit nid tout chaud le paysage noyé dans la brume et les gouttes de rosée brillant en dessous dans le jardin hirsute. Un carton de livres avait été ouvert et elle avait de quoi se livrer à une lecture intensive pour les six mois à venir.

Elle entendit dans la soirée que Raoul avait des visites mais ne descendit pas. Demeurée un moment assise sur la dernière marche de l'escalier elle suivit suffisamment de la conversation pour ne pas désirer s'y mêler. C'était surtout prétexte à engloutir de la bière. Puis claquements de portière et projections de gravier une voiture s'en alla. Raoul n'était pas dedans : il y eut au rez-de-chaussée quelques allers et venues de son pas traînant. Les ressorts d'un matelas protestèrent lorsqu'il s'écroula dessus.

Plus tard dans le matin elle avait vu sa silhouette éclairée en pleine face par la clarté de la pièce apparaître dans l'entrebâillement de la porte. Il clignait des yeux qu'il avait rouges et gonflés dans la lumière. Il tirait sur une cigarette c'était une arrivée puante à tous points de vue il sentait l'alcool aussi et il avait dû être malade dans la nuit. Elle avait ri :

– On dirait que tu reviens d'un mariage.

– Pas le mien en tous cas.

Il s'assit à même le sol dans un recoin un peu plus sombre. Mauvaise humeur. Et à force de rester à ressasser de mauvaises pensées il se rendormit sur le plancher. C'était ce qu'il avait de mieux à faire. Elle se leva et s'approcha posa dessus une couverture et comme elle faisait demi-tour une main moite se referma sur sa cheville.

– Je te tiens !

Il y gagna un coup de pied et la lâcha en se serrant l'estomac.

– Ah la vache !

Elle revint à son canapé.

– Merci quand même. Dit-il en se roulant dans le plaid.

Un peu plus tard elle était enfermée dans la salle de bains faisant pipi dans le bidet elle entendit un cri bref et léger qui semblait venir du côté de la fenêtre. Très alarmant. Et aussitôt pour confirmer le bruit du corps dans le jardin. En y repensant par la suite elle gardait l'impression qu'il s'était approché de son lit et qu'elle avait eu à le repousser. Mais c'est peut-être quelque chose qu'elle avait rêvé se rendormant après qu'il lui eût saisi le pied.

C'est sans doute pour ça qu'elle s'était enfermée dans la salle de bains qui ne pouvait servir à se laver. Elle a aussitôt pensé qu'il avait tenté de passer par la fenêtre en enjambant le vide un mètre au maximum après la plate-forme. Mais -c'était possible- elle imaginait tout. Il n'y avait que d'irréconciliables contradictions dans sa mémoire. Et le souvenir troublé de quelque chose de confus qui était un rêve qu'elle fit -oui bien sûr ça pouvait être ça aussi. Raoul s'agitait dans l'herbe spasmodiquement elle n'osait pas descendre et encore plus loin d'elle l'idée qu'elle pourrait le toucher.

Elle avait cherché dans l'annuaire le numéro de la gendarmerie.

À leur arrivée ils la trouvèrent près du chemin, lente et peu réactive. À plusieurs reprises elle ouvrit la bouche mais les sons sortaient difficilement. Dans le court laps de temps qui suivit le coup de fil elle parcourait nerveusement allers-retours incessants la distance qui séparait Raoul maintenant immo-

bile du chemin par où les voitures arriveraient. Elle se livrait complaisamment à la panique qui montait, de se dire « je suis paniquée » avait l'effet apaisant d'une explication.

Ils la suivirent vers l'arrière où Raoul gisait immobile parmi les envahissantes graminées. Il avait roulé sur lui-même à plusieurs reprises les tiges ne s'étaient pas encore redressées. Il était maintenant évanoui comme mort. L'un des gendarmes bientôt rejoint par celui qui prenait des photos du corps de Raoul avant qu'on ne le déplace emprunta l'escalier et chercha sur la plate-forme les traces du faux-pas. Il trouva ce qu'il voulut comme marques ou tout aussi bien rien du tout : ce n'était pas évident sur le vieux mur lépreux. Le médecin qui les accompagnait et qu'ils avaient enlevé à son cabinet appelait une ambulance sur son portable et raccrochait l'air préoccupé. Elle restait à distance on aurait dit qu'elle avait peur que Raoul lui saute à la figure.

Toujours vivant quand il fut placé sur le brancard il mourut pendant le transport. Elle l'apprit parmi les premiers à la gendarmerie où on l'avait conduite pour sa déposition. L'un des gendarmes un homme jeune qui s'appelait Bertrand passa un coup de fil et plutôt que la reconduire chez Raoul lui proposa de passer la soirée et la nuit chez sa soeur qui habitait avec sa famille une petite maison dans le village près de l'endroit où étaient autrefois les lavoirs. Elle aurait préféré être seule rapidement mais accepta en le remerciant.

Les parents de Raoul qu'on n'avait pas vus depuis longtemps ici avaient été prévenus de l'accident non du décès. Ils seraient là demain matin après être passés à l'hôpital qu'ils atteindraient certainement dans la soirée.

Le dîner fut bruyant et animé. Il y avait trois enfants petits campagnards gueulars tout excités par une visite ne sachant rien des circonstances et avec qui il fallut rire et s'amuser toute la soirée. Le mari n'y était pas, souvent absent deux ou trois jours de suite.

La conversation ne se lia pas après le coucher des gosses. La mère semblait mal à l'aise comme en présence d'un malade la télévision mouvante lueur dans un coin attirait son oeil elle finit par s'y absorber totalement. Dans la chambre des enfants le lit du plus grand avait été refait pour elle et les berceaux des deux petits poussés chez leur mère. Les trois enfants s'amusaient à l'idée d'aller dormir dans la chambre des parents.

Dès que possible elle s'isola ouvrit sans faire de bruit la fenêtre et les volets qui avaient été soigneusement clos. Des meubles de jardin en plastique blanc quelques jouets une piscine gonflable vide et au fond un étendoir à linge où n'était accroché que le panier d'épingles. La paroi aveugle de la maison voisine obstruait l'espace à gauche. À droite au-dessus de la haie s'élevait le vieux toit du lavoir tuiles mousues et poutres noires, le ruisseau passait sans doute à l'extérieur du mur que longeait l'étendoir. Au-dessus de tout ça le ciel s'obscurcissait immense. C'était flippant.

La jeune femme qui vint avant de se coucher s'enquérir d'un désir éventuel de son hôte ne put dissimuler sa surprise à la vue de la fenêtre.

– Vous ne craignez pas les insectes ? l'humidité ?

Choquée. Pourquoi pas après tout ? Il y avait certainement quelque chose d'insupportable dans la vision quotidienne de ce jardin à la venue de la nuit. C'était bien sûr invivable sous

peine de se trouver devant l'obligation de changer d'existence sur le champ. « C'est à moi que le jardin fait cet effet » se dit elle. « Celle qui habite là tomberait des nues si je le lui disais. Elle ne me croirait certainement jamais se mettrait sans doute en colère. Je ne tarderais pas à lui faire un sale effet. » Déjà elle ne se sent pas en terrain familier. Elle espéra qu'elle pourrait vite s'endormir. Elle n'avait pas envie de tourner dans sa tête ce qui l'attendait le lendemain.

Hélyette a les cheveux teints en châtain cendré mais les racines sont blondes ses cils et sourcils sont presque blancs et ses yeux sont pâles mais pas bleus plutôt gris une couleur indéfinie. La soeur de Raoul. Elle a frappé à la porte de la maison le matin pendant que ses parents attendaient chez les gendarmes elle venait chercher "l'amie de Raoul" et n'était pas trop pressée d'y retourner. Elle accepta un café et resta dans la cuisine un moment assise très calme pensive et silencieuse. Lorsqu'elles s'en allèrent la femme n'était pas là : elle tentait de rassembler ses enfants qui croyaient que c'était la fête et s'égayaient de toutes parts.

– Il n'y a pas longtemps que tu étais avec lui non ? La dernière fois que je suis venue Josèphe semblait installée.

Il était tôt le soleil et l'ombre profonde dessinaient déjà une composition froide le vent soufflait de l'est. Alors qu'elles refermaient la porte en partant la jeune femme les rattrapa : il lui manquait toujours l'aîné Jean-Marie. Aucune ne l'avait vu ce matin.

– Rien n'est changé je ne suis pas sa petite amie.

– Ah ! Ça ne fait rien on ne va pas préciser. Ça sera plus simple.

– Qu'est-ce qui sera plus simple ?

– Ils n'aiment pas Josèphe.

– Tes parents ? Ils la connaissent ?

– Bien sûr ils sont d'ici ils connaissent tout le monde.

Hélyette lui jeta un bref regard et ajouta :

– Ne t'inquiète pas mon père est prêt à tout pour que ça se passe bien. Ma mère est choquée drôlement mais le médecin l'a bourrée de pilules. En plus il ne la lâche pas ils étaient à l'école ensemble.

Ils roulaient vers la maison. Personne ne parlait dans la voiture. La mère de Raoul à l'avant avait entrouvert sa fenêtre pour soulager dans le vent frais la brûlure de ses yeux rougis et enflés. Elle avait les paupières baissées et lorsque des vagues de chagrin espacées arrivaient à percer les brumes chimiques dans lesquelles elle planait elle était agitée d'un

brusque soubresaut et gémissait doucement. L'appréhension de ces instants mettait visiblement son mari à la torture et sa fille semblait les ressentir aussi.

Elle regardait vers Hélyette qui avait les mains croisées sur ses genoux et s'absorbait obstinément dans leur contemplation se crispant aux manifestations de sa mère. Celle-ci ne sortit pas de la voiture lorsqu'ils furent à destination. L'habitable était tout imprégné d'une odeur propre douceuse confortante l'odeur des familles, maniaque et insidieuse. Le père et sa fille entrèrent dans la maison. Elle quitta doucement le siège arrière et alla s'asseoir à la table du jardin. Hélyette apparut la première et la rejoignit.

– Nous allons rester trois jours ou quatre. Raoul sera enterré ici. Mes parents n'habiteront pas là ils seront au village. Moi je préfère être ici. Mon père viendra rassembler des affaires lui et moi on triera des papiers. Je suis désolée de t'imposer ça on voit bien dans la maison que vous ne viviez pas ensemble. C'est bien vrai : tu n'es pas sa petite amie. J'ai vu ton coin en haut. Mais mon père préfère croire que... ce qu'il croit. C'est préférable en effet. Je suis de son avis. Donc il voudrait parler avec toi de détails pratiques : Si tu veux conserver le bail de la maison il propose de t'aider à payer le loyer si c'est trop lourd. Ou garder la voiture... ce genre de chose tu verras. Ne le détrompe pas pas tout de suite. Ils sont tellement soulagés d'avoir trouvé une petite amie.

Elle s'aperçut sûrement que quelque chose d'indécis basculait dans mon regard je ne voyais pas où tout ça voulait en venir. Elle eut l'expression qui accompagne les profonds soupirs et recouvrit ma main de la sienne avec une légère

pression très amicale compréhensive. Et aussitôt ma main mourut.

– Raoul est venu en vacances à la maison il y a deux ans à peu près. Avec Joséphe. Qui s’est jetée à la tête de mon père ma mère l’a très mal pris. Vraiment très mal. Raoul était fâché avec eux depuis. Ma mère ne supporterait pas d’avoir affaire à elle. Ta présence arrange bien les choses tu comprends pourquoi.

Elle n’aurait même pas eu besoin de parler du moment qu’elle m’avait touchée. Je n’existais plus. Ma main morte me transmettait sa mort une vague de plaisir annihilant. L’arrivée quelque part vers quoi l’on tendait le désir de disparaître pour que cela ne s’arrête pas. L’émotion m’a débordée et brisée. Cela sans doute fut l’objet d’un contresens : le père qui sortait à ce moment avec un sac nous a jeté un regard où il était clair que c’était exactement ce qu’il attendait. Soulagé c’est bien ça. Mais moi je ne pouvais rien opposer à cette fille. J’eus honte. J’ai dit « bon » et très doucement j’ai tiré mon bras en arrière la main a suivi. Je ne savais plus où la mettre... dans mon dos –j’espérais que le mouvement avait eu l’air naturel.

Ils sont partis tous les trois à l’hôpital Hélyette devait revenir le soir. Ensuite pour trois ou quatre jours elle utiliserait la voiture de Raoul. L’humidité s’évaporerait il se mettait à faire chaud j’ai fait le tour du jardin la trace dans l’herbe redressée ne se voyait déjà presque plus. Fallait-il que je garde cette maison ? Édouard Sauvart se chargeait de faire mettre le bail à mon nom et m’offrait la première année de loyer. Si je voulais la garder plus longtemps je continuerai à bénéficier du montant mensuel modéré qui avait été octroyé à son fils :

ils étaient une famille estimée et influente. C'est ce qu'ils attendaient de moi. Que je garde cette maison au moins quelque temps. Le temps d'officialiser la 'liaison'.

Je passai la matinée à fourrer mon nez un peu partout je parcourus au hasard les pièces (il y en avait sept dans le corps principal) et visitai les petites remises à outils pleines d'araignées où tout l'ancien attirail du jardinier était encore rangé comme il l'avait été il y a vingt ans sans doute pour la dernière fois. J'ai trouvé le gendarme qui musardait dans la cour à ma recherche. Occupée à remuer la ferraille je n'avais pas entendu arriver la voiture. Un gros homme aux cheveux blancs que je n'avais pas encore vu. Il venait me chercher pour une déposition. Je protestai que j'en avais déjà fait une la veille « Celle-là c'est différent » me dit-il mais il refusa de s'expliquer davantage on lui avait seulement ordonné de me ramener.

Je ne posai plus de question je ne vois pas ce que j'aurais pu faire d'autre que me livrer au hasard de la fatalité. Quoi qu'il arrive là mon sort n'était pas dans mes mains.

Il y avait quelque chose dans le village. Un malheur à voir l'expression mêlée d'excitation des visages. Tout le monde était dehors en groupes qui suivirent la voiture bleue du regard essayant de voir par-delà le reflet des vitres qui se trouvait assis à l'intérieur.

Je suis restée un moment sur une chaise de paille dans l'entrée qui servait de réception plusieurs sonneries de téléphone retentirent dans une pièce voisine où trois ou quatre personnes tenaient une discussion animée. Le gendarme Bertrand vint me chercher il était tout défait. Il semblait avoir pleuré. Il me conduisit dans le bureau que je connaissais déjà.

Me demanda en présence d'un autre gendarme et d'un secrétaire qui tapait à la machine de lui raconter ma soirée et ma nuit chez sa soeur. Il ne répondit pas tout de suite à mes questions exigeant que je réponde aux siennes d'abord.

Quand il m'apprit que Jean-Marie le plus grand des trois enfants avait été retrouvé noyé coincé dans la grille de sortie du lavoir j'eus un étourdissement et basculai de côté en entraînant la chaise avec moi.

Puis on m'a relu ma déposition et je l'ai signée. Je suis allée m'asseoir dans le café de la place où personne ne m'a adressé la parole. Je m'étais décidée à faire à pied les 5 ou 6 kilomètres jusqu'à la maison quand j'ai vu Hélyette qui traversait. Je suis sortie sur le seuil et lui ai fait signe. Nous sommes entrées ensemble par une porte de bois basse encastrée dans un mur épais et haut, dans la cour puis la maison du dentiste où logeaient ses parents. Le couloir était très large, de plafond élevé, carrelé de noir et blanc. Nous sommes passées devant la salle d'attente et j'y suis entrée préférant rester là jusqu'à ce que son père nous ramenât tout à l'heure. Rien ne me faisait moins envie que d'être mêlée à leur vie familiale. Sur la table basse il n'y avait quasiment à lire que des programmes télé.

Dès que nous nous sommes retrouvées seules de retour à la maison nous avons pris ma voiture et sommes allées dans la ville où est la gare. Dîner. Hélyette a choisi le restaurant. Elle m'invitait. J'avais une pommette rouge et enflée conséquence de ma chute dans le bureau. Je sentis son regard s'y attarder elle ne posa pas de question.

Quant à moi je n'ai pas beaucoup parlé, la proie de l'indécision je ne voulais pas me livrer. S'il lui prenait envie de me

regarder en face et de m'agresser directement toutes mes armes tomberaient aussitôt je n'esquisserais pas même le plus petit geste de protection. J'en avais peur et envie je me sentais en danger. Je gardais le plus possible les mains sur mes genoux sous le plateau de la table dans la crainte de susciter un nouvel attouchement. Entièrement close et toutes serrures cassées.

Il faisait bon mais elle n'avait pas choisi une table extérieure. Nous étions dans un box circulaire un peu écarté d'où la vitrine ayant entièrement coulissé on voyait très bien la terrasse et plus loin le trottoir. Josèphe est passée Hélyette s'est levée et est allée à sa rencontre. J'ai pensé à ce moment que c'était là la raison de notre présence et de l'invitation à dîner. Elles se sont embrassées et ont parlé un moment debout dans la rue. Elles sont venues s'asseoir. Josèphe a demandé un Cointreau. Sur de la glace. La première joute s'était jouée hors de ma présence maintenant elles se surveillaient chacune prête à riposter. Je faisais de vagues dessins avec ma salade je commençais à avoir sommeil. C'est Josèphe qui rompit le silence.

– Ton père est un beau salaud et un lâche.

– C'est ta version. Je la connais. Mais justement ce n'est pas le moment de ramener ça à la surface.

– Bien sûr. Ça n'est jamais le moment. Pourtant Raoul avait pris mon parti. Il savait lui. Il le connaissait bien.

– Moi aussi je le connais bien. Je ne veux pas en discuter. Je voudrais juste que tu comprennes qu'il vaut mieux laisser

tomber. Mon père je m'en fous. C'est ma mère. Elle va déjà assez mal.

– Je m'en doute. Fâchée deux ans avec son fils et maintenant il est mort. Qu'elle s'en prenne donc à son Édouard. Moi je ne lui ai rien fait. C'est entre vous qu'il faut régler vos comptes et pas toujours sur le dos des passants.

– Ne parlons plus de ça je n'en peux plus j'en ai archi-marre. Tu fais ce que tu veux mais après tu ne diras pas que tu ne connaissais pas les conséquences. Tu es majeure après tout.

– Exactement : je suis majeure. Alors c'est ça, si ta mère se suicide ce sera à cause de moi. C'est un numéro de cirque que tu me fais ou quoi ?

– Rassure-toi : ma mère n'a pas envie de se suicider. Ne te montre pas c'est tout.

– Je n'en avais pas l'intention ; vous êtes tous tordus.

– Oui on est tous tordus ; mais pas toi.

– Si moi aussi et alors ?

Furieuse Josèphe assèche son Cointreau en une gorgée jette le verre dans le mur et sort en bousculant quelques chaises. Le garçon rapplique ramasse les bouts de verre en assurant que ça n'était pas demain la veille qu'elle remettrait les pieds ici.

Hélyette ne bronche pas elle s'attendait à quelque chose dans ce goût en fait ça ne s'est pas trop mal passé. Et en

principe elle est arrivée à ses fins. Josèphe restera à l'écart.

– Un verre dans le mur c'est tout. Elle s'est drôlement calmée.

Elle ajouta à l'intention du garçon :

– C'est de ma faute. Je n'ai pas été très sympa avec elle. Vous m'apportez quand même ma tarte ? sourit-elle.

Le café était extra.

Un couple est entré ils sont venus à notre table. De vieux amis. Ils venaient de croiser Josèphe qui rentrait chez elle dégoûtée. Hélyette s'est mise au Cointreau et les autres aussi. Pas moi. Je ne bois pas.

C'est la mode du Cointreau on dirait. Il y en avait chez eux aussi où nous avons fini la soirée. Deux ou trois heures plus tard quand nous avons voulu regagner la voiture il pleuvait et tout de suite nous ne l'avons pas retrouvée. Je ne connais pas la ville nous étions allés chez eux à pied et Hélyette n'était plus en état. D'ailleurs ça ne l'intéressait pas. La démarche un peu hésitante mais tâchant de ne pas le montrer elle se laissait tremper. Tout aussi mouillée je marchais à quelque distance nous n'avions rien à nous dire et j'en avais complètement ras le bol de la soirée. Puis nous avons retrouvé la vieille Alfa noire par hasard en ce qui me concerne.

C'est moi qui avais les clefs de la maison. Dans l'entrée elle s'est tournée vers moi désespérée. « Où est-ce que je dors ? » Je lui ai montré la chambre de son frère où le lit était fait j'ai fermé la porte derrière elle avant de remonter chez moi.

Le lendemain j'avais décidé de garder la maison j'ai appelé Édouard qui m'a assuré qu'il s'en occupait. J'ai confié les clefs à Hélyette et je suis repartie à Paris.

Je n'aurai qu'à aller chez Monsieur Blanche signer le bail à mon retour. Hélyette me disait qu'il serait plus avisé de rester quelques jours de plus au moins jusqu'à l'enterrement leur départ etc. Surtout avec l'histoire du petit garçon. Mais j'avais besoin d'air. Cependant j'ai suivi ses conseils : de la ville prochaine j'ai posté un carton de condoléances à la mère endeuillée, je lui rendrai visite en revenant.

Le hasard qui m'avait liée aux Sauvants m'assurait que je serai acceptée en ville et que quoi qu'on en pense on se comporterait bien avec moi. Les événements survenus en coïncidence avec mon séjour chez Raoul ne seront pas amalgamés à ma personne. On n'osera pas. Que je ne foule pas aux pieds les usages ouvertement en tous cas et j'aurai droit au respect. La perte de l'anonymat et la perte de la liberté aussi du même coup.

Après tout je pouvais aussi disparaître définitivement. Quand je voudrai. Je n'étais pas liée. Pourquoi pas tout de suite. Mon premier mouvement et cette fois aussi a toujours été de laisser les choses suivre leur cours. La fatalité me pousse à droite à gauche je ne résiste pas tant que rien d'autre impérieux ne s'empare de moi je m'en arrange. Je suis toujours angoissée à la perspective de revenir en arrière. Toujours avancer et que ce qui est passé ne revienne plus jamais. Aurais-je pu le lendemain me réveiller à Paris comme si nous étions le mois dernier ? Évidemment j'aurais pu mais le décider était une toute autre affaire. J'avais envie de pouvoir revenir j'étais liée je ne sais pourquoi ni comment.

À Paris je ne me sentais pas bien. Rien n'allait. Je renonçais à lire dans les petits événements en tant qu'oracles : tous étaient de mauvais augures ; selon mon interprétation bien sûr angoissée et mal à l'aise.

Sans que j'y pense directement les Sauvants ne sortaient pas de ma tête, une atmosphère vaguement délétère qui planait autour d'eux un mode d'appréhension des choses à eux personnel qui m'avait contaminée et cela était extrêmement déprimant.

Mon appartement n'avait pas changé mais il était comme rempli d'une matière invisible qui occupant tout l'espace étouffait et me rejetait toujours dehors. Le vide s'y était installé et je n'avais plus cours dans cette actualité. Je le lui rendais bien. Chambre d'hôtel voilà de quoi l'endroit pouvait servir.

Dormir et me jeter dehors aussitôt que réveillée. J'ai arraché à un tiroir quelques vêtements sentant la lessive et plus ou moins macéré dans la baignoire.

Fuir les cheveux collés au carrelage de la salle de bains les tasses qui s'empilaient dans l'évier l'entartrage de la cafetière et de la robinetterie les traces de l'usage et les miennes partout. Le linge sale que je jetais dans le panier sûrement donnait mon odeur à l'espace entier. Tout ce que je touchais portait mes empreintes. Particules de peau et gouttes de sueur dans le duvet. Si j'ouvrais la fenêtre entraient les odeurs d'autres intimités triviales et sans malice, odeurs de cuisine. Partout des gens derrière les murs. Je fermais et alors m'asphyxiais dans mes propres dégagements. Le monde entier se refermait sur ses exhalaisons et m'englobait. Je ne pouvais échapper j'étais aussi un organisme, un de ces êtres aux limites indéfinissables dans son logement.

Je ne me résignais pas à reprendre une existence en ce lieu. Rien ici ne s'échangeait avec moi. Un endroit muet sans rien de spécial que son exigüité. Bien évidemment je pouvais rester là et le temps passerait comme l'eau sur une pierre. Manger dormir entrer sortir. Juste des objets étriqués que ma présence pollueait où se déposaient les particules mortes de ma surface et que l'acide bave du temps rongerait.

Un matin après peu de jours je suis entrée dans la baignoire avec le couteau que j'ai soigneusement lavé. Comme objet il avait un avantage sur les autres : il était moins dissimulé. Il n'avait pas l'air destiné à assouvir un pauvre fantasme pour masquer la réelle inanité de son usage.

Sur le répondeur il y avait des messages : des voix qui s'étaient à présent éloignées de moi dans une perspective accélérée pourtant familières et que je reconnaissais bien.

Je suis allée à une soirée. Au départ un vernissage : un ami qui exposait une dizaine de photos dans une manifestation multidisciplinaire sous un hall d'acier et de verre prêté le temps d'une vacance par la mairie à un groupe de 'jeunes créateurs'.

La soirée qui embraya là-dessus était au treizième étage d'un immeuble très récent dans l'appartement à deux niveaux d'un voyant extralucide l'ami du photographe qui fêtait sa première exposition. C'était une soirée houleuse des gens entraient et sortaient sans discontinuer totalement à l'ouest ou alors en profitant pour faire semblant ; plus électrique que joyeuse. Je suis restée un moment sur une chaise du balcon à regarder la longue file des feux au loin sur les quais de la Seine et en bas dans la rue l'agitation autour des restaurants et des cinémas. Je suis revenue dans l'atmosphère irrespirable de l'appartement bondé. C'était rempli de très jolies filles. J'ai retraversé la fête jusqu'à la porte d'entrée et j'ai rejoint de marche en marche le niveau du parking.

Les portes d'accès aux escaliers étaient peintes en vert celles de l'ascenseur en rouge sombre et sur le béton des murs rutilait un jaune vif et brillant dans une tentative pour briser avec l'inquiétant malaise de l'atmosphère d'un parking en sous-sol. Les angles au bas des colonnes carrées étaient rognés par les chocs et de même que celle des murs la peinture en était maculée de traînées noires de caoutchouc. Je notais par terre, du même vert que les portes, le revêtement lépreux ravagé par les gaz d'échappement les fuites d'huile et de carburant.

Recroquevillée cachée entre le mur et le capot d'une vieille Volvo grise hors de vue j'attendais que cessent de résonner de mur en mur le rire et les exclamations d'une fille éméchée un peu plus loin et le ronronnement pressant du moteur d'une voiture où deux personnes s'impatienzaient. Une voix de femme :

– Bon écoute ça suffit. On ne reste pas là jusqu'à demain. Si tu ne te décides pas on te laisse. On s'en fout crois-moi.

– Allez arrête monte. Dit un garçon.

Je les avais vus à la soirée. La fille qui avait trop bu était une brune les jambes nues sous une petite robe façon 40 débou-tonnée devant à partir de ses cuisses. Une portière claqua et avec leur départ le silence se rétablissait.

Je surveillais Jean Étienne allongé derrière l'automobile voisine un space-wagon flambant neuf encore immatriculé à la craie. J'espérais qu'il ne bougerait plus. Je n'avais pas envie que ça dure encore. Il avait une drôle de position un de ses pieds était resté coincé entre le mur et le capot et la jambe demeurait en l'air. Son corps s'était entièrement détendu c'était bien fini. J'écoutais durant quelques secondes : aucun bourdonnement de l'ascenseur pour annoncer une arrivée. Tout en me hâtant vers l'escalier qui ouvre sur la rue j'ai retiré ma jaquette l'ai retournée et posée sur mon bras.

Je suis rentrée à pied. Dans le miroir d'une vitrine j'ai inspecté mon visage et mes cheveux.

Chez moi j'ai ouvert les fenêtres et tiré les rideaux. Je pensais n'avoir pas sommeil j'ai commencé à remplir des sacs-

poubelle avec ce qui ne me servait plus dans l'appartement. Les vêtements que je portais finirent dans le lave-linge que je mettrai en route au matin. J'ai allumé un feu de papier dans la cheminée. Mais je me suis endormie plus vite que je ne croyais au milieu du bazar.

Je ne me suis pas réveillée vraiment quand le téléphone a sonné. Une fille parla sur le répondeur avec un enthousiasme démesuré d'un tout neuf club de sport qui ouvrait ses portes pas très loin. J'ai somnolé ensuite en me racontant que j'étais en train de trier des choses à jeter. Dans mes mains passaient des choses vêtements tissus objets dont je ne savais s'il étaient encore en ma possession ou s'ils l'avaient jamais été. Je me suis donc levée pour continuer à bourrer des sacs. Très vite il y eut répandue au sol toute une série d'objets qui tentaient de raconter des histoires et réveiller des souvenirs pour échapper au massacre. Mais je faisais le vide machiniquement. Certains tiroirs que je n'avais pas ouverts depuis des mois et dont je ne savais plus le contenu je les ai retournés directement dans les sacs que je fermai sans y jeter un coup d'oeil.

Les papiers brûlés la veille avaient fini de se consumer j'ai remis une allumette pour ceux que je rajoutai. Cela était étrange de voir disparaître des écrits et moments que je ne retrouverai jamais. Jamais non plus je n'aurais eu la patience et le désir de déchiffrer ces vieux cahiers. Tout ce à quoi j'avais donné forme récemment était à disposition aisée dans mon portable. Sans doute l'avenir remplirait les vides si toutefois il s'en trouvait qui dussent l'être absolument. Ce qui était fort éloigné d'une certitude.

Après quelques heures j'ai commencé à ralentir nettement.

J'ai écouté un message dont je n'avais pas bien compris la teneur alors qu'il se déroulait en direct un peu plus tôt. PaulM me donnait un numéro à rappeler et une adresse à Paris : Hélyette était là qui voulait me voir et s'était adressée à lui sachant que nous nous connaissions bien. J'ai immédiatement effacé la bande sans prendre note. Pour la première fois depuis le matin j'ai parcouru les pièces en une sorte de bilan de l'entreprise. Positif il faut dire : Les sacs qui s'entassaient près de l'entrée emporteraient beaucoup de la poussière et de l'air confiné.

Dans la salle de bains j'ai mis de côté ce dont je me servais régulièrement le reste a rejoint le tas. Je suis restée dans l'eau assez longtemps trop longtemps. Malgré le jet froid le sommeil m'a reprise. Vers la fin de l'après-midi j'ai bu deux cafés sous un platane qui n'était pas resplendissant de santé. Le café était brûlant super amer juste ce qu'il me fallait. De chez un coiffeur je suis sortie crâne massé cheveux raccourcis rafraîchie.

Les trois jours qui suivirent furent une sorte de cauchemar : chaque décision m'entraînait au-delà de son accomplissement et m'engageant ainsi sur la voie d'autres plus contraignantes je me suis retrouvée chez Conforama à acheter de quoi lessiver les peintures détartre et décoller du papier peint. Ce que j'ai fait méticuleusement et pourtant j'en avais vraiment plus qu'assez.

Et pour comble le troisième jour était celui où je devais me rendre à une convocation policière. Eléis le photographe m'avait appelée deux jours auparavant ainsi qu'il le fit pour ceux de ses invités qu'il connaissait m'engageant à me faire connaître si je pouvais en quelque manière aider l'enquête

sur la mort de Jean Étienne. Lui-même comme chaque fois que cela fut possible n'avait pas révélé mon identité me laissant pensait-il le libre choix de la décision. Apparemment je n'avais que le choix de me présenter spontanément dans le bureau de police du quatrième arrondissement dont il donna l'adresse.

Après une attente qui dura à admirer les méandres d'un antique philodendron incrusté dans le moindre interstice du mur et qui courait partout au plafond d'une pièce parcourue d'allers et venues incessants j'ai fini dans un bureau étroit déclinant mon identité donnant approximativement mes heures d'arrivée et de départ de la fête.

Oui je connaissais Jean Étienne sans plus oui je l'avais aperçu dans la soirée mais nous n'avions même pas échangé quelques mots. Non je n'avais pas remarqué qui l'accompagnait je ne savais pas à quel moment il était parti et si quelqu'un était avec lui. Je ne savais pas non plus s'il avait assisté au vernissage.

Je ne mentais pas : nous n'étions même pas sortis de la fête ensemble. Seul le hasard nous a fait prendre tous deux l'escalier plutôt que l'ascenseur. Il avait entendu que quelqu'un descendait devant lui et accéléré pour voir de qui il s'agissait. Comme j'étais partie sans dire au revoir –j'ai juste pris la porte sous le coup d'une inspiration la voyant ouverte– personne ne pouvait affirmer que je n'étais pas restée par exemple sur le balcon dans une chambre ou dans les toilettes (bien qu'aux alentours de ce moment la queue devant les toilettes était sans doute impressionnante) ou encore dans la cuisine en train de me faire un sandwich. Je m'engageais à

prévenir au cas où je quitterais la ville dans les prochains jours. Je relus et signai. L'on me fit sortir par un autre chemin que celui qui traversait la salle où j'avais attendu.

Hélyette fut bien aise c'est ce qu'elle prétendit de tomber sur moi rue de Gergovie par une extraordinaire coïncidence dans le restaurant végétarien. C'est justement la rue qu'elle habitait chez sa tante.

J'ai trouvé ça moins rigolo. Je sortais à peine du commissariat. Pourquoi a-t-il fallu que j'aie irrésistiblement envie d'un plat de tofu frit dont je pensais me souvenir. Souvenir créé de toutes pièces ou plus sûrement déplacé car le plat en question ne figurait pas au menu de ce restaurant. Par contre ce que j'étais peut-être vraiment venue chercher s'y trouvait bien, le cheveu sombre brillant fraîchement teint et le sourcil toujours aussi blanc. Je m'étais ainsi moi-même piégée affectant d'avoir tout oublié du message de PaulM cependant trouvant n'importe quelle raison pour venir traîner justement rue de Gergovie. Elle s'est assise à ma table pendant que je

relisais un à un tous les noms des plats de la carte et alors qu'elle ne servait plus à rien ma mauvaise foi se porta à son comble puisque même si je ne le montrais pas je ressentis une réelle surprise en levant le regard quand elle me dit bonsoir.

– C'est amusant de te trouver ici, c'est ma cantine quand je suis à Paris, poursuivait-elle.

Elle connaissait en effet la carte sur le bout du doigt et l'un des serveurs la tutoyait.

Je prétendis n'avoir pas de temps mais elle parvint à me traîner chez sa tante –qui était sortie– pour que nous buvions du café. C'était un appartement moyen sans rien de luxueux mais confortable pour qui aimait le genre décor chaleureux sans affectation (simplicité ostentatoire mais on a vu moins discret dans le style très simple) dans un immeuble bas conservé par miracle au fond d'une cour pavée. Sa tante qui tenait une boutique de livres d'occasion avenue du Maine habitait là depuis plus de trente ans.

Hélyette y logeait dans une toute petite chambre qu'éclairait une fenêtre à une seule vitre carrée très haute et qui était devenue sienne lorsqu'adolescente elle s'était fâchée avec ses parents.

Sa tante Anne-Marie qui ne voyait plus ceux-ci depuis longtemps lui avait alors donné refuge pendant deux ans et cela avait fourni aux parents et tante l'occasion de l'échange d'une correspondance qui en était restée à un stade très réservé et n'avait pas ouvert sur une reprise des relations. Anne-Marie –une soeur de sa mère beaucoup plus jeune et moins jolie à en juger d'après quelques photos posées devant les rangées de livres mais aux cheveux aussi pâles que

ceux de sa nièce— était à cette époque professeur d'Allemand dans un lycée éloigné de la banlieue. En faisant allusion aux distances que sa tante avait prises, Hélyette me dit que sa mère avait dix ans de plus que son mari qu'elle jugeait un séducteur effréné et qu'elle était obsessionnellement sensible à l'âge des femmes qui l'approchaient.

Quelle famille chiante ! Toujours en train de se raconter s'expliquer se décrire. Pour l'extérieur tenant à demeurer lucides et objectifs et pourtant mûs par une passion irrésistible, la passion qu'ils éprouvaient pour eux-mêmes et les péripéties de leurs relations et que, ils n'en doutaient pas c'était naturel, l'on faisait nôtre à leur contact. Peut-être était-ce à leur sens un moment de partage. Le temps passait Hélyette racontait des histoires il n'y aurait pas eu de différence si elle avait fait lecture d'un roman ; dans la fenêtre au-dessus d'elle la nuit s'obscurcissait je m'engourdissais.

D'elle-même, de ses propres expériences séparée d'eux elle ne parlait pas. Peut-être n'y avait-il rien à en dire. Et finalement excepté des choses plutôt anodines des événements communs à d'autres on n'apprenait pas grand-chose de précis en fait dans son bavardage. Elle tournait autour du pot mais pas question d'aller explorer son contenu. Je ne relançais pas trop c'est peut-être pour ça. Il faisait presque noir maintenant dans la pièce la lumière était graduellement tombée et j'y voyais toujours très bien. Le cercle clair de son visage animé et les cheveux foncés qui l'encadraient.

Il n'y avait dans la chambre que le lit qu'elle m'avait laissé et un fauteuil. De petites gouttes se mirent à frapper le carreau j'imaginais la fraîcheur nocturne j'avais sommeil. Il allait me

falloir faire effort pour bouger. D'autant que l'environnement était tout familier : dans un coin de la pièce un vieux modèle d'ordinateur jouait en boucle une courte séquence très doucement.

– Dors ici demain je partirai avec toi il faut que j'aie m'inscrire à St Denis... S'il n'est pas trop tard. Depuis que je suis à Paris je n'arrive pas à me décider.

Le lendemain le jour ne s'est pas levé. Nous avons bu du café dans la cuisine qui était très vaste certainement agrandie aux dépens d'une autre pièce de l'appartement. Il y avait deux fenêtres où la grisaille semblait installée pour toujours et dont les vitres ruisselaient. La salle de bains s'est remplie de vapeur à peine l'eau chaude a-t-elle commencé à couler.

Je l'ai accompagnée à St Denis. L'université avait un air épuisé. Ce n'était même pas encore la rentrée. On a pas mal erré dans les bâtiments. Par endroits on aurait pu croire que des gens habitaient là. Il y avait des tracts et des slogans affichés partout, des bureaux de classe des chaises de métal et contreplaqué entassés dans les halls, une salle aux gradins emplis de duvets dont certains étaient encore déroulés et parfois occupés. Nous avons eu du mal à trouver les bâtiments administratifs. J'ai finalement attendu dans une cafétéria très fréquentée la voiture était garée au moins à deux kilomètres et il tombait des cordes. L'eau avait transpercé la veste qu'elle m'avait prêtée je trouvais à tout un aspect sinistre et déjeté les gens avaient tous l'air fripé et misérable les tissus des habits les revêtements des meubles usés. Partout régnait l'odeur de cendrier froid. Je me demandais ce que je faisais là.

– Bon je crois que j’y arriverai. Je devrais même trouver à m’inscrire juste où je veux. Mais aujourd’hui ça va comme ça. On m’a dit qu’il y a trois heures d’attente je reviendrai. Allons chez toi je voudrais bien voir à quoi ça ressemble.

Mais plutôt nous sommes allées au cinéma. C’est vraiment pour moi un sentiment parisien que de sortir du cinéma dans la grise absence de lumière d’un début d’après-midi. La pluie et les silhouettes hâtives. Je n’avais aucune chance de sécher et dans les sautes de vent j’avais froid. Un peu plus loin la minuscule échoppe d’un traiteur chinois où nous avons mangé des nouilles sautées. J’ai bien vu que le petit cuisinier parce que j’avais demandé des nouilles du Bouddha retirait soigneusement des nouilles habituelles les morceaux de viande et les crevettes. Je n’ai rien dit. Je ne reviendrai pas. Croit-il que je n’ai pas senti le goût que cela avait laissé ? Nous nous sommes trouvées de nouveau vacantes dans la rue.

– Je te ramène.

Elle n’a pas protesté et quelques minutes plus tard devant sa porte je lui laissai sur un bout de papier mon numéro de téléphone. Elle l’avait demandé. Je n’ai pas rendu la veste et en conduisant je me suis aperçue qu’ainsi humide et tiède elle répandait dans l’habitable l’odeur légère qui enveloppait Hélyette.

J’étais contente d’être débarrassée d’elle. Je la regrettais. Je n’étais pas déchirée à ce propos je savais qu’il ne serait pas longtemps avant que l’on se revoie. Je pensais seulement qu’il était mal venu d’abonder en ce sens, de trop faciliter les choses.

Je ne suis pas rentrée chez moi. Tout d'abord parce que je préférais qu'elle pense en se heurtant au répondeur que je n'avais pas qu'elle dans la vie au contraire. Pour cela je n'avais bien sûr qu'à ne pas décrocher mais je n'avais pas non plus très envie de rentrer.

Pas très envie non plus de voir des gens en fait et je fus presque soulagée de trouver à Villejuif où je me rendais simplement parce que c'était aussi dans le sud de la ville la maison vide et fermée. Il n'y avait aucun camion ni voiture visible dans la cour, j'essayais le téléphone fixe mais le répondeur avait dû être sursaturé il émettait d'incompréhensibles borborrygmes et se décrochait aussitôt. Ils en étaient encore au vagabondage d'un été prolongé. Je n'allais pas rechercher de plus amples renseignements. Où serait la spontanéité ?

Je commençais en outre à être séduite par l'idée de ne trouver personne nulle part faire le tour de la ville de chez les uns à chez les autres et les trouver partis absents ou muets –cachés, n'étant pas prévenus d'une visite derrière leurs interphones. Le temps cependant se fait grignoter lentement je finirai par voir décroître le jour. Quand il fera nuit j'irai dormir. Je rentrerai chez moi sans allumer la lumière pas même celle de l'escalier et je gagnerai le lit à tâtons. J'attendrai le sommeil couchée sur le dos en guettant les dessins lumineux au plafond chaque fois que s'allumera la lumière de la cour. À tout hasard j'appelai chez Fabrice et Bernard : je ne voulais pas aller Place des Fêtes pour rien. Ça sonnait toujours occupé ils étaient bien là. Tant pis pour la tournée des portes closes je pris cette direction.

C'était tout ouvert pas même besoin de sonner à l'interphone l'immeuble était béant. Il y avait trois déménagements le

même jour qui ne concernaient en rien les deux garçons. Eux étaient comme d'habitude installés dans leur canapé du quatrième étage nerveux et agités traitant d'une multitude d'affaires par téléphone interrompant leurs gesticulations pour siroter une gorgée de thé très sucré si ça n'avait pas changé. Un endroit où se rendre quand on n'a pas envie de rentrer et pas spécialement le désir d'une conversation. Ils sont tellement téléphoniquement pris par leurs propres histoires... À peine l'appareil est-il raccroché que la sonnerie se fait entendre.

– Oh zut encore excuse-moi.

Mais bien sûr pas question de laisser se mettre en route le répondeur. On peut se dire qu'ils n'ont pas le choix : ils ne sont pas souvent seuls chez eux.

C'est normal : on apprend tout de la petite bande rien qu'à rester ainsi assis à côté du canapé qui lui a changé remarqué-je.

Du fait de la fréquence des visites l'on peut y faire des rencontres imprévues recroiser par exemple certain que depuis des années on avait perdu de vue. Car Fabrice et Bernard habitent là depuis si longtemps que c'est pratiquement la seule adresse à Paris qu'il soit utile de ne pas oublier.

Je vois en rentrant se découper le profil d'un garçon que souvent je rencontre mais dont j'ignore le prénom. Il est accompagné aujourd'hui : une fille avenante à la forte mâchoire qui porte des bottines et bat des cils comme une gamine qu'elle n'est pas c'est visible et n'a sûrement jamais été mais on se laisse toujours prendre. Ses cheveux clairs sont denses épais frisés. Elle me semble au premier abord une de ces personnes

très jouisseuses remplies d'appétit pour tout avec l'énergie qu'il faut pour s'assouvir. Et l'innocent scintillement de toutes ces petites étoiles dans ses yeux. Elle croise haut ses jambes fortes et dures. Elle porte des bas résille et ça sentait « L'heure bleue » déjà sur le palier.

Ses traits pour l'instant ont pris la forme qui exprime l'inquiétude. À cause de l'histoire qu'elle raconte : quelqu'un de ses amis est mort dans un accident il y a peu et mis en terre. Elle a esquivé l'église et s'est retrouvée seule bien avant ceux qui écoutaient la messe dans un petit cimetière de banlieue désert. La contemplation du trou qui tout frais attendait l'a à l'en croire terrifiée. Si noir et si profond. Des racines pointaient hors des parois sombres et humides. Le trou lui semblait faire six mètres. Et quand la terre se serait refermée de tout son poids quel affreux abandon ! Elle imaginait qu'il lui faudrait finir elle aussi au fond d'un puit semblable et ne peut pas en supporter l'idée. Elle dit que depuis cela l'obsède. Elle est sûre que son ami n'aurait pas voulu ça. Elle ne voudrait pas qu'on le lui fasse. Il faut qu'elle rédige un testament. « Déjà ! »

– Et puis quoi demander ? Qu'est-ce qui est le mieux ?

Je pense aux séductions des corps que le soleil assèche mais je reste silencieuse. Quelqu'un propose la crémation. Évidemment ça paraît moins terrible on explose et c'est fini.

– Que dire, intervient Bernard en frissonnant (tiens il a lâché son téléphone) de ceux qu'on jette à la mer ? Au-dessus de la surface la pompe les salves les discours et les larmes en dessous la descente au fond dans l'eau glacée et tous les poissons qui viennent vous sucer un petit morceau... Si l'âme

reste quelque temps à errer dans les alentours du mort que doit-elle ressentir à ton avis ? L'horreur. Vraiment je suis d'accord pour la crémation c'est ce qu'on a trouvé de mieux. D'abord le décor est très bien pour rassurer les âmes errantes : il est étudié pour. Le seul froid est celui du marbre. Et l'âme est libérée tout de suite. Elle n'a pas à attendre que le corps s'en aille en pièces et morceaux pour qu'il la lâche.

– Ou alors la momification. La viande réduite en vieux cuir tanné et sec la peau durcie collant aux os. Rien n'a l'air plus sage ni plus intelligent plus rempli de savoir qu'une tête osseuse avec trois petits cheveux sur le front et les lambeaux de viande des Grisons collés aux arêtes du squelette. Vive l'os.

Dorothée –c'est ainsi qu'elle s'appelle– se tourne vers son petit ami : visiblement sa réplique lui ouvre des perspectives. Elle rit de tout l'os de ses dents, ses yeux scintillent d'avantage. C'est cela qu'elle aime chez lui ses opinions inattendues.

– Pouah ! fait Bernard. Dis donc qu'est-ce que vous êtes morbides aujourd'hui.

– Tu trouves, dit-elle (lui mettant sous le nez en se tournant les deux obus que son soutien-gorge sous le pull strict peinait à contenir.) Morbide c'est quand même toi qui l'a été le plus de tous avec tes histoires de poissons qui nous sucent...

– C'est une question de sensibilité. Ce n'est tout de même pas moi qui ai mis le sujet sur le tapis.

– Ah tu crois... C'est possible je ne me souviens pas.

– Elle ne manque pas d'air Damien ta copine... Ah zut encore... Excusez-moi. Oui ? Allo ?...

Vas-y vas-y signifie le petit geste négligent de la main blanche et ferme. Puis elle tourne son buste vers son fiancé et lui décroche un sourire ravageur. Damien allume une cigarette pour marquer une petite pause et dissimuler l'effet que ça lui fait. Mais elle ne le lâche pas tout de suite plante ses yeux dans les siens et décroche le dernier bouton haut sur son cou. Cela évoque une allusion quelque chose de précis un jeu entre eux. Puis immédiatement elle s'en désintéresse et passe à autre chose. Elle se sert du thé étirant un corps massif et souple, musclé voluptueux. Damien tire sur sa cigarette son oeil à demi fermé à cause de la fumée glisse un regard oblique sur le large dos étendu.

Nous sommes descendus ensemble ils voulaient dîner et je les ai accompagnés. Deux ou trois rues plus loin nous sommes passés sous le porche plus illuminé qu'une fête foraine d'un restaurant indien façade couverte de bois découpé en ajours et de loupottes colorées. Dans la salle toute éclairée aux lampes à huile dont la lumière mouvante rebondissait doucement sur une infinité de cuivres de toutes formes et de toutes couleurs les tables étaient très basses et l'on s'asseyait sur des coussins au ras du sol. Contrairement à ce que faisait craindre cette abondance de décor le dîner était très bon même assez simple. Dorothée qui tient à sa forme ne boit pas ne fume pas ne prend rien elle consomme par contre force thé au gingembre et nous poussait à l'imiter.

– Ce soir j’emmène Damien au « club » c’est la première fois. Le mardi est un bon jour il n’y a que des gens cool qui connaissent. Idéal pour commencer.

Elle m’invita à prendre un verre là-bas avec eux. Elle insista. Je ne serai pas obligée de rester bien sûr.

Nous sonnons à une porte de bois et derrière la grille encastree au dessus de la plaque de cuivre apparut un visage scrutateur. Dorothée est reconnue bienvenue. Après le passage de lourdes tentures nous montons un étage d’un sombre escalier de pierre. Des photographies et des dédicaces sont discrètement encadrées dans l’endroit encore public : le bar vaste et sombre boxes sièges profonds. De gigantesques plantes vertes leurs épaisses feuilles retombant lourdement partent à l’assaut du plafond aménagent des recoins discrets et je compare avec le philodendron sur son fond de plafond crème la veille chez la police. Il y a peu de monde en effet. Les conversations sont discrètes quelques rires. Dorothée nous quitte pour dire bonjour à une table et nous retrouve :

– Allons sur la terrasse on ne va pas y rester longtemps et il fait bon ce soir. Après tu pourras descendre avec nous si tu veux. J’ai droit à mes invités.

– Non je ne crois pas je te remercie.

La terrasse est au premier étage une épaisse tonnelle sur des arcades métalliques la dissimule à la vue de la rue de petites haies factices en pot isolent les tables qui sont très espacées et l’on peut en outre déplacer des paravents de bois peint et ouvragé. Mais à ce moment nous sommes seuls. Notre conversation de plus n’a rien qui dût être caché : nous restons

silencieux. Un garçon apporte trois cocktails blanchâtres dans de grands verres sophistiqués. Dorothée m'en tend un testant critique au passage sa transparence devant ce qu'il reste de lueur dans le ciel.

– C'est ma création. Sans alcool. Et il est sur la carte c'est une spécialité de la maison.

– Au gingembre j'imagine.

– Bien évidemment. C'est mon premier fiancé qui m'a emmenée ici. Au début je devais mentir à propos de mon âge et à la troisième fois ils s'en sont aperçus. Ça a fait une histoire monstre Jean –mon fiancé– est passé près de gros ennuis et j'ai dû rester un an sans pouvoir revenir. Sauf pour les soirées privées.

– Tu le revois sans doute ici de temps en temps ?

– Jean ? Non le pauvre il est trop vieux. Il a eu un infarctus. Sa femme ne le laisse plus aller.

Une femme qui porte une robe vague à fines bretelles et des bas apparaît sur la terrasse. Elle jette un regard circulaire et se dirige vers Dorothée qu'elle embrasse c'est une amie. Elle est très maquillée ses yeux sont cernés mais je crois que c'est du crayonné : aucun cerne ne pourrait émerger de cette savante couche de fard. Le gras maquillage de ses yeux luit comme s'il avait déjà commencé à couler sous les larmes. Elle s'assoit presque contre Dorothée elle s'appelle Armelle. Les deux filles se mettent à évoquer entre elles la soirée à venir. Dorothée qui s'enquiert sur les éventuels participants est

ravie de la défection d'un certain Jean-Michel. Armelle est légèrement plus âgée son regard évasif et rêveur ne perd rien des détails du joli Damien. Celui-ci est un peu embarrassé avec sa contenance. Accroché à son verre et sa cigarette il a opté pour une attitude détachée vaguement indifférente une posture décontractée jambes étendues. Il tire de fréquentes bouffées entrecoupées de gorgées de l'érotisante décoction. Il n'est encore pas vraiment relax mais je pense qu'il ne céderait pas sa place. Je sens venu le moment où il faut soit que je me décide à rester soit que je parte. Le cavalier d'Armelle ne va certainement pas tarder. Les gens non concernés commencent à être superflus. Je les quittai Dorothée toujours charmante me raccompagna au rez de chaussée.

J'hésite à retourner chercher ma voiture qui est très bien garée au delà de chez F&B. Je suis presque à mi-chemin entre elle et mon appartement. Finalement je rentre à pied.

Tranquille et ennuyeux quelque temps a passé. Hélyette s'in-crustait doucement mollesse de sa part et de la mienne. Avec cependant à son actif l'avantage de la prise de décision : je ne crois pas avoir à un moment ou un autre fait sonner son téléphone pour lui donner rendez-vous et je ne suis pas allée chez elle non plus de mon propre chef. C'était toujours elle qui s'annonçait sous un prétexte évasif. La ruine du chantier de mon appartement avait sans doute du charme pour elle. De toute évidence elle aimait bien se trouver là. La vie n'était pas trépidante c'est le moins qu'on puisse dire. Cela ne risquait pas de me déranger elle non plus semblait-il. Elle partageait mon goût pour la nonchalance et savait aussi très bien s'agiter nerveusement pour un résultat nul. Un goût non exclusif sans caractère permanent cela dépend des moments.

Les limites où s'enferment les êtres non-souverains et narcissiques que nous sommes pour protéger leur intégrité la coquille qui tient en échec l'éventuelle intrusion du monde sont toujours faites de petits détails matériels un peu médiocres mesquins la plupart du temps incongrus. Mais cela permet que le frottement avec l'extérieur ne devienne insupportable. C'est donner une chance à sa propre existence. Les détails de ces petits rites de la sauvegarde semblent définitivement sans rapport avec la chose qu'ils concourent à maintenir sans aucune mesure commune. Hélyette ainsi se heurtait sans encore trop bien le comprendre à toutes les fuites tangentés échappatoires plus ou moins adroites de ma part. Plus maladroite encore aurait été une tentative d'explication même si cela me tentait car j'aspirais à une relation claire où les choses sont fixées comprises admises une fois pour toutes, plutôt que d'avoir à défendre pied à pied l'enceinte qui enfermait le minimum d'espace nécessaire à mon être pour être seul et sans mélange. Je l'imaginais déjà se récriant :

– Mais pas du tout je ne veux pas empiéter sur ton indépendance tu n'as aucun compte à me rendre ni à te justifier.

J'aurais regretté d'en avoir trop dit à mon sujet. Une fois sue la chose resterait présente entre nous et le résultat serait le contraire de celui escompté : j'aurais perdu en liberté de mouvement.

J'agissais donc au coup par coup je trouvais pour m'en aller sans cesse des prétextes non expliqués toujours exprimés en formules imprécises -quelqu'un à voir un rendez-vous- et je disparaissais une heure ou deux ou bien je retardais nos rencontres prévoyant que jusqu'au soir je n'aurai ensuite plus aucun moment pour respirer. Bien entendu ces moments

protégés je n'en faisais rien de spécial. Je sautais en voiture et j'errais... des promenades deux ou trois courses un film une visite.

Si elle dormait chez moi je me levais tôt le matin ce qui n'était pas dans mes tendances lorsque livrée à mon unique fantaisie. Elle se réveillait seule ou parfois j'étais déjà revenue et je pouvais boire avec elle un café dans la cuisine. Presque vidée détendue sans être obsédée par trouver une issue par où je pourrais m'enfuir.

Cela occupait beaucoup mon esprit gâchait quelque peu certains moments de la journée. Je me trouvais grotesque et dans le même temps ces mensonges ineptes ces cachotteries d'écolière caractérielle étaient la chose du monde dont je pouvais le moins me passer. Ce sentiment de culpabilité participait d'un jeu où je reconnaissais mon identité. Et que je poursuivais âprement malgré le ridicule. C'était surtout la médiocrité de la chose qui me procurait cette satisfaction ironique : que soit si important vital ce qui dépend de telles futilités et même bassesses et surtout que je sois capable de l'accepter et de le faire mien n'avait rien qui me déplût au contraire.

Je crois que c'est comme ça qu'elle s'installa le mieux dans mon coeur car ainsi elle devint l'axe motivant et dynamique du moteur qui m'agissait. La régularité de sa fréquentation fit d'elle petit à petit la mesure et le miroir de la conscience que j'avais de moi. Comme elle ne revendiquait pas cela se passait en douceur. Je prenais l'habitude de compter avec ses petits dérangements qui à vrai dire en étaient de moins en moins puisqu'elle n'insistait pas ne cherchait pas à en savoir davantage. Cela au contraire donnait un rythme aux jours et heures qui passaient. Il y avait un cadre un découpage du

temps qui ne dépendait pas de moi et qui donc n'avait pas le caractère arbitraire et injustifié de la discipline auto imposée. Je gratouillais de mon mieux à l'intérieur de l'espace libre pour en user. C'était un jeu sans grand danger à quoi je jouais seule sans doute et que me permettait le caractère indépendant de Hélyette qui sans doute ne demandait pas plus que moi : juste une compagnie en pointillés un endroit connu quelqu'un à qui ne pas parler pendant des heures sans susciter une réaction offusquée.

Dormir. Quand on dort il ne peut rien vous arriver. Sinon de ne pas se réveiller. Ce serait peut être ce qui pourrait arriver de meilleur. Et en fait rien ne serait arrivé ; quelqu'un ne s'est pas réveillé.

Derrière ce mur est la mort pauvre la mort sordide dont on ne veut jamais. Jamais. Je l'entends qui hurle. Musique bas-tringue infernal qui ne peut s'adresser à moi, que quelqu'un d'autre a choisi et qui m'infecte.

Le subir en même temps que la contraction dans la bouche le tremblement. La poignée du mal dans le coeur. Le monde se déforme horriblement les dents crissent.

La fenêtre n'encadre rien. La mort se vautre en son ignominie celle qui accompagne les vivants depuis leur apparition dans un corps. Elle hurle avec le speaker. Avec le vacarme elle

passé au-delà du mur elle agresse directement tous les autres autour. Elle dévore lentement les esprits laisse vides les corps gras et repus. Davantage de viande et de tripe viendront combler. Ou autre chose pourvu que cela soit acheté. Moi aussi je joue avec. Mais pas si bas. Pas cette chose insupportable.

Sur la terre. L'issue ne se conçoit pas autre qu'une fuite. Ou alors elle est difficile.

Grande est la peur plus brillant est le rire.

Plus de sommeil. L'urgence ; ce qui est pressé d'arriver et vous pousse.

J'ai tellement peur. Il faut sortir dans la rue de boue. Le couteau est froid dans la poche. Le jour est encore sombre la triste lumière monte du sol avec la brume et la nuit qui s'étioule. L'asphalte reflète les lumières de la rue ; yeux blessés. L'estomac est la proie des spasmes. Convulsion de l'être. Un pied avance et l'autre passe devant. Il fait froid.

Il est seul je le sais.

L'immeuble avait ses portes bloquées en position ouverte la femme de ménage occupée dans les escaliers laissait les courants d'air sécher le carrelage de l'entrée. Il y avait plusieurs étroits escaliers et d'autres encore sur la cour. C'est là où je suis allée. J'ai commencé à écouter aux portes des 1er et 2ème étages de celui du milieu. Je n'ai rien entendu. Puis j'ai bien reconnu la radio. J'ai frappé doucement. Il est arrivé avec son mobile à l'oreille il fit signe de patienter d'un geste court autoritaire il a regagné l'intérieur du studio. C'était confiné ça sentait le sommeil et la savonnette le tabac

froid. Il n'y avait qu'une pièce et d'un seul regard l'on pouvait tout voir : le lit un cabinet de toilette dont la porte était ouverte un recoin où la cuisine pouvait se refermer dans un placard dans le côté. La radio était posée sur une table basse au fond pas très loin du lit à côté de deux boîtes de bière vides ou l'on avait écrasé des mégots. Il revint sur moi.

– C'est quoi ?

Je montrai la radio du doigt.

– Je dors juste de l'autre côté du mur.

– Alors ?

– Je me demande depuis longtemps d'où ça vient... la musique.

– Maintenant tu le sais.

– Oui.

Il me regardait sous ses paupières la tête rejetée en arrière attendant que je disparaisse. Il n'y avait rien de plus à dire. J'ai quand même insisté :

– Et le weekend vous faites quoi ?

Une surprise vaguement teintée de méfiance se fit jour dans ses yeux. Il devint plus attentif.

Je suis entrée chez lui. Mon couteau quitta la poche du manteau.

La pluie fouettait les vitres.

Le premier coup était mauvais. Trop bas. Il a tenté de me frapper j'ai fait un pas en arrière. Il a serré ses mains là où le sang est très vite apparu. Les yeux ouverts grand. Il n'a même pas tenté de parler. Je suis passée de côté et lui ai ouvert la gorge. Alors il s'est lentement effondré le sang jaillissant qui maculait tout autour au sol ses jambes lançaient de vives détonations. Pour l'éviter je l'ai contourné. La couleur de mon manteau était sombre.

J'ai franchi la porte et personne ne me croisa. Le matin tôt. Je suis retournée vers chez moi, toujours rue de boue asphalté luisant et brume.

En moi courait le sang sensible et quelque chose de joyeux monta.

Puis Hélyette. Arrivée dans mon dos elle prend mon épaule. Je sursaute un brutal frisson se déploie depuis mes pieds. Elle sourit semble heureuse de me trouver. Je baisse la tête. Elle parle. Ses mots se bousculent dans mon esprit je ne comprends pas. Elle prend mon bras demande si je suis contente de la voir. Je dis oui. « Ça ne se voit pas trop. »

Je pleure je le cache. Elle fait celle qui ne remarque pas. Elle me prend le bras. Puis nous sommes chez moi.

Les deux manteaux je les pends dans la salle de bains. Elle repousse sa capuche. Voir son visage et ses cheveux m'émeut. Jamais ne me sera donnée la profondeur de ses pensées. Je me sens pour pleurer encore. Je tourne le dos et m'en vais faire du café.

Quand je l'apporte, odorant, elle revient de la salle de bains

où elle se séchait. Hélyette sourit encore. Je pars me doucher. Mon manteau s'égoutte l'eau est teintée de rose. L'a-t-elle vu. Je me souviens suis-je sûre que son regard –il flottait– démentait son sourire. Elle est troublée je le vois bien depuis que nous nous sommes rencontrées dans la rue. Sous le manteau je n'étais pas habillée. Seulement le tee shirt dans lequel je dormais et le pantalon enfilé à la hâte pas même de chaussettes malgré le froid. Je ne trouvais pas que ce que cela révélait fût important j'aimais mieux échapper aux questions.

Mais je ne crains rien. Que le monde entier me voie poignarder. En mon coeur se noue la lumière que rien ne touche. D'autres vies chacun peut en vivre. Toutes je les vivrai sans crainte et toutes les morts.

La peur est accélérateur en moi. L'insignifiance n'y a pas de place la peur emplit tout. Elle pousse en avant et m'immunise. Le désespoir a fait son trou c'est là qu'il loge. Dans ce sombre profond et lumineux.

Dans l'éternité Hélyette pose ses yeux sur moi tranquille et démesurée.

L'espace entre elle et moi. Géométriquement se meuvent dans cet espace les chevaliers.

La douche ; j'aime l'eau tiède au long de moi. Demain j'irai nager. Tout-à-l'heure PaulM sera ici. Nous irons ensemble à Vitry il n'en attend plus grand chose cependant. La vie intéressante des groupes souvent est brève. PaulM les visite encore et écoute les morceaux. Il a travaillé avec eux à un moment passé maintenant. « Ah » avait dit Hélyette, « nous viendrons. » Elle avait un sourire d'encre.

– Je filmerai ici une fois, personne ne croira que cette rue existe à Paris.

– Sans doute.

Nous avançons. Malgré le jour l'atmosphère est sinistre. Des ombres y sont seules ou en groupe vautrées ou passantes. Corps oubliés regards durs méfiants comme les animaux n'en ont pas et menaçants pour que l'honneur soit sauf. Le trottoir qui s'encombre la nuit d'un nouvel arrivage de prostituées noires est libre maintenant c'est le matin.

Elles sont d'une sorte nouvelle. Le visage large et plat élargi encore par la courbe remplie de leurs épaisses pommettes. Elles peignent leur bouche en noir sur leur peau couleur banane ou toujours assez claire. Leurs cheveux très crépus

calamistrés sont aplatis tendus avec une raie nettement dessinée. Elles sont celles des photos de carte postale début du 20ème siècle, les vieilles photos à la fécule de pomme de terre. Après cent ans et malgré les jeans collants leur style n'a pas du tout changé. Quel était le nom du pays écrit au dos. Elles sont par groupes de deux ou trois elles vous suivent des yeux en mâchant du chewing gum statiques silencieuses et hermétiques leur forme trop forte musclée agressivement mise en valeur et rehaussée sur des patins de plus de vingt centimètres. Des sculptures alignées au long d'exotiques avenues dans les récits de voyage. Elles ne semblent pas avoir davantage à voir avec ce qui les environne qu'une pierre en effet ramenée du désert et oubliée dans le jardin. Plantées fixement sur leurs deux jambes en colonne ou parfois appuyées au mur elles ne comprennent probablement rien aux conversations des gens qui passent. Elles sont extrêmement nombreuses apparues toutes en même temps. Sorties de quel énorme avion ?

Un confus rideau gris sur fond de gris encore plus sombre sont les murs. Laissée seule pour assurer le service une boulangère derrière le comptoir. Des attroupements se forment et se défont devant la porte de sa boutique. Les ombres déjetées qui stagnent d'un trottoir à l'autre informes sous les dégoulinantes capuches imbibées. Silhouettes sombres voûtées imprécises comme dans les cauchemars.

Devant la porte vitrée nous attendons PaulM qui est entré s'acheter un palmier. Sous la violente lumière du néon la jeune boulangère en tablier blanc amidonné –un autre âge un autre lieu– jette des regards inquiets par delà son client. Elle essaye de juger de ce que nous sommes, encapuchonnées inidenti-

fiables plantées pourquoi là devant sa porte ?

Hélyette est loin de s'apercevoir de l'effet qu'elle produit emmitouflée comme elle l'est. Elle en serait certainement surprise mais elle n'a pas l'esprit à ça ce matin.

Dans le sous-sol du pavillon à Vitry nous entendions les productions récentes. Pas grand chose en effet depuis quelque temps. C'est l'époque maintenant des grandiloquents clichés. Polis nous écoutions. Démonstrations techniques. La passion avait changé d'objet il s'agissait d'accumuler du matériel. Le studio était encore en construction et ça promettait d'être long. Un ouvrage de Pénélope. Le regard de PaulM croisait de temps en temps le mien. Rien ne s'y lisait. On lui remit finalement un cd pour qu'il fasse son choix à tête reposée. Il le prit mais le choix était déjà fait. Il écouterait sans doute et n'en tirerait rien.

Hélyette était restée au rez de chaussée avec les filles. Il y avait deux énormes canapés des cendriers des boîtes de bière vides partout et un parc de bébé tout rose et bleu rempli de jouets de coussins de couvertures. Une atmosphère sinistre.

Une fille est entrée. Pas seule. En plus de son bébé elle en gardait un autre. Le parc s'est rempli. Vers deux heures ils nous ont invités à déjeuner. Nous avons prétexté un rendez-vous et nous sommes partis.

Hélyette dit : « ouf ! » alors que nous franchissions le portail. On n'a pas souligné.

Nous avons déjeuné à La Coupole. Depuis une infinité je n'y étais pas entrée. J'ai trouvé que cela avait changé sans voir exactement où. J'ai eu du mal à trouver quelque chose de végétalien dans le menu.

Un groupe de Japonais s'était enivré à côté de nous. Ils étaient tous richement vêtus avec un luxe de détails incroyablement recherchés ce qui accentuait la misère de leur aspect individuel et ne retirait rien à leur prestance. Ils avaient à en juger par les sacs serrés auprès d'eux sur la banquette, passé la matinée à faire des courses. L'une des filles portait des mèches blondes, n'ôtait pas sa fourrure absolument neuve. Son visage était large et très plat vraiment sans grâce et ses yeux surtout triangulaires étroits un regard mesquin et suffisant. Elle se trouvait irrésistible, la reine de La Coupole, et prenait tous les prétextes pour exhiber sans modestie l'atout de ses hanches extrêmement étroites qu'elle faisait apparaître se levant dans l'échancrure de son manteau.

Ils étaient tous sérieusement éméchés aucune cigarette ne fumait dans leurs doigts.

PaulM avait glissé le cd dans un petit lecteur posé sur la table et tentait de se faire une idée de ce qu'il pourrait tirer de ce paquet de lieux communs. Guère plus que prévu. Les Japonais faisaient assez de bruit pour gêner la musique de toute façon.

Soudain la fille en fourrure se leva marcha droit sur un des

convives qu'elle frappa violemment de son poing au visage. Le silence se fit aussitôt. Instantanément cessèrent sembla-t-il les effets de l'alcool. L'homme frappé dont la pommette enflait déjà se leva rassembla ses affaires sortit sans saluer personne. Aucun ne se leva avec lui. Tous restèrent immobiles évitant le regard les uns des autres grignotant dans leur plat du bout des dents. La femme retourna à sa place et se remit à manger posément. Bientôt trois de ses compagnes prirent congé, la boxeuse les salua très poliment l'une après l'autre et ainsi des autres jusqu'à ce qu'elle restât seule. Elle se mit alors à fumer une cigarette rêveusement l'air satisfait. Puis elle partit.

Hélyette n'était pas loin de chez elle mais elle préféra rester avec moi. Elle était déprimée. PaulM est parti se coucher sa nuit avait été blanche il commençait à s'en ressentir. Nous nous sommes promenées un peu sur le boulevard il faisait froid et mauvais nous étions tranquilles.

– Tu sais me dit Hélyette soudain j'ai couché avec mon père quand j'avais quatorze ans.

Je n'ai fait aucune remarque.

– Ce n'était tellement rien. Je me demande même pourquoi je te le dis. Je n'ai pas trouvé autre chose il faut croire pour la conversation. Mon père n'a rien fait c'est moi qui l'ai dragué. Et c'est Raoul qui en avait eu l'idée. À cause de ma mère qui était parvenue à instaurer la terreur. Écorchée super-sensible elle victime et nous bourreaux. Crois-moi c'était difficile tous les jours. Nous étions enfermés. Mes parents ne voyaient plus personne mon père devait s'expliquer à propos de tout

incroyable même ce qui concernait ses affaires à quoi elle ne comprenait rien. Mon frère et moi n'y échappions pas. Je l'ai fait, ça n'était pas terrible mais c'était une bonne idée. Franchement c'était salubre : on s'est aussitôt sentis mieux. Ça a vraiment débloqué quelque chose. Elle a eu moins de prise sur nous. C'est après que je suis partie habiter chez Anne-Marie. C'est moi qui l'ai décidé. Anne-Marie ne connaît pas la vraie raison.

Pendant que nous marchions j'ai vu les titres des journaux sur la devanture d'un kiosque. L'assassin du parking avait été certainement arrêté paraît-il. « Surpris sur les lieux du dernier des trois meurtres. Les deux précédents étaient demeurés inexpliqués »

Il a reconnu seulement les faits concernant le dernier où il a été pris presque la main dans le sac.

C'était bien le même parking celui où était la fête pour Éléis. La même rue. Cet homme avait dormi là pendant plus de six mois depuis le printemps dernier. Un mois avant il avait changé d'endroit mais il ne fournissait pas d'explication. Il y revenait parfois cependant la preuve c'est là qu'il avait été arrêté.

– Tu viens chez moi ? Me disait Hélyette ma tante ne rentre pas avant lundi en fin de journée.

Nous y sommes allées. J'y ai passé la nuit, le dimanche il a neigé et nous ne sommes pas sorties. L'après midi d'ailleurs il n'en restait pas grand chose qu'autrement dans les rues de la boue.

Le champ entier était un vrai marécage dissimulé par les herbes hautes et drues. Je ne savais où me tourner. Mes pieds enfonçaient collaient dans la boue. L'épaisseur herbue empêchait la vision. Je cherchais des yeux vainement un endroit un peu moins pourvu en roseaux vers quoi m'orienter pour retrouver le sol ferme. Une sorte de brume stagnait à peine au dessus du sommet des tiges noyait tout au delà de quelques mètres.

Je savais qu'il y avait un lac : j'étais restée un moment tout à l'heure à regarder des groupes de canards colverts et biganeaux plonger et se remettre d'aplomb à la surface mais depuis que je m'étais aperçue que je patageais j'avais suffisamment tourné en rond sans penser à prendre le moindre point de repère pour ne plus pouvoir apprécier ma position par rapport à l'eau.

De grosses mottes de végétaux décomposés que des racines et des ajoncs morts entrelacées maintenaient dans leur volume et leur solidité étaient des îlots où je pouvais parfois poser mes deux pieds réunis déjà mouillée jusqu'à mi-cuisse et la proie d'un sentiment presque insupportable de claustrophobie.

Je décidais de marcher droit rapidement dans une direction. Je tentais de me souvenir du chemin que j'avais fait jusque là ou même seulement d'un indice. Je pensais à m'en remettre au hasard. Je fis un tour sur moi-même –colin maillard– pour voir où je m'arrêterai.

L'imprécise silhouette d'arbres sur la gauche me décida bien qu'ils parussent assez lointains pour que le lac se pût trouver entre eux et moi. Si l'eau montait cependant au cours de mon avancée je décidais de faire un franc demi tour et de prendre alors la direction opposée.

J'étais vraiment trop stupide perdue au milieu du paysage à ne pas savoir d'où j'étais venue. Au bout d'un moment assez court le sol sembla plus sec et les arbres proches. Ils étaient régulièrement espacés alignés sur une butée allongée qui servait de délimitation. Ils ressemblaient à des peupliers. Derrière eux sans doute était le chemin caillouteux solide sec surélevé.

Hélyette était dans la maison –difficile de se faire à l'idée que c'était maintenant chez moi– fouillant dans les cartons que Raoul n'avait jamais déballés mettant de l'ordre dans les affaires de son frère. Je n'appréciais pas trop son humeur du moment. Toujours cette fatigante famille au centre du monde.

J'avais fini par accepter de venir quelques jours puisque je n'étais plus sous le coup des soupçons policiers. Hélyette avait entrepris de vider la maison des affaires personnelles de son frère dont elle jetait une bonne partie.

Depuis l'aurore nous entassions des meubles et des objets dans la salle du rez de chaussée. Demain un brocanteur viendrait s'en charger. Pour prix du tout il ferait chez les parents la livraison de ce que conserverait la famille. Hélyette voulait garder dans la maison l'ordinateur et fit pour PaulM une copie du travail qui le concernait. Inutilement à mon avis il avait tout cela lui-même mais elle lui donnait aussi les travaux personnels de son frère qu'elle ne voulait pas laisser là. Très amusant parfois, ça n'était pas énorme. Raoul faisait sans doute le ménage lui-même fréquemment. Il était aussi un collectionneur acharné de jeux principalement guerre et combat dont aucune de nous ne voulut s'encombrer. Leur disparition laissa un horrible chaos dans les extensions dont certaines se trouvaient en double quand ça n'était pas triple ou quadruple. Après que nous nous soyons mises à en jeter une bonne partie plus rien ne voulut fonctionner et même les logiciels que nous connaissions bien ne s'ouvraient plus. Hélyette fut bientôt sur le point d'achever la machine à coups de pieds et moi dans le même sentiment concernant Hélyette. Elle était remontée alors faire du tri dans la chambre-débaras qui jouxtait celle que dans l'été je m'étais attribuée. J'étais partie me dépenser physiquement pour me calmer les nerfs.

Tout à l'heure occupée à piétiner dans la boue je ne m'étais pas aperçue que j'avais contourné le lac. La portion du chemin où j'abordai n'avait rien pour me rappeler l'endroit où était garée la voiture. Aucun indice que cela soit le même

chemin. L'autre en effet n'était pas bordé d'arbres. Il pouvait aussi bien sûr changer d'aspect dans les courbes. J'eus une hésitation quant à la direction à prendre et me guidai au bruit assourdi d'un moteur. Maintenant que je marchais au sec entre les deux rangés d'arbres le marécage trouble et embué de part et d'autre déployé, je me sentais frustrée. Tout retombait à plat : un moment ordinaire sans émotion spéciale. Je comprenais que j'avais mésusé de l'aventure que je n'avais pas compris le moment. Ma hâte de l'écourter m'avait interdit l'ouverture qu'il aurait fallu pour en tirer ce qu'il m'offrait. Il ne reviendrait pas. Je n'allais pas retourner dans la pataugeoire. J'avais l'impression de celui qui avale son gâteau comme un médicament et se rend compte ensuite qu'il aurait pu s'en délecter. Le marécage à gauche et à droite, comme un monde hors de portée plein de mystère, n'avait rien livré à l'esprit précipité que des regrets. Je le regardais minable et mouillée depuis ma position sûre, ma tristesse se renforça m'ôta mes forces.

Je croisai bientôt un sentier perpendiculaire où je reconnus un peu plus loin sur la droite le massif d'arbousiers au long duquel je m'étais enfoncée dans les champs. Les fruits n'étaient pas mûrs encore orangés j'en goûtai un cependant. Le pantalon à chaque pas glaçait mes jambes mes chaussures faisaient un bruit de succion de petites sautes de vent me faisaient bien sentir de temps à autre que cela pouvait être pire. Le ciel commença à devenir d'un rose tout pourri. Je marchais en déroulant bien les articulations pour ne pas me laisser aller à l'état d'esprit ambiant. Au bout d'un moment j'ai vu l'arrière de la voiture.

J'ai mis le moteur en marche après cinq minutes il soufflait de l'air chaud. Je me suis arrêtée pour retirer le pantalon qui col-

lait horripilant, et mes chaussures. J'ai posé un vieux plaid sur mes genoux j'ai mis de la musique. Au lieu de repartir je me suis endormie.

J'avais froid je tentais de me rassembler remonter mes pieds qui gelaient contre le plancher impossible de trouver une position. L'espace d'une ou deux secondes je ne sus pas où j'étais il faisait nuit. Ma tête avait basculé en avant ma nuque raidie faisait mal. Le moteur avait calé sans doute depuis un moment et l'habitable avait perdu sa tiédeur. Plus de musique tout était silencieux alentour. J'ai relancé le moteur et je suis rentrée il était presque sept heures au tableau de bord.

J'étais presque arrivée quand le moteur s'est noyé. Je me maudis de n'avoir pas repoussé le starter. Je ne voulais pas attendre un quart d'heure de plus. Enfiler les chaussures ne fut pas très plaisant j'ai noué le plaid sur mes hanches. Ce n'était vraiment pas loin. Éclairée par la lumière de la pièce au travers de la porte vitrée je vis tout de suite une petite auto grise immatriculée dans la région devant la porte de la cuisine.

Je me glissai sans bruit pour monter au premier dans la chambre où étaient mes affaires. Comme je mettais le pied sur la première marche de l'escalier j'entendis venant d'en haut une voix féminine se détacher sur le fond musical. La voix d'Hélyette indistincte. Je n'en compris pas les paroles le ton était sec et irrité. Je me suis ravisée. Elle avait une visite. Qui ? Peu de chances que cela soit sa mère à mon avis.

Dans le placard de la cuisine il y avait les vieux pantalons et chaussures que nous mettions pour faire les travaux salissants je pris le mien aussi les vieilles Adidas et j'allai me faire couler un bain. J'y suis restée le temps de me réchauffer.

Vigoureusement frictionnée je me suis sentie beaucoup mieux. En retraversant la pièce pour aller faire du café j'entendis que là-haut il y avait toujours désaccord. Je reconnus la voix excédée : c'était Josèphe. Je me souvins d'avoir vu en entrant une boîte de bière sur la table de la cuisine. Elle avait dû en apporter un pack. Elle était certainement très remontée sa voix était aiguë incontrôlée. J'éprouvais de la contrariété j'en avais par dessus la tête de cette journée. Je me suis tournée vers l'escalier et j'ai crié :

– C'est moi. Je fais du café ça va là-haut ?

Le contraire de l'effet escompté : des pas précipités puis un bruit sourd et la bataille éclate. Chutes d'objets de ci de là glissements de meubles coups au plancher. De nouveau une cavalcade les voici sur le palier.

Hélyette cria « Viens m'aider » avec une sorte de panique dans la voix et alors que j'abandonnai la cafetière il y eut deux coups accompagnés de craquements secs et une dégringolade dans les marches.

J'arrivai juste pour voir la fin de la chute de Josèphe. Hélyette toujours en haut tenait à la main la planche à roulettes de Raoul. Elle la lâcha ce fut bruyant et descendit lentement pleine d'appréhension. Josèphe était bizarre en effet elle ne bougeait pas. Hélyette la contourna prudemment et la considérait sans s'approcher. Et moi non plus je n'avais pas envie de la toucher. Comme si elle allait soudain se transformer en monstre et nous sauter à la figure.

– Elle est morte non ?

– Je ne sais pas... Oui ?

La voix de Hélyette avait perdu toute couleur tout timbre. Je ne savais quoi faire. La cafetière siffla. Je me suis automatiquement rendue dans la cuisine j'ai lentement rempli deux tasses mon esprit tournait hyper vite. Je ne sais pas autour de quoi. Je regardais le fond de l'évier où glissait un filet d'eau depuis le robinet mal fermé et j'attendis que quelque chose se débloque. Rien. J'ai pris les tasses je suis revenue. Toujours à la même place Hélyette fixait Josèphe qui ne bougeait pas. Mais si j'avais espéré qu'elle aurait disparu elle était bien toujours là...

Les yeux de Hélyette étaient agrandis et exorbités elle avait une expression têtue et butée.

– Viens t'asseoir.

Je posai les deux cafés sur une table basse. Elle ne réagit pas tout de suite puis se détourna et me rejoignit. Nous ne regardions pas vers la morte mais nous ne risquions pas de lui tourner le dos. Toujours dans l'angle de notre regard elle ne bougea pas d'un cheveu. Il se passa peut-être une heure nous n'avons pas parlé quasiment. Je suis allée rechercher du café très chaud et suave au goût. Je poussai soudain une exclamation : une épaisse flaque de sang s'élargissait dégouttant au long de l'oreille. Juste ce qu'il ne fallait pas du sang partout dans la maison. J'ai couru chercher des serviettes.

–Soulève-la. Tu m'entends ?

Elle vint en renâclant quelque peu prit le bout des cheveux et releva la tête. J'ai entassé les serviettes en dessous et en ai posé une par dessus. Les yeux de Josèphe étaient dans deux directions différentes. Il m'a semblé que sa tempe gauche était enfoncée sous les plaques de sang. Mais je ne m'attachais pas aux détails. Je ne voulais pas de ce souvenir.

– Bon elle est morte c'est sûr.

– On ne peut pas appeler la police. Dit Hélyette.

– Non.

Et Hélyette ne savait pas tout. Raoul le petit garçon le parking ensuite et peut-être d'autres qui ne semblaient pas forcément liés tout cela finirait par nous être imputé. Il y en avait le risque en tous cas.

Hélyette voulait que nous creusions un trou dans le jardin très profond. Je ne fus pas d'accord. Je pensais que n'importe quand dans dix ans peut-être quelqu'un l'y trouverait. Je voulais que cela soit définitivement résolu au matin. Et l'oublier.

Josèphe était arrivée peu avant mon retour à la tombée de la nuit : Hélyette avait trouvé un sac contenant des affaires de fille et des photos qui lui en avaient révélé la propriétaire et l'avait appelée sur son portable. Josèphe était en ville à sa fac elle avait répondu tout de suite. Il y avait un peu plus d'une heure de route mais elle était venue aussitôt. Hélyette espérait qu'en sus elle lui serait aussi de quelque secours pour le problème des extensions.

Josèphe apportait de la bière elle en avait déjà vidé deux ou trois sur la route. Elle se montra irascible arriva avec des exigences et notamment celle de remporter l'ordinateur qui disait-elle lui appartenait. Hélyette ne le croyait pas. Elle se souvenait que Raoul avait emprunté de l'argent à son père pour l'acheter. Elle proposa de rechercher la facture dans les papiers au premier. Josèphe disait qu'elle ne se souvenait pas à quel nom elle était établie mais elle savait très bien qui avait fait le chèque : C'était elle.

Elles sont montées et ont commencé à fouiller les papiers. Josèphe discutait à propos de tout mettait son nez partout. Elles ne trouvaient pas la facture. Hélyette refusait de laisser partir l'objet ne croyant pas un mot de ce que l'autre disait. Les vieilles rancœurs envenimaient les choses. La discussion se fit âpre et pire que ça. Je m'en faisais un peu une idée Hélyette n'entra pas dans les détails tant mieux. Le résultat était là les raisons ne changeaient rien.

Quand elles m'ont entendue Hélyette dit qu'elle a couru vers l'escalier pour fuir le harcèlement. Josèphe a essayé de la retenir et elles ont lutté. Finalement Hélyette s'est dégagée. Elle est arrivée sur le palier où Josèphe l'a rattrapée et l'a saisie à la gorge ce qui a provoqué une sorte de panique. La planche de skate était appuyée contre la rampe elle s'en est emparée et la lui a enfoncée dans l'estomac lui coupant le souffle et l'obligeant à reculer légèrement pliée. Elle a frappé deux nouvelles fois en balayant d'un côté puis de l'autre avec l'élan. Elle ne se souvient pas de l'avoir voulu ni même d'en avoir eu conscience. À ce moment de son récit elle s'arrêta me regarda et ajouta :

– Mais je ne regrette pas.

C'était sa version. Puis elle se tut elle me laissait apparemment la décision à présent. Je l'aurais volontiers évité.

Nous avons fait rouler la morte dans une bâche. Nous avons nettoyé le sol j'ai tassé les serviettes et tout ce qui était taché dans la machine à laver. Programme « blanc 90° prélavage froid » et eau de javel. Les boîtes de bière vides et pleines les morceaux du carton et les mégots dans la petite voiture grise que nous avons ramenée en ville. Josèphe était au sol entre les sièges arrière et avant de la mienne. Le réservoir était un peu plus qu'à moitié plein j'espérais que cela serait suffisant. Je conduisais ma voiture Hélyette l'autre. Nous étions prudentes bien à droite respectant tout piétons stops feux limitations doublant avec parcimonie. Nous nous suivions et n'avions pas envie de nous perdre. Je surveillais hystériquement le réservoir d'essence. Hélyette qui portait des gants a trouvé une place en ville, nous avons laissé les boîtes canettes et les cigarettes dans une poubelle puis elle est montée avec moi.

Nous nous sommes dirigées vers la rivière. Une épaisse rangée d'arbres et de buissons nous dissimulait de la route qui passait au dessus un peu plus loin et que nous avons quittée pour suivre un chemin de halage. Creuser un trou même dans de la terre sableuse nous a pris une partie de la nuit nous nous sommes massacré les mains avec le frottement des manches de bois. Pourtant Hélyette avait pensé à prendre dans l'armoire à pharmacie les bandes Velpeau qui avaient servi à bander une cheville de Raoul autrefois et dont nous espérions qu'en plus des gants elles nous protégeraient.

Le trou était profond et noir je regrettais de faire ça à quelqu'un. Hélyette je pense n'était pas trop à l'aise non plus. Lorsqu'il fut presque fini et que j'étais au fond avec ma pelle

j'eus l'impression que les parois allaient s'effondrer sur moi. J'ai eu du mal à en sortir Hélyette a terminé et je l'en ai tirée à mon tour.

Recouvrir refaire la surface avec des graviers des feuilles des brindilles tenter même d'y replanter quelques herbes sauvages pour un résultat lamentable cela fut long. Finalement nous avons porté là deux ou trois minces troncs d'arbres morts. À la lumière de la nuit on ne se rendait pas très bien compte. Il fallait pourtant être sûres que cela n'attirerait pas l'attention. Pas question de revenir quand il ferait jour.

Je me suis approchée de l'eau pour y jeter le mobile. À cet endroit la surface stagnait dans un repli de la berge, de longues lignes concentriques d'un dépôt blanchâtre écumeux des bois morts des bouteilles et des sacs de plastique.

Je conduisais en revenant. Tenir le volant me faisait mal. Sans ôter nos gants on a refait toute l'inspection de la maison passé l'aspirateur et remis de l'ordre au premier. Mais en vérité les traces du passage de Josèphe ne nous préoccupaient pas vraiment puisqu'elle avait habité là plus ou moins. À ce propos je dis ma surprise qu'elle ait fait cette histoire à Hélyette pour l'ordinateur. Après tout elle n'avait qu'à venir le prendre elle avait eu le temps quand la maison était vide. Hélyette me dit qu'elle n'avait pas la clef. Raoul ne la lui aurait pas confiée au risque de la voir s'installer là quand il était absent avec un autre de ses petits amis.

On a rempli la baignoire retiré nos gants Hélyette s'est mise dans l'eau les mains encore enveloppées et moi je trempais en attendant mon tour les miennes de même dans le lavabo. Nous pensions que retirer les bandes dans l'eau atténuerait la désagréable sensation. Nous avons toutes les deux des

ampoules. Certaines avaient saigné les autres nous les avons percé en laissant un fil dedans pour qu'elles ne se reforment pas. La machine à laver a refait un tour avec nos vêtements et les bandes. Demain tout ça serait sec et rangé. Et les chaussures aussi. C'était l'aube il s'est mis à pleuvoir. On a pris ça comme un bienfait : cela nous épargnait de ressortir pour le nettoyage sommaire de la voiture.

J'étais tellement rompue que je n'avais pas le courage de regagner la chambre de l'étage où il faisait assez froid par dessus le marché. Je suis restée sur le canapé dans le living. Hélyette a regagné la chambre de son frère nous nous sommes retrouvées seules chacune dans sa propre existence. Nous avons pris du paracétamol pour lutter contre la raideur qui avait commencé à affecter d'abord notre nuque à toutes les deux et nos bras. Sous une couette très douillette et qui sentait un peu le moisi je me remémorais tout ce que nous avions fait me demandant si nous avions oublié quelque chose. Mais sans doute cela ne dura pas trop longtemps le sommeil ne tarda pas.

J'aurais peut-être dormi deux jours si la douleur ne m'avait pas réveillée. Je l'ai sentie dès le début faisant semblant de l'ignorer cherchant une position pour me rendormir et l'oublier. Très vite elle s'imposa avec force insupportable dans la nuque et les épaules lancinante dans les jambes. Sans compter la brûlure des mains et le mal de tête. Aucune position ne pouvait soulager je ne parvenais même pas à m'asseoir pour tenter de masser mes jambes. De toutes façons avec quoi ? Pas mes mains. De plus mes bras refusaient de fonctionner. Allongée je me frottais maladroitement les mollets avec le dessus du pied opposé et rien que cela

intensifiait la douleur. Je me suis traînée jusqu'à la table où était la boîte de paracétamol et j'en ai avalé deux avant de me remettre au chaud attendant l'effet. Mes jambes ne tenaient pas sous moi. Il fallut plus d'un quart d'heure pour que je sente très nettement le reflux de la souffrance par degrés. Une très sensible détente s'installait dont le caractère artificiel ne gâchait pas le bien-être que j'en éprouvais.

Plutôt que me ré-assoupir je me suis levée et je suis entrée dans la chambre de Hélyette avec le paracétamol et le verre d'eau. Elle aussi était réveillée depuis peu et pour les mêmes raisons. Elle pleurait dans son lit je l'ai très bien entendue. Elle fut contente de me voir me demanda de rester avec elle. Je n'avais sans doute pas l'air plus frais qu'elle mais moi au moins je n'avais pas la joue tuméfiée avec une longue estafilade qui descendait sur le cou. Elle a avalé les gélules elle s'est blottie sur un côté du lit me laissant l'autre tourné vers la fenêtre. Je voyais le ciel il était pire que maussade. Il tombait à grand bruit de véritables paquets d'eau. Cela nous servait plutôt. Je me sentis d'une faiblesse désespérante et confortante.

Second réveil dans la soirée ; encore paracétamol et café exceptionnellement sucré. Je sentais le liquide chaud rebondir sur les parois de mon estomac vide depuis un moment. Nous avons occupé une heure ou deux à recenser nos bobos avant de sombrer. Le lendemain nous étions lamentables et Hélyette avait une crise de foie. C'est le jour que choisirent ses parents qui n'avaient pas eu de nouvelles du brocanteur pour nous rendre visite sans prévenir.

Le brocanteur : nous tombâmes des nues. Nous l'avions oublié. Lui aussi apparemment qui prétendit qu'il attendait un coup de fil de confirmation pour se déplacer. Rendez-vous fut

pris pour le lendemain.

La journée avec les Sauvants fut pénible mais au moins cela nous obligea à nous remuer. Ils se montrèrent moins curieux qu'on ne l'aurait craint et se mêlèrent somme toute assez peu des décisions qu'avait prises Hélyette en faisant le tri. À la limite de l'impolitesse je restai très éloignée d'eux ne leur prêtant qu'une très distante attention ce que je savais m'incitait à rester sur mes gardes. Le soir avant qu'ils ne repartent ils nous ont invitées à dîner dans une auberge. J'avais très faim. Pour quelqu'un de barbouillé Hélyette ne s'en est pas mal tirée non plus. Nous avons fait un effort de toilette et à l'intérieur de nos mains les ampoules ne se voyaient que peu.

Deux tables plus loin un garçon et une fille en étaient visiblement aux préliminaires amoureux. Hélyette les connaissait, ses parents aussi. Ils sont venus nous saluer et ont pris leur dessert avec nous. Cela faisait exactement les affaires du garçon qui nous offrit des digestifs à deux reprises espérant sans doute que cela serait plus cool ensuite si la fille était un peu grise. Pour nous c'était une diversion bienvenue la conversation ayant jusque là connu quelques passages difficiles et embarrassés. Il fut assez longuement question des familles de l'un et de l'autre qui avaient été perdues de vue. Des gens que je ne connaissais pas dont l'existence était pour moi sans intérêt, aucun sujet de conversation ne m'aurait convenu davantage. Peu avant de nous laisser ils nous ont proposé de passer à une fête le lendemain soir et nous avons accepté. Après leur départ les parents firent des remarques. Personne n'avait posé la moindre question sur les traces qui le maquillage aidant s'étaient déjà atténuées sur le visage certes toujours assez bouffi de Hélyette.

Ça n'était pas à proprement parler une fête. Les parents du garçon étaient partis en vacances il en profitait pour conduire la grosse voiture et dilapider les approvisionnements avec ses amis. La maison était vaste et meublée lourdement toute de convenance et tradition. Trois étages d'utilitaire avec des détails décoratifs qui donnaient envie de pleurer toutes les chambres pourvues de noires armoires où s'empilait jauni le linge de plusieurs générations conservé dans ses plis d'origine. Les deux salles de bains ne fleuraient ni l'abondance ni les soins raffinés. Dans toute la maison ne se trouvait ni canapé ni fauteuil même pas devant la télé plutôt de dimensions réduites sur sa robuste table à roulettes.

Seulement des chaises pailées à haut dossier rigidement réparties autour des tables ou alignées par deux ou trois au long des cloisons. Sur les murs des gravures et des photogra-

phies de bateaux et de rochers et falaises, les chambres non chauffées et une température aigrette dans les pièces de séjour.

Sans doute quand elle est là la mère se tient-elle toute la journée dans la cuisine car celle-ci est très grande avec un énorme four. C'est la seule pièce où règne un semblant de confort.

C'est d'ailleurs là qu'ils sont presque tous autour de la table encombrée par les verres les cendriers les alcools apportés et ceux trouvés dans la cave. Le garçon s'appelle Pierre-Marie. Élise sa nouvelle petite amie se tient discrètement dans un coin pas très à l'aise elle porte un manteau rouge tout serré elle est mignonne. De la musique joue très fort. C'est un enregistrement fait sur une fête ; hardcore techno très rapide. Au bout de la table un type qui a déjà consommé beaucoup trop de sa préparation confectionne des verres de punch au rhum blanc et citron vert qu'il fait passer en les glissant sur le revêtement plastique du plateau. Sous la fumée épaisse dans l'air froid cela sent le café : certains ne consomment que ça avec du cognac mais en quantité. L'odeur du citron vert très plaisante.

Pierre-Marie est en train de se débattre avec le fouillis des cassettes il fait la sélection de la soirée. On espère qu'Élise en a bien profité hier au soir car aujourd'hui il semble ne prêter à elle aucune attention. Il a un frère un peu plus jeune en train, le dos soigneusement tourné de laver de la laitue dans l'évier inoxydable maugréant qu'il vient d'avoir une journée de travail et qu'il espérait être un peu tranquille pour dîner. Son amie qui ressemble déjà à une vieille institutrice met leur petit couvert faute de mieux sur le plan de travail les yeux baissés

évitant de rencontrer tout regard ; revêche. Un minuscule récepteur télé est en marche qu'ils essayent d'écouter. Dans le tohu-bohu ils peuvent en faire leur deuil. Ils pourraient sans doute trouver un endroit plus tranquille mais il y a sans doute une question territoriale dans leur volonté de ne pas lâcher le devant du fourneau. Pierre-Marie et les autres n'en ont cure.

À peine sur le seuil Hélyette agite sa main devant son nez et s'en va ouvrir la fenêtre. Ça ne risquera pas de refroidir beaucoup la froide demeure. L'institutrice lui jette un regard noir tout de principe : c'est une attitude adoptée par décision. Hélyette lui fait la bise et repoussant une serviette roulée dans un anneau de bois pour s'asseoir sur la table improvisée entame la conversation. Marine répond boudeuse fuyant son regard mais elle ne tardera pas c'est sûr à capituler.

Je suis restée près de l'entrée j'hésite à entrer –où me caser ?– personne ne fait attention à moi. Je m'adosse au chambranle quelqu'un me fait passer un verre de punch, odeur suave, que je n'ai pas l'intention de boire mais je remercie et le garde. Je vais plutôt me servir un café dans une très jolie unique tasse de porcelaine que je trouve tout de suite en ouvrant un placard au hasard. Puis maintenant que je suis dedans je me dirige vers le coin de l'esseulée Élise avec son manteau rouge de petite fille sa figure un peu plate et large et son air de ne plus oser se lever. Elle ne refuse pas le verre de punch. Elle fait sa deuxième année à l'École des Beaux-Arts. Mais je n'en apprends pas plus car il faut tellement hurler et répéter pour être entendue que nous cessons les frais et sirotons tranquillement spectatrices.

Hélyette picore dans le saladier de laitue en riant. L'institutrice vient de se servir un second verre de vin rouge et s'assoit aussi

sur la table. Elles semblent comme au bord d'un terrain de sport commenter ce qui se passe à la table centrale. Hélyette sans doute recueille des renseignements sur les mouvements depuis son dernier passage. De nouveaux arrivants que je connais de l'été dernier. Ils foncent sur elle qu'ils n'ont pas vue depuis des mois, la laitue n'en a plus pour longtemps. L'institut y jette un coup d'oeil alarmé puis laisse tomber.

Un dandy habillé comme un bouseux extrêmement affecté vint nous faire la bise je me souvins de lui à la terrasse au mois d'Août. Il m'avait offert un croissant. Il s'installe avec nous lisant par dessus son oreille une mèche graissée qui barre obliquement son front ; j'ai oublié son nom. Deux minutes plus tard voilà Pierre-Marie qui vient défendre sa possession au manteau. Je pense qu'Élise ne tardera pas à comprendre comment s'attirer plus de soins. Finalement je n'ai certainement jamais su le nom du garçon, je ne l'aurais pas oublié : c'est Pacôme dit-il. Ça colle trop bien avec lui je suis sûre que ce n'est pas son nom de baptême.

Mais j'en ai assez de toutes ces contorsions embarrassées de ces timides émotifs et des roucoulades des nouveaux amants. Je m'en vais vers la porte.

Un regard du côté du dîner des deux travailleurs : il est raté. Il a été dévoré à mesure qu'il était déposé et pas par ceux à qui il était destiné. Le petit frère est parti. Il doit bouder dans sa chambre avec un bout de pain sec. Son amie a bu elle ne fait plus corps elle est restée. Elle se ressert gaillardement un verre de vin rouge et c'est certainement plus que le second, à la voir rire. Je trouve Hélyette très jolie vêtue en beige pâle comme sa peau et ses sourcils mais étrange : elle a plus d'un centimètre de racines non teintées et d'où je me trouve on ne saisit plus très bien quelles sont les limites de son visage.

Parfois il paraît énorme monstrueux le temps d'une seconde.

Je passe dans une pièce assez longue meublée dans le même goût que le reste mais pompeuse et dont les trois fenêtres ouvrent les surplombant très nettement sur un remblai en pente brève raide planté de buissons ornementaux très serrés et au bas la clôture et la rue. Après le portail où est accrochée la boîte aux lettres un escalier de pierre escalade la butte vers une porte d'entrée qui ne sert visiblement que rarement. Les buissons rampant sur la pente lancent leurs branches pointues rigides au travers des marches. Toutes les allées et venues se font par l'arrière, la porte donnant sur la cuisine. C'est par là que nous sommes arrivées. Là le terrain est spacieux une sorte de pelouse comme une cour de ferme recouverte de voitures en ce moment avec au bout une ancienne construction de planches qui ressemble à une grange et doit servir de garage. Une table de jardin et des chaises rouillées en désordre sous un arbre haut déployé, un chêne.

Juste devant l'entrée de la pièce près des marches qui mènent aux étages j'ai vu dans un recoin une haute pendule à balancier affreuse qui fonctionnait toujours. Sur un bahut faisant face aux fenêtres je me suis approchée d'un imposant aquarium rempli de produits vivants de la pêche du papa, poissons argentés et poussifs qui n'arrêtaient pas de cracher des bulles. Posée sur le fond de graviers granitiques une créature qui malgré sa couleur et sa rotondité n'était pas une araignée de mer car elle était sans patte violacée toute molle. Sa surface ondulait ; une espèce de sac hérissé d'épines de longs poils raides clairsemés et deux petites graines de basilic noires ses yeux au bout d'antennes qui ne cessaient de s'agiter. Sa peau épaisse faisait des vagues pulsée par un

mouvement intérieur, les cils vibraient mais à part ça la bête était immobile. La surprise de son apparence passée on pouvait mourir d'ennui à la contempler. Deux poissons se battirent agitérent l'eau quelques secondes brusquement tout se calma. Les combattants se perdirent parmi les autres. À bien y regarder toutes les bêtes portaient les traces blanchâtres de morsures leur courte queue en éventail déchiquetée.

Dans mon dos une partie de cartes. Trois garçons les yeux rougis par la fumée qui montait de leur cigarette qu'ils gardaient grimaçants à la bouche s'observaient concentrés. Ceux-là étaient du clan café-cognac. Ils marmonnaient de courtes formules qui ne s'entendaient pas d'où j'étais. De temps à autre l'un puisait, l'air contraint et excédé, dans un paquet de cartes posé à portée. Il regardait la carte qui peut-être le dédommageait de celles qu'il avait laissées et c'était le tour du suivant. Ils jouaient des pièces de monnaie des sommes minuscules. Collée au dos de l'un d'eux une fille au nez fort la nuque rasée très haut suivait le jeu. Les tasses furent vides elle les entassa et les emporta dans la cuisine. Lorsqu'elle revint cinq autres fumaient sur son plateau ; une pour moi. Je suis restée à regarder le jeu un moment portant parfois la tasse à mes lèvres mais comme une entraîneuse de bar j'ai attendu de ne pas être vue pour la vider en partie dans l'aquarium.

Quand je suis revenue Hélyette fumait une cigarette le front contre la vitre les yeux perdus dans les branches de l'arbre grinçant dans le vent. Le froid carreau la faisait frissonner. Pourquoi l'évoquer me donne-t-il toujours envie de pleurer. L'atmosphère était tombée. Il n'y avait plus que des concilia-

bules discrets et les rangs s'étaient clairsemés. Pierre-Marie s'était attablé devant une assiette où quelques patates bouillies et fripées servaient de prélude à un paquet de gâteaux secs ramollis et un camembert en boîte carton où le dessin maladroit d'un moine était l'indicateur d'une pire que médiocre qualité. La bouche pleine il proposait sans conviction de partager mais il n'avait mis sur la table qu'une seule assiette.

Dans la voiture Hélyette s'appuya contre mon épaule.

– C'était mon anniversaire aujourd'hui.

– Voilà pourquoi tes parents sont venus hier.

– Mon père m'a donné un chèque. Ils ne sont pas très en forme.

Je l'avais remarqué.

J'ai mal mal mal. Je suis mal. Il y a beaucoup de bruit autour. Mon visage glisse sur son appui lisse et sec. Je cherche quelque chose où reposer le poids de ma tête mais tout est froid glissant mon cou peine...

Elle entend qu'un enfant hurle. Elle le hait. Les cris se vrillent douloureusement. Ses muscles sont fatigués et rigides elle voudrait se blottir dans quelque chose de tiède elle sent de l'air frais qui court. On essaye de l'empêcher de sombrer à nouveau. Elle lutte. Elle veut se rendormir disparaître. Mais il n'y a rien à faire. Il la secoue il tapote ses joues il pose des questions sur un ton précipité. Elle tente de le repousser.

– Allez-vous-en.

– Comment vous sentez-vous ?

– Ça va laissez moi.

– Vous n’allez pas retomber dans les pommes...

-Je dormais je suis fatiguée c’est tout.

– C’est tout. Les gens qui dorment comme ça parfois ne se réveillent pas ; vous n’avez pas vu votre mine.

– Je vais très bien je-vais-très-bien.

– C’est votre mauvais caractère qui va bien ça se voit tout de suite.

Un regard à la dérobée sur la main qui tient son épaule elle est carrée pas très longue les articulations déliées soignée et méticuleusement propre. Le visage : le genre très positif sans rien de spécial. On pourrait l’oublier aussitôt et le confondre avec n’importe qui portant la même coupe de cheveux ; courte.

« La police » se dit-elle. Pas de jeans ni de sweat pas de blouson. Du gris « simple et pratique » col polo avec des chaussures de sport maniérées qui ont un bout de biais étiré et presque pointu. Léger parfum. Il pourrait aussi bien travailler dans la mode ou les affaires. Le genre adapté à toutes occasions. Passe partout mais en aucune circonstance désavantagé.

– Bon si vous vous sentez bien je vous accompagne jusqu’aux toilettes. Vous pouvez marcher non ? Ensuite je rentre sur

Paris si ça vous intéresse...

– Je ne monte pas dans la voiture de quelqu'un que je ne connais pas.

– Ah bien sûr. Ça peut s'arranger. Je travaille ici. Je viens de finir allons à un point d'information.

Sur le siège près de moi il prend sa parka large neuve visiblement, chaude grand confort. Nous sommes dans l'anneau de Roissy. Des groupes de gens attendent aux abords des barrières.

« Qu'est-ce que je fais là ? » Un avion est annoncé pour 5 heures et demi. Pas du matin présume-t-elle. Ils font quelques pas dans l'anneau jusqu'à un stand. L'hôtesse une femme brune qui porte une large cravate rayée de vert et de blanc sur son chemisier reconnaît son compagnon et leur fait couper la file. Elle prend note de la prise en charge du paquet. Lui il s'appelle Arnaud. Elle se trouve l'air idiot. Et encore elle ne sait pas encore à quoi elle ressemble.

Cinq minutes plus tard dans les toilettes elle s'en fait une idée plus détaillée. Sale cheveux poussiéreux visage de déterrée. Elle avait déjà vu ses mains desséchées et ses ongles en deuil. Son visage est à l'avenant sinon pire. Vêtements fripés. La tiédeur de son corps exhale par l'entrebâillement du manteau une odeur qu'elle connaît mais respire ainsi rarement : la sienne quand fatiguée.

Elle se débarbouille. On lui a donné un petit nécessaire de douche le savon sent bon elle peut même broser ses dents. Elle essuie sa figure et ses mains avec la petite serviette d'intissé. Ainsi que la cravate de l'hôtesse elle est rayée de vert et

blanc. Secs ou mouillés le peigne ne passe pas mieux dans ses cheveux. Ses poches sont toutes vides un peu de monnaie encore au fond de la veste trois quarts qu'elle endosse l'hiver quand elle va rester longtemps dehors. Même pas assez pour un café. Elle n'a plus de gants. Elle frotte ses mains avec le contenu d'un minuscule tube de crème hydratante ses joues aussi. Une marque suisse. Le front est sensible à un endroit il n'y a pas de marque.

Près de la porte il parle avec une femme de ménage. Mais il la repère aussitôt quand elle sort. Il n'est pas très grand. Ils passent une porte à code qui s'ouvre dans une colonne de fort diamètre. Un ascenseur descend les laisse dans un couloir vert pâle un sol luisant de dalles plastique des portes de métal espacées. Il n'y a pas de public ici. Parfois quelqu'un en uniforme de compagnie ou en bras de chemise. Il récupère en passant deux boîtes de jus d'orange dans une machine lui en tend un. Elle ne sait pas si c'est délicieux ou nauséeux. C'est frais. Elle en tire deux ou trois petites gorgées.

– Le trajet risque d'être long le samedi... les embouteillages. Vous n'avez pas faim ?

– Le samedi.

– Oui vous aviez rendez-vous ?

– Non. Ce n'est rien.

– Vous pouvez téléphoner. Je vous passe ma carte professionnelle : je ne paye pas les communications d'ici.

– Non merci.

Elle approche le plus souvent possible la main de son nez :
L'odeur de la crème et du savon.

– Allons-y alors. Vous pourriez prendre une douche mais je ne tiens pas trop à m'attarder. Je suis ici depuis 6 heures du matin je commence à trouver le temps long.

– Je n'en ai pas envie. Vous êtes policier ?

– Ici oui dehors non. Je travaille pour l'aéroport. Cela implique évidemment la collaboration.

– Et ce n'est pas la même chose ?

– Non pas du tout. Ça n'a rien à voir. C'est une spécialisation. Et ici il faut parler au moins une langue en plus de l'Anglais et du Français. Mais deux valent mieux.

– C'est votre cas.

– Italien et Allemand. Et si vous voulez savoir je peux me débrouiller dans deux dialectes africains. Appris sur le tas. Un peu en Afrique mais surtout ici avec les femmes de ménage.

De nouveau un ascenseur. Pour atteindre le parking ils traversent une pièce où s'alignent justement des rangées de chariots de ménage délestés de leurs sacs leurs accessoires bien accrochés à l'endroit adéquat. Un petit cercle d'employés conciliabule un peu plus loin les visages se tournent vers eux. Arnaud fait un signe de la main ils répondent grand sourire.

– L'un d'eux ne quitte que clandestinement l'aéroport. Je ne vous dis pas lequel. Il travaille ici dort ici je ne veux pas savoir où. Il va de temps à autre quelque part dans la région parisienne voir sa famille. Dont un membre touche pour lui son salaire si je comprends bien. Quelqu'un qui a le droit de travailler en France.

Il prend son métier à coeur se dit-elle : essayant de la distraire lui faisant la conversation...

C'est une petite voiture vert sombre et chromée rutilante. On peut mettre un sac à l'arrière ou un homme tronc couché ; rien de plus. Elle émerge rapidement du tunnel dans la lumière rouge du soir le paysage plat bétonné des parkings et des pistes émouvant. Des nuages sombres poussés de ci de là tous ronds gonflés.

Elle ne se pose pas de questions pour le moment. Elle préfère attendre d'être seule elle ne sait pas comment les choses vont s'organiser à Paris. Elle a fouillé ses poches n'y a pas trouvé ses clefs. Réfléchir demande trop d'efforts. Elle attend. Il fait chaud dans la voiture Arnaud a mis en route de la musique sans intérêt mais qui les isole idéalement. Son esprit commence à flotter bienheureusement elle s'alanguit. Elle se sent très fatiguée. Les petits nuages anthracite noircissent sur le ciel violent l'allure ralentit encore le flot des voitures s'intensifie. Le Grand Stade et la Porte de la Chapelle.

– Je vous pose où ?

– Dans un café je n'ai pas mes clefs. Il faut que je téléphone.

– Quel quartier ?

Elle préfère éviter Hélyette. Les premiers qui lui viennent à l'esprit sont Bernard et Fabrice.

– C'est vers la Place des Fêtes mais je peux m'y rendre par mes propres moyens.

– Il y a sans doute deux ans que je ne suis pas allé par là. Le détour n'est pas terrible prenons le périphérique.

Le feu est rouge Arnaud pile. Un carnet glisse du tableau de bord. Des papiers s'en échappent une photo. Le visage d'Arnaud sur fond de mer appuyé et riant à la joue d'un autre garçon. Brun aussi épais sourcils. Elle remet tout en place et le glisse dans la boîte à gants.

Dans une rue étroite et pentue où ils trouvent à se garer ils entrent dans un petit café vétuste. Ils s'appuient au comptoir où le patron lui fait directement glisser le téléphone. Elle aurait préféré une cabine. C'est Fabrice qui répond.

– Je suis seul. Alors tu disparais comme ça ? Hélyette est ici elle te cherche depuis deux jours.

– Je n'étais pas loin. Elle est chez vous ? Bon je vais monter.

– À tout de suite.

– Attends... je ne serai peut-être pas seule. J'ai eu un malaise à l'aéroport. Quelqu'un de la sécurité m'a raccompagnée.

– Rien que ça ! À ton avis ça va ?

– Ça va.

– Montez alors de toutes façons c’est hyper calme en ce moment. La dèche. Avoir des relations dans les aéroports ça peut toujours servir...

– Oui ça dépend.

– Tu te souviens du code tu n’es pas amnésique ?

...

– Ils m’attendent. Vous pouvez venir si vous voulez je leur ai parlé de vous.

– D’accord j’ai le temps.

...

– C’est un nouveau canapé ?

– Comment tu trouves ?

– Plus grand non ?

– Oui « plus grand » aussi.

Fabrice un peu pincé. Le canapé neuf est une merveille de sophistication japonaisante. Très zen. Bois verni noir et housse d’un bleu sombre. La table basse devant est nouvelle également et assortie. Le thé par contre est toujours dans les vieux machins chinois du XIIIème arrondissement ébréchés dépareillés mêlés aux bols en bois rongé rapportés il y a des lustres du Tibet.

Les deux filles s'embrassent Hélyette ne manifeste rien. Elle précise cependant qu'elle a les clefs de l'appartement.

– Tu les a oubliées chez moi. Depuis que je les ai trouvées je te cherche.

– Tu me diras tout à l'heure.

Fabrice a refait du thé l'aspect d'Arnaud est en sa faveur. Ils s'étaient attendus à autre chose. On sucre le thé avec du miel. Il est brûlant. Arnaud en boit deux gorgées le trouve très bon et le dit. Puis fouillant dans sa poche :

– Est-ce que ça vous dérange si je roule un pétard ?

– Non pas du tout.

Fabrice a l'esprit large.

Le joint tourne Fabrice apprécie en connaisseur la qualité «Ça réserve de bonnes surprises les aéroports» le garde un peu trop longtemps. Elle ne fume pas et le passe directement à Hélyette. La conversation reste un peu stérile et embarrassée mais ne s'éternise pas : Arnaud n'impose pas davantage sa présence Hélyette l'embrasse spontanément pour lui dire au revoir. Le portable de Fabrice se rappelle à son bon souvenir. Elle raccompagne le vigile à la porte et le remercie ; sincèrement.

Peu après ils descendent tous ensemble –Fabrice rejoint Bernard dans un restaurant vers Voltaire– se séparent sur le trottoir. La nuit est tombée maintenant.

Les filles marchent un peu puis se trouvant dans les parages d'un restaurant qu'elles connaissent elles se disent qu'elles ont faim. Elle interrogera son appartement un peu plus tard. Mais il lui vint soudain à l'esprit qu'à aucun moment elle ne pouvait y être retournée depuis leur départ à la campagne. Comment aurait-elle fait sans ses clefs ? La perspective de la rue recouverte du ciel violacé montait rectiligne et définitive elle se sentit minuscule dans le fond d'une crevasse. Rien ne semblait réellement important. Hélyette bavardait à côté soulagée l'humeur soudain primesautière.

Elle se souvenait de leur arrivée chez Hélyette à Paris après le mortel séjour à la campagne. Anne-Marie les accueille elles ne se connaissaient pas encore. On décharge la voiture des affaires rapportées de chez Raoul et du sac de voyage et elle repart assez vite. Une fois chez elle ses clefs faisant défaut elle retourne chez son amie aussitôt mais personne ne répond à l'interphone. Elle jette un coup d'oeil dans la « cantine » mais ce n'est pas là que dînent tante et nièce à supposer qu'elles soient sorties pour dîner. Elle a dans son sac de voyage un livre qu'elle retourne chercher dans le coffre elle décide de s'installer en face dans la laverie automatique qui ferme à minuit et de surveiller l'immeuble guettant leur retour.

La laverie est momentanément inaccessible. Un flic en uniforme toutes armes prêtes à servir et matraque à la main se tient agressivement sur le seuil et en défend l'entrée. Derrière lui dans la violente lumière au fond de la rangée perpendiculaire à la rue une silhouette est appuyée penchée en avant des deux mains sur la dernière machine un séchoir. Entre ses pieds l'écart réglementaire du contrevenant mis hors d'état de nuire. Son visage tourné vers le sol ne s'aperçoit pas caché par ses manches. Il est encadré par deux autres uniformes qui

s'en occupent activement tandis que dans un recoin hors du regard depuis la rue quelque chose s'agite, deux ou trois personnes, elle voit dépasser un bras puis une jambe vêtus de bleu marine. Mais impossible de se faire une idée. Une voiture blanche est garée le long du trottoir toit clignotant portière ouverte à l'avant et radio grésillante une voix de femme incompréhensible à distance en sort.

Boulevard du Montparnasse dans un café tout en profondeur elle s'apprête à une bonne heure d'attente avant d'y retourner et s'en va livre à la main s'asseoir le dos à la salle. Elle a demandé un crème en passant. Le barman est vieux avec sur sa tonsure quelques lignes appliquées : ses cheveux du côté, remontés. Il porte ses manches retroussées et signale que la commande est enregistrée d'un signe de tête laconique les paupières baissées qu'il ne relève pas. Il regarde fixement le fond de son bac en inox.

Elle passe devant une fille assez grosse très jeune aux longs cheveux châtain clair raides qui se tortille sans compter devant un juke box mural dix bons centimètres de peau nue entre le pull et la large ceinture au bout des hanches de son pantalon de tweed. Le petit bourrelet de son ventre passe légèrement par dessus. Le garçon qui l'accompagne est encore au bar sur un tabouret éclusant de la bière.

Elle revient par intermittences boire une gorgée dans son bock posé à côté. Elle ne s'attarde pas et se remet à son numéro provocant. Le type qui boit n'en peut plus se lève va la chercher. Ils sont ivres tous les deux.

– Ça suffit viens t'asseoir.

Elle secoue son bras pour le retirer de la prise de la main large

et un peu grasse.

– Laisse-moi je te l'ai dit tu n'es pas mon père.

– Comme tu veux mais j'ai assez fait le piquet. Je m'en vais. Tu trouveras bien à te faire ramasser avec ton numéro de pute alcoolique.

Elle tente de frapper mais le manque. Lui par contre ne la rate pas. Elle reçoit une gifle retentissante se débat tente de rendre le coup s'ensuit une mêlée. Un gros bien large qui assis dans un box avec ses copains profitait du spectacle retient la main qui s'apprêtait pour une nouvelle gifle.

– Laisse la elle ne fait rien de mal.

Il reçoit un coup du poing du bras opposé. Le barman contourne le bar à toute hâte le petit ami est en passe de recevoir une solide correction : ils sont trois en devoir de le traîner dehors. Le barman compose un numéro sur son téléphone et dit de se hâter. La fille pour défendre son ami casse une carafe sur le rebord de zinc et se jette sur les agresseurs elle est sans ménagements écartée et tombe sur elle qui avait refermé son livre et se levait pour se mettre à l'abri. Elles s'écroulent toutes les deux avec la chaise la petite se relève la main tailladée. Elle reste au sol vaguement groggy.

Les types entraînent l'autre dehors mais sûrement pas loin car il revient défait en même temps que la police. La petite amie est assise sur une chaise et tient sa main qui saigne et celle à terre commence à se redresser. Il y a du sang au sol. Il vient de son cou.

Elle s'en souvient très bien : tout près de son visage les

mégots et les saletés le carrelage brun aux ébréchures incrustées la zone d'ombre plus loin sous la banquette et les noires chaussures de combat haut lacées qui s'approchent.

Elle porte la main à sa nuque sous son col en effet elle sent un pansement. Hélyette bavarde à son côté souriante tout à ses propres histoires. Elle vient de passer deux jours affreux. Deux jours ! Qu'avait-elle fait ?

Un homme est arrivé en courant premiers secours suivi de près par un autre. Pansements provisoires rien de méchant dit l'un d'eux. On installe les trois à l'arrière du fourgon ils sont assis côte à côte sur la banquette elle regarde le plafond. Du métal écaillé. Un brancard est accroché à la paroi en face. On perçoit l'éclat du gyrophare parfois la sirène vient prêter main forte en quelques coups brefs. Un jeune médecin est assis près de l'autre paroi il ne s'intéresse pas du tout à eux. La fille est serrée contre son ami qui a l'air chamboulé. Il a une pommette tuméfiée et sûrement une oreille qui siffle car il ne cesse de la frotter comme un chien énervé. Sur son épaule repose le visage de la lolita dont les yeux évitent toute rencontre avec d'autres. Admission aux urgences. Ils n'eurent pas à attendre aussi longtemps que le dit la légende sur des chaises alignées dans un couloir défendu par la masse du comptoir de l'accueil. L'infirmière de garde prit tout ce qui pouvait servir en matière de renseignements et de papiers. Ils récupéreraient leur bien en partant elle préférait régler le maximum de questions sur le champ.

Les coupures furent pansées dans une minuscule pièce qui faisait penser à une infirmerie de lycée. On envoya les filles à la radio. Eddie (C'est ainsi qu'il l'appelait) et son ami recommencèrent à se disputer qu'il cesse donc de la suivre partout

elle n'avait pas besoin de lui pour passer une radio.

La dernière chose qu'elle voit très nettement est sa main qui cherche le livre posé sur la chaise à côté d'elle. Une vieille chaise de métal peint en couleur crème. Elle n'aurait jamais pensé que cela servît encore. L'objet avait peut-être plus de cinquante ans. Le livre était posé sur le plateau courbé sa couverture bleue. Elle essaya d'enchaîner sur son geste suivant. Mais il n'y avait rien. Se lever marcher dans le couloir derrière l'interne qui était venu les chercher c'est bien certainement ce qu'elle avait fait puisque c'est ce qu'elle s'apprêtait à faire en récupérant son bouquin. L'amorce restait vaine elle ne mettait en train aucun souvenir.

Dans le noir l'appartement tout tranquille avait pris l'odeur suave et sèche des greniers. Le sac et la voiture étaient certainement encore près de chez Hélyette ou à la fourrière. Cette idée soudain la tarabusta. Ce soir elle n'avait pas le courage mais demain elle se lèverait tôt. Elle y serait avant huit heures.

Sans vouloir s'intéresser à son corps elle se déshabilla et entra dans la baignoire emplies et fumante. Hélyette guettait le pansement voulait voir ce qu'il y avait dessous. Mais Elle préférait l'ignorer. Laisser guérir dans l'oubli : depuis que le souvenir de la blessure était revenu elle ne tournait le cou qu'avec gêne alors que tant que sa mémoire était restée vide elle n'avait rien senti. La léthargie revint irrésistible havre. Les mains de Hélyette s'affairaient doucement sur le haut de son dos.

– Tu veux bien, je vais faire doucement mais il faut voir.

Elle ne répondit pas.

– Quand même ! Ils n'étaient pas obligés de te raser la nuque comme ça !

Ce n'était pas le genre de chose qui pouvait la tirer de son bien-être elle qui doucement s'enfonçait dans le non-existant.

Midi rue de Gergovie la voiture est là deux contraventions rien de pire. Le sac de voyage intouché sur la banquette toujours ouvert depuis qu'elle en a sorti le livre. Tiens le livre où est-il ? La serrure de la portière résiste sans insister au double de la clef. Un coup à prendre.

Elles s'assoient baissent les vitres. Une de ces journées d'hiver étouffantes et orageuses tellement hors de propos que l'on en est au bord du malaise. Elle quittent la rue de Gergovie mais c'est seulement pour changer la voiture d'endroit car elles ne se décident pour rien de particulier. Juste rester là les yeux vides et l'esprit vacant ou rentrer dormir.

Mais Hélyette n'a pas sommeil elle voudrait quelque chose d'excitant. Et son amie ne recherche pas en ce moment les occasions de penser. Plutôt les fuir : Elle est encore dans la

seconde qui suit un geste fatal. Plus rien ne reviendra comme avant. L'avant si familier et qui est toujours ce qui la constitue tout entière. Dorénavant et pour jamais hors de sa portée. Son corps mû comme alors par l'impulsion insouciante et cependant l'ombre glacée dans son esprit qui s'étend.

Hélyette propose une visite au bar du boulevard Montparnasse tenter d'en savoir plus long au moins connaître l'hôpital où les trois avaient été conduits.

L'autre ne le veut pas. Elle n'y voit pas le moindre intérêt. Elle rentre chez elle et s'apprête à dormir de nouveau. Savoir quoi et pourquoi ? Apprendre des faits et des gestes qui ne la concernent pas qui n'auront en elle aucune résonnance comme une histoire qu'on vous raconte à propos d'étrangers.

Source d'angoisse frustration : se regarder de l'extérieur avec les yeux de quelqu'un d'autre de n'importe qui et ne pas se reconnaître. Elle n'avait pas l'intention de jouer à se faire peur. Les émotions ne l'intéressent pas. Hélyette soupire et pose la tête sur son épaule. Cela tire sur son cou désagréable comme si cela allait se rouvrir mais elle ne fait rien pour faire cesser le contact tiède et doux de son amie.

Dans le lit encore froid déjà elle est rendormie. Hélyette s'est mise sans entrain à une de ses corvées toujours remises pour la fac.

Un tumulte soudain l'espace entier rempli de cris et de grognements de rage une femme module infiniment sans reprendre son souffle un hurlement aigu qui déploie follement sa spirale barbelée panique contaminante. Une grosse tête baveuse et tuméfiée se pose au premier plan et dis-

simule la perspective du couloir. Un regard étreint et furieux se plante dans ses yeux avec défi. «Donne» Une forte main se serre sur son poignet un contact glissant et brutal moite maladroit.

Ses yeux s'ouvrent d'un coup elle raidit sur le lit bien éveillée soudain.

C'était dans le couloir : elle regardait encore la chaise ou bien elle venait de cesser mais elle y pensait toujours quand le bruit a éclaté. Un groupe à quoi elle ne prêta pas attention venait de s'approcher de l'accueil et c'est parti de là. Eddie marchait devant elle un peu en avant et devant Eddie une blouse blanche d'où dépassaient un pantalon à revers gris et des mocassins de conduite aux talons usés. Elle ne s'est pas retournée malgré la brusquerie de l'irruption sonore elle vit les visages d'Eddie et de l'interne qui avaient sursauté mais poursuivaient leur chemin vers la salle de radio un peu plus hâtifs peut-être. Il y eut un bruit d'écrasement (c'était la table supportant les revues dont l'un des pugilistes voulait se faire une arme et qu'il frappait en grognant contre le mur) et elle allongeait le pas autant pour s'éloigner du fracas que pour ne pas se laisser distancer de ceux qu'elle suivait quand un visage mongoloïde s'est interposé devant le sien. Il lui dit «donne». C'est le livre qu'il voulait.

La bagarre qui amenait là les idiots avait éclaté dans un centre pour ralenti proche de la rue des Plantes à cause d'une fille qui avait peu après le coucher des pensionnaires quitté son dortoir pour rejoindre l'un d'eux dans celui des garçons. (Cela bien sûr Elle ne le savait pas.) Les moniteurs eurent grand peine à ramener le calme il y en avait un d'ailleurs parmi les blessés. Le plus jeune et le plus fort des participants était rendu furieux par la frustration. Il a relancé la bagarre en arrivant aux urgences et son concurrent obligé de s'enfuir et

déjà bien molesté s'était rabattu pour sauver la face sur la première victime que le hasard mettait à sa portée.

Elle avait lâché le livre mais il continuait à serrer son poignet secouait et tirait sur son bras la dévisageant méchamment sur la face un rictus brutal à l'excès enfantin. Il était tuméfié tout barbouillé la morve au nez il avait pleuré il refusait de lâcher. Il poursuivait : « donne donne » mais lui-même ne savait plus de quoi il était question.

Elle vidait ses poches fébrilement de sa main libre cherchant son couteau. Il n'était pas là. Deux forts brancardiers se placèrent derrière le garçon et l'immobilisèrent. La main s'ouvrit et elle put s'échapper. Personne ne s'occupa d'elle. Elle fila directement dans la rue et après avoir couru se mit à marcher. Arrivée à Port Royal elle a descendu le boulevard St Michel vers le nord. Son idée était peut-être de rejoindre son appartement. Elle en a dépassé cependant le niveau et de longues minutes elle a continué tout droit mais de cela elle n'a que des souvenirs très imprécis et intermittents.

Elle s'assit sur le lit complètement réveillée dans la chambre qui avait tout perdu de son aspect bienfaisant et protecteur apparaissant sous la lumière d'une autre réalité : une construction de l'illusion à peine stable. Une tromperie nécessaire et qu'il ne faut jamais dévoiler. Tirée de son repos l'esprit troublé la proie de la confusion elle en ressentait la fragilité. Chaque détail où se posaient ses yeux avait perdu son aspect familier semblait prêt à se dissoudre à crever sous la pression d'un vide fracassant. Au delà de ce léger brouillard peint sur de la gaze elle était cernée par un univers d'étrangeté muet démesuré tenu en respect par la seule et dérisoire formule magique du décor. Derrière le petit silence du ronronnement quotidien le déchaînement de l'inhospitalier.

Elle se leva. Il n'y avait plus personne dans l'appartement. Hélyette était sortie lui laissant un mot qu'elle aurait été incapable de lire l'eût-elle remarqué. Gestes petits et fragmentés articulations gourdes membres lourds muscles las et douloureux ; dans les jambes des courbatures paralysantes. Toute la fatigue qu'elle avait sentie lovée en elle depuis son retour à la conscience dans l'aéroport voici que la détente de son esprit la laissait régner à présent. Et la dépression qui allait avec.

L'odeur du café frais donna un léger mieux encore meilleur quand ce fut le liquide brûlant lui-même qui passa sa bouche et descendit lentement. L'appartement était tiède il avait la sérénité des endroits quelques jours reposés. Elle se sentait plutôt mal au moins cela l'occupait.

En fait elle se mit à éprouver graduellement un sentiment proche de la détente et c'était le malaise et l'angoisse qui en étaient l'origine. Ils lui donnaient en quelque sorte la mesure de ce qui pouvait être pire et de beaucoup mais dont elle était encore préservée comme cela avait toujours été. Il suffisait de faire les gestes minimum ralentis quelque peu d'offrir une surface lisse de garder ses pensées rétrécies jusqu'à ce qu'on se sente de nouveau l'énergie de contrôler une activité dynamique.

Elle avait avalé quelques gélules et au bout d'une dizaine de minutes elle sentit la douleur qui déjà se manifestait moins dans l'immobilité, refluer. Presque une volupté. Elle retourna s'allonger tendit la main vers la pile de livres auprès du lit puis devant l'obligation de choisir renonça et se rendormit.

Hélyette est redescendue chercher le courrier qu'elle avait vu en passant le matin par la fente de la boîte aux lettres. Sur la petite table elle posa une enveloppe des Hôpitaux de Paris. À l'intérieur une invitation à se présenter pour complément de dossier munie des éléments dont la liste était jointe et d'une pièce d'identité afin de récupérer le contenu de ses poches de manteau qui avait été répandu au sol.

Hélyette vive et exaltée plus que d'habitude (qu'avait-elle fait cette nuit se demanda-t-elle) l'accompagna bien que ce ne fût pas nécessaire : elles avaient retrouvé ses papiers ainsi que son permis dans la boîte à gants il n'était donc besoin d'aucun témoin.

L'interne certainement aujourd'hui était différent mais elle n'aurait su le dire. Il dit que sa blessure guérissait le mieux

possible et ne fit même pas la radio qui avait été empêchée. Elle ne dit rien de son amnésie d'ailleurs il n'évoqua même pas sa disparition des urgences.

Auprès de la jeune fille de l'accueil Hélyette pendant ce temps essayait d'apprendre les détails de cette soirée mais ce n'était pas le même service et ma foi les urgences ne sont pas un endroit calme forcément. Ça ne fait pas la une pour autant chaque jour. Il n'y avait que les personnes présente ce soir là qui pourraient lui fournir des détails. C'était se lancer dans une enquête. Elles étaient depuis suffisamment longtemps à leur gré dans l'hôpital sans encore aller à l'opposé du périmètre jusqu'aux urgences pour n'y point trouver les renseignements qu'elles cherchaient.

Hélyette avait un rendez-vous auquel elle ne voulut pas se faire accompagner elles se quittèrent en sortant. Elle avait récupéré ses clefs un portefeuille qui contenait aussi des cartes de crédit et de téléphone et deux ou trois menus objets dont le livre et un stick à lèvres dont elle fit usage aussitôt. Elle déposa Hélyette à l'arrêt d'un bus qui arriva aussitôt la regarda qui gambadait vers la portière et sautait allégrement sur le marchepied. En doublant elle la revit à l'intérieur qui remettait en place une mèche au-dessus de son oreille. Hélyette la vit aussi et lui fit signe en souriant mais Elle était déjà plus loin en avant.

Dans le mois qui suivit on a trouvé quatre cadavres de garçons. Ils avaient en commun d'être jeunes et d'avoir été tués du même couteau. On ne fit pas forcément le lien. Deux d'entre eux furent découverts loin de la capitale dans une zone industrielle à demi dévastée où des organisateurs de fêtes sauvages avaient mis la main sur quelques hangars délaissés : un abri où en hiver même si elles étaient rudes les conditions permettaient toutefois que le rassemblement puisse durer toute la nuit.

C'était la troisième fête qui s'y déroulait les deux premières n'avaient pas vu d'intervention de la police. Cette fois elle vint vers sept heures du matin il ne restait plus grand chose à se mettre sous la dent tout était consommé. Les organisateurs et les petits commerçants avaient mis leurs bénéfices à l'abri

il ne restait plus à ceux qui restaient qu'à redescendre gentiment puis on irait rendre le matériel loué et petit-déjeuner ici ou là ou peut-être une after.

Proche de l'embouchure du fleuve le terrain était plat et abandonné à ce moment. Une végétation débile faisait des percées grisâtres dans le béton fendu et parmi les anciennes cours de graviers. Alentour les vestiges du tracé des rues au revêtement violacé et les entrepôts que ne protégeaient plus les enceintes grillagées rouillées et abattues par places. Sur l'arrière du lieu de la fête un mur de pierres écroulées pouvait servir d'escalier et l'on se trouvait alors sur les restes verdoyants d'une pelouse plantée d'arbres très hauts très vieux espacés et où il n'y avait plus trace d'aucune construction. Des gitans y avaient installé leurs caravanes et un accord monnayé passé avec eux permettait aux soirées de se dérouler sans anicroche. Vers le milieu de la nuit deux ou trois d'entre eux venaient se faire offrir un verre au bar pour avoir une idée de la chose et par là calculer mine de rien la mesure des bénéfices afin d'ajuster le prix la prochaine fois.

Des lumières bleues ponctuaient, proche de l'arc du pont suspendu qui commençait à s'élancer sur la terre ferme loin avant le fleuve, la masse trapue et découpée au sommet de la centrale électrique toujours en service. Au delà pâlisant à mesure que la nuit s'effaçait, les lumières de la ville. Le réseau dense des échangeurs routiers surplombait la zone et le dernier étage du hangar se trouvait au même niveau que les routes surélevées sur des arches de béton.

De là ceux qui étaient montés pour le spectacle de l'aube virent les gyrophares encore lointains qui arrivaient en procession ils comptèrent trois voitures et un camion et comme de toutes façons avec ce froid il n'y en avait plus pour longtemps

on commença à remballer sans se presser.

La police arriva pour ne plus trouver qu'une poignée d'adolescents fatigués et contents un dj qui mixait encore sur du matériel de plus en plus réduit. Le groupe électrogène s'arrêta bientôt et dans le silence revenu le bourdonnement que l'on entendait n'avait pas à voir avec les acouphènes. C'était le ronronnement audible à présent de la centrale électrique l'énorme dentelle de métal sombre qui se découpait sur le ciel levant à cinq cents mètres de là.

Il y avait sur un des côtés du hangar un amas de terre sable et graviers stabilisé par les racines des plantes buissons et arbustes que le hasard y avait semées, utilisé au début de la soirée par les resquilleurs locaux et maintenant par ceux qui ne désiraient pas montrer leur visage aux uniformes. Un petit saut de moins d'un mètre y donnait accès depuis une fenêtre du deuxième étage sur la face nord glaciale sous le vent. Ils sautaient par groupes de trois ou quatre et partaient rejoindre leur voiture ombres silencieuses dans le dos des policiers garés devant l'entrée principale.

Ludovic avec sa copine et ses deux cousins se hâtait de suivre l'ébauche de sentier givré qui menait au sol plat et se félicitait de la prudence qui lui avait fait mettre la voiture empruntée à ses parents un peu à l'écart. Il fallait certes un peu marcher dans la bise mais elle ne risquait pas d'être repérée et son démarrage passerait inaperçu. Il n'avait pas envie que son père reçoive un courrier lui demandant des explications à propos de la présence de son véhicule en tel endroit à telle heure du petit matin.

Steph avait pris de l'acide elle n'en pouvait plus d'admirer les

circonvolutions des branches et des herbes dans le givre et les reflets du ciel dans les cailloux. Elle descendait en riant et poussant des exclamations. Il la tirait par la main. Les cousins se racontaient des histoires à propos des filles cette nuit et suivaient en se roulant un joint. L'un d'eux venu avec sa petite amie avait eu droit à une rupture retentissante dont il n'avait pas encore bien saisi le propos. Elle était repartie avec quelqu'un qu'il n'avait jamais vu qui n'habitait sûrement pas par ici. Comment avait-elle fait si vite ? Son frère faisait des mines indignées mais au fond il n'avait pas envie de pleurer il se souvenait de l'expression qu'avait eue l'éconduit : digne du café théâtre.

– Lud regarde il y a quelque chose là.

Stéphanie s'était bloquée son bras résistait Lud dut s'arrêter aussi mais au lieu du reflet sur une vieille boîte ou la chose semblable à quoi il s'attendait il n'y avait sous le feuillage clairsemé qu'une masse noire un tas de pneus ou... Non pas des pneus.

– C'est quelqu'un non ?

– Oui je crois.

Ça n'était personne qu'ils connussent. Tout habillé de vert-de-gris peut-être quelqu'un de Toulouse ils étaient venus en bande, ou Paris. Un des « petits pois » comme aurait dit un autre. Steph trop curieuse pour manquer le spectacle tremblait dans son dos. Elle s'approcha tendit une main vers le front cireux les sourcils où l'ancienne sueur était devenue cristaux blancs.

– Il est mort...

– Il est froid.

Il retira son gant et appuya de l'index sur la joue. Elle était raide et glacée dure. Les yeux semblaient désaccordés et la paupière de l'un était à demi rabattue.

– C'est sûr il est mort.

– On ne peut pas le laisser là.

– Si. On ne l'a même pas vu.

Un des cousins qui les avaient rattrapés.

– Mais s'il n'est pas mort ?

– Il est mort. Ça se voit trop.

– On ne reste pas là. Ça n'a peut-être rien à voir avec la rave, il y a les gitans là-bas...

– Tu trouves qu'il a l'air d'un gitan ?

– Ben non.

Il coururent presque jusqu'à leur auto ils avaient peur aucun n'avait encore vu de mort. Les garçons n'en menaient pas large Stéphanie pleurait Ils ne savaient que faire. Ils s'arrêtèrent silencieux et moroses le temps de se réchauffer dans un bar en ville. Ils ne se décidaient pas à aller dormir avec

l'idée de ce cadavre dans le froid. Finalement après avoir pas mal hésité ils prévinrent le commissariat d'une cabine.

L'escouade qui avait mis fin aux festivités était rentrée, on en envoya une autre qui ne tarda pas à trouver tout proche du premier de l'autre côté de la butée un autre mort poignardé également. Ils avaient sur eux leurs papiers et toutes leurs affaires. Cela ne serait pas simple de savoir ce qui c'était passé et découvrir avec qui ils étaient venus risquait de s'avérer difficile. L'un était domicilié dans le Sud un contrôleur se souviendrait peut-être de lui si vraiment il y vivait et s'il avait pris le train. Il fallait déjà prévenir les proches. Ça n'était pas le plus drôle. Ils jouèrent à pile ou face.

Ils étaient passés par la fenêtre du deuxième niveau et elle les avait suivis. Ils sortaient régler des échanges qui ne regardaient qu'eux. Un moment elle les regarda faire. Ils discutaient et semblaient s'amuser ils se roulèrent un joint s'assirent sur de froides pierres. Ils portaient d'épais pantalons qui les isolaient mais leurs vestes restaient ouvertes il gelait presque : ayant bu et avalé ce qui se présentait ils avaient chaud. C'était le début de la nuit il était minuit environ.

Quand la fille est arrivée ils se sentirent d'abord dérangés mais comme tout était réglé entre eux ils pouvaient oublier la boutique. Ils lui offrirent un visage avenant interrogateur quelque peu. Elle se plaça auprès d'eux sans rien dire chacun pensa qu'elle accompagnait l'autre et ne prêta plus à elle qu'une attention intermittente. La conversation reprit. Rien de

passionnant discours banal habituel démonstration de ce que l'on sait, silences destinés à faire croire que l'on pourrait être au courant des autres.

Elle frappa soudain rageusement plusieurs fois et l'interlocuteur de JF se plia en deux émit un râle et se coucha sur le côté. JF qui n'avait pas vu l'arme pensa qu'il avait à faire à une scène de ménage une histoire de jalousie... un hoquet répandit du sang noir sur le sol la compréhension se fit jour la peur le saisit. Il songea enfin à s'éloigner vite. Trop tard. Elle fut devant lui aussitôt et le frappa comme l'autre. Il tomba. Elle s'était reculée suivait la chute d'un regard déjà oublieux. Les saccades cessèrent en l'espace de quelques secondes et elle s'en alla.

Elle reprit sa voiture, deux garçons traînaient sur le parking ils cherchaient quelqu'un qui pourrait les déposer en ville. Ils devaient rentrer et doutaient d'y parvenir : il était encore un peu tôt. Quand ils apprirent qu'elle ne passait pas par la ville mais rentrait à Paris directement ils s'épanouirent : Ça leur convenait parfaitement. Quelques heures plus tard elle les déposa devant chez eux. Ils avaient dormi pendant tout le voyage. Elle avait même oublié leurs prénoms.

Tout ce qui constitue la vie semble n'être fait que d'intervalles entre un café et un sandwich repas sommeil bain... On en revient toujours et très vite à ces occupations apparemment inoffensives vrais mâchoires et étaux poids nécessaire. Les tentatives pour s'en évader ne parviennent qu'à grand effort à nous sortir des limites qu'elles sont pour nos organismes qui ne veulent que plaisir réconfort et parfois un peu d'exaltation mais sans danger. L'absolu besoin d'une détente à tout propos et le monstre insatiable aux cent millions de têtes de la

répétition nous rendent indispensables ces gestes qui nous vident et dont il se nourrit.

Son café. Le fond de cette tasse au parfum puissant et connu est un gouffre sans fin un vide béant. Ce n'est pas une tasse c'est une borne qui marque la limite marque le moment où l'on doit donner sa substance, un petit suceur des aspirations, une sangsue qui nous maintient pour notre survie liés à la trivialité viandue.

Une rangée de types au comptoir allument des cigarettes et boivent l'alcool du matin. À chacun ce qui peut le pousser pour quelques heures encore. Ce qui d'heure en heure va l'amener sans trop renâcler à l'oubli provisoire du sommeil sur l'autre versant du jour. Le petit geste qui est vraiment comme une maison un toit un abri. Le planificateur. Entre leurs cigarettes les gens font les mouvements qui les conduisent à la suivante entre leurs verres leurs repas c'est pareil. Leur réelle activité : fumer boire etc. le reste est accessoire. Une bouffée une gorgée une bouchée autant de petites absences qui sont aussi absences à soi. Le regard est vide alors et quelque chose se nourrit de nous dont les prédateurs humains sont les complices car elle rétribue grassement leurs services.

Comme le vieux barman l'autre nuit –c'est à lui qu'elle pensait– qui regardait dans le fond de zinc de son évier elle fixait le café et sa mousse jaunâtre spécialement odorante. Délicieux et frustrant. Petit déclic d'un plaisir minuscule et répété. L'odeur en montait doucement pour elle seule et tout à l'heure si elle se couchait elle le sentirait encore présence amicale dans son estomac pour l'endormir.

Mais elle n'avait pas envie de se coucher. Elle était la peau du dragon dans quoi se glissent au nouvel an chinois les adolescents la dépouille gonflée au vent de la tempête. Elle voulait et ne savait quoi. Les objets qui sont routiniers la traitaient en

ennemie car elle allait troubler leur ordonnance. Le monde commençait à refluer autour. Les gens sont préoccupés d'eux-mêmes moins attentifs que les objets. Personne ne nota rien bien sûr dans le café. Mais autour d'elle l'espace s'étirait s'amincissait les choses prenaient leurs distances. Elle ne pouvait plus les voir que séparées l'une après l'autre. Et dès que son regard se posait dessus c'était un ratatinement une tentative de disparition elles se mettaient à ne rien signifier grisaillaient comme dans un menu une fonction indisponible. Elles se faisaient traces fantômes mirage reflet d'un ailleurs un autre monde une autre dimension d'autres désirs ; irréels inconsistants. Il lui semblait qu'elle pourrait les traverser. Elle reconnaissait le calcul dans cette tentative de brouillage.

Le barman qui venait d'arriver leva les yeux. La vision de l'autre côté du zinc lui fit un effet sinistre bien plus encore que d'habitude. Il eut un soupir rentré qui était presque de désespoir en songeant au long jour à venir ses rythmes et ses rites qu'il connaissait par coeur. Une sorte de brassage indifférent d'individus ponctué par les obsessionnelles exactitudes de ceux qui étaient là tous les jours les habitués. Les manies d'un humain à l'autre ne changent en vérité pas beaucoup. Par delà la vitre le dehors était sans couleurs sans contours. La journée serait interminable et (gain enrichissement personnel zéro) il aurait peut-être mieux valu qu'elle n'eut pas lieu. Elle n'aura été qu'usure sa fatigue l'attesterait. Il alluma la radio pour essayer de donner à tout ça un peu d'entrain. Le hurlement amplifié fit sursauter la moitié des clients alignés au comptoir.

– Ah quand même dit celui tout branlant que sa fille mettait dehors quelques heures tous les matins ; on a failli rater les

infos.

Trois payèrent et déguerpirent sans demander leur reste elle ne tarda pas à faire de même.

Pas de vent l'humidité glacée à son comble pesants nuages gris en train de se refermer sur la ville. Le jour devrait être levé mais pas moyen de s'en assurer. Pourtant les réverbères leur lueur inutile étouffée dans le coton à présent sont éteints. De l'autre côté de la rue un jardin sans enceinte (rarissime depuis quelques années où l'enfermement névrotique de Paris dans le métal les grilles dardées de pointes a pris une tournure systématique et pourrait-on dire naturelle) affiche les avertissements concernant la grève des jardiniers et des équipes de nettoyage déclarant les squares fermés au public. Pas celui-là évidemment où l'on peut entrer comme on veut et par n'importe quel côté. Au centre est un kiosque circulaire surélevé. Les jardiniers assurent sans doute un service minimum car en voici un qui contourne la construction et pénètre en dessous par une porte basse. C'est une pièce ronde au sol de terre battue. Les outils y sont entreposés. Sur un côté dans des piles de cageots de bois des plantes sont en train de germer dans le fond sont les sacs d'engrais et de terre spéciale les tuyaux d'arrosage roulés.

Il est devant les portemanteaux en tee-shirt « She-Pigs » il vient d'enfiler des bottes trop hautes et trop larges pour lui tend la main vers le vieux pull qui l'attend là et qu'il trouve froid. Cela sent le moisi la terre un peu le champignon. L'odeur ne lui plaît pas beaucoup il ne pense pas qu'il renouvellera après le stage. Commencer un stage en pleine période de grève. Si ça continue il n'en saura pas lourd à la fin. Au

moins il est seul personne sur le dos. Mis à part que le service minimum tombe sur les nouveaux venus c'est bien connu. Ah justement voilà quelqu'un. Une silhouette se courbe pour franchir l'ouverture. Qu'est-ce qu'il veut celui-là ? Il n'a pas besoin qu'on lui tienne la main pour faire une banale tournée d'inspection. Il n'est quand même pas idiot. Quand elle se redresse il voit que c'est une fille. Quelqu'un comme lui sans doute une stagiaire.

– Salut dit-il.

Et alors qu'il se détournait pour achever son geste vers le pull il pensa qu'il venait de chausser la paire des plus petites bottes. Il va devoir les céder or dans les autres il nage vraiment. Il n'eut pas le temps de dire davantage ni de penser plus loin. Elle fut sur lui en trois enjambées et quelques instants plus tard il était en train de mourir.

Le sang s'élargissait en une mare luisante et sombre et sous la faible lueur d'une ampoule nue à l'entrée de la resserre il n'avait aucune couleur bien définissable. Il y avait eu d'abord un jet soudain les pulsations étaient déjà de plus en plus faibles et espacées. La terre battue finirait sans doute par tout absorber. Les éclaboussures faisaient au sol de petites taches sombres qui n'avaient pas un aspect humide. Elle était sûre que si on regardait bien tout en était maculé.

Quand elle passa la main sur le devant de sa parka noire elle eut la paume souillée de rouge et la sensation de quelque chose d'humide et gluant froid déjà.

Cela m'a donné la nausée. J'ai retiré mon manteau je l'ai retourné sur lui-même et enroulé j'ai essuyé dessus ma main.

Cela sentait partout le sang le moisi aussi. Autour de la tête aux cheveux répandus de la vapeur impalpable s'élevait de la flaque. J'ai trouvé un vieux sac d'engrais qui contenait des tubercules germées que j'ai vidé pour y mettre le paquet roulé. J'ai enfilé une veste terreuse doublée qui pendait au portemanteau. Je tenais le sac sous mon bras je suis sortie du parc et revenue vers l'endroit où je m'étais garée. Je ne suis pas repassée devant le café. C'était si gris et brouillardoux que cela n'avait certainement aucune importance personne ne m'aurait reconnue.

J'ai attrapé la boîte de kleenex dans le tableau de bord pour essuyer les deux traînées rouges que le miroir du pare soleil révélait sur ma joue. Et je suis rentrée en quatrième vitesse me débarrasser de ce sang. Quand j'ai déroulé le manteau le couteau est tombé par terre. Je l'ai jeté dans le fond de la baignoire l'eau de ma douche le nettoierait. J'ai fourré mes vêtements parka comprise dans le lave-linge. J'y ai passé la veste ensuite et je suis allée la tasser dans un sac au fond de la poubelle de la cour. Bientôt elle serait recouverte et enlevée le soir. Après ça je ne pouvais plus rien faire.

J'étais fatiguée vidée de tout la douche m'avait coupé bras et jambes. J'ai remonté l'escalier j'entendais la sonnerie du téléphone. C'était la voix d'Hélyette sur le répondeur je l'écouterai plus tard. J'ai passé un moment à contempler le ciel derrière le carreau j'ai failli m'endormir dans le fauteuil. J'avais froid c'est ce qui m'en a empêchée. Je me suis enroulée dans les couvertures sur le lit.

Le soir je suis allée dans une vieille boîte pourrie qui avait vu naître tout un tas de courants musicaux depuis le début du siècle sans avoir subi la moindre rénovation pas même ou à

peine de changement de personnel.

Après de si nombreux mois je dus me rendre à l'évidence : ils avaient fait l'acquisition d'une fille blonde très disco ce qui était incongru. Disco la boîte ne l'avait jamais été les paillettes et les boules tango n'étaient pas le style de la maison. Elle faisait la physio et sur un signe d'elle deux malabars livraient passage au candidat agréé. Ceux qui ne l'étaient pas râlaient un peu mais n'insistaient pas longtemps.

Toujours derrière la même caisse à la même petite table placée au même endroit le même gangster très rajeuni. Le fils.

Une cloison avait été abattue à l'intérieur ce n'était plus maintenant qu'une seule et vaste surface ponctuée par les piliers qui demeuraient. Le bar n'avait pas changé de côté il s'était rallongé et dans le fond plus sombre où l'on pouvait s'attabler était toute une floraison d'authentiques canapés Chesterfield noirs pas neufs mais pas encore trop ravagés.

Je pus constater en allant aux toilettes un peu plus tard que l'eau qui coulait des robinets était pratiquement bouillante et que l'endroit murs et installations était à ce point aspergé d'eau de javel pure qu'il était impossible de s'y tenir longtemps tellement les yeux vous piquaient. Tout était fait pour vous ramener vers le bar. Il y avait peut-être aussi du sel sur la piste de danse comme au bon vieux temps.

Tous ces aménagements étaient le signe incontestable que nous avions changé d'époque. L'endroit était sillonné par un service d'ordre méprisant qui vous laissait sur le trottoir à la moindre tentative de rouler un joint dans la salle. La scène maintenant désaffectée servait de dance floor à ceux qui se trouvaient superbes et sur le côté, flambant neuve, une cabine de dj toute vitrée où l'on voyait se balancer le buste

courbé de l'officiant visage dissimulé par la chevelure et collés à la paroi du fond trois groupies privilégiées deux filles parmi eux.

Derrière le barman inchangé lui sinon un peu vieilli les mêmes photos punaisées des temps héroïques (l'homme jeune déjà derrière le bar devant quoi posent de jeunes aspirants à l'état de star. Certains sont devenus de petites légendes au moins dans un milieu).

Une fois habituée à ses nouvelles perspectives je conclus que l'endroit ressemblait toujours à une pizzeria des années soixante et sans doute les pierres apparentes des murs qui n'avaient jamais été nettoyés y étaient pour beaucoup.

Le bar ne faisait plus comme autrefois de pizzas ni de sandwiches on pouvait en tout et pour tout avoir des Mars des Nuts des m&m's des chips en paquets minuscules des cacahuètes il restait pourtant pour un prix toujours modique du café maintenu chaud dans la cafetière électrique.

Elle voulait savoir à tout prix mon âge –je lui dis 24 ce qui n'était pas du tout la réalité– et mon prénom. Je dis tout aussi faux « Prudence ». Elle en a déduit que j'étais née vers l'Inde ou alors d'ascendance anglaise. Elle était complètement à côté et je le lui ai dit. Le plus près où je fus de l'Inde j'en passais au large en bateau dans une autre vie et guère brillante non plus. Je n'y fis aucune allusion elle aurait continué à argumenter rien que pour le plaisir. Quand elle s'asseyait dans le fond du canapé ses pieds ne touchaient pas le sol. Elle était vraiment petite. Nos verres se vidèrent elle se leva et revint peu après avec deux nouveaux coca dont elle refusa le remboursement car son ami avait sa boutique volante près de l'entrée et ça marchait bien. Il était sans concurrent pour la soirée il y avait à quelques dizaines de kilomètres une fête

d'entrepôt qui avait tout drainé et où ils seraient plutôt allés s'ils ne s'étaient retrouvés à pied au dernier moment. Il nous rejoignit un peu plus tard ayant réussi à écouler facilement cds gravés maison k7 et pour le reste à épargner de justesse sa consommation personnelle.

– Rien que des touristes il faut tout leur expliquer. Gavant.

La relative tranquillité de la boîte me convenait. Et comme ils entamaient une conversation je suis partie faire un petit tour. Il avait raison : un lycée entier s'était vidé là-dedans à partir de la 4ème.

Au bout d'un moment j'ai repris mon vestiaire. Alors que je bataillais avec la serrure de ma portière le garçon est arrivé sur le trottoir il avait eu des mots avec son amie il a proposé que je le raccompagne. Ça ne me dérangeait pas j'aime bien rouler la nuit dans Paris.

Nous avons longé le canal en fait il ne s'agissait pas vraiment de le raccompagner ses parents n'étaient pas très loin mais son amie l'avait planté là un peu trop tôt il avait besoin de compagnie le temps que vienne la fatigue. Il fallait qu'il bavarde. Il a plongé dans la boîte à gants pour trouver de la musique il a insisté pour échanger des cassettes. Certaines qui étaient là il les cherchait disait-il depuis un moment mais j'en doutais c'était juste matière à conversation. Et aussi un moyen d'écouler sa production faire circuler sa musique et son nom.

Être connu dans le milieu booké sur les parties pressant des vinyles que s'arrachent les djs voilà la vie rêvée. 22 ans encore au lycée alors que sa soeur de deux ans son aînée avait un doctorat. Ses parents le regardaient un peu de travers ils ne comprenaient pas son délire. Donc il avait hâte de passer aux

choses sérieuses même s'il ne les envisageait pas comme le reste de sa famille. Il retardait le moment de franchir sa porte attendant pour ça d'avoir vraiment sommeil. Il voulait fumer un joint au bord de l'eau il n'avait pas froid moi si. J'ai fini par le laisser devant son immeuble et j'ai regardé franchissant la porte toute de verre et acier qui défendait un vaste hall éclairé comme le désert à midi la silhouette jurant avec le décor la parka la voussure légère les dreads ratés et le pas traînant.

Hélyette était passée avec Arnaud c'était le contenu du message. Elle voulait savoir quand je serai là s'étant cassé le nez sur la porte l'après midi précédent.

Quand je suis là je dors si je me lève c'est pour m'en aller. Comment saurais-je ce que je ferai en me réveillant ? Je les trouvais tous misérables. Le garçon m'avait déprimée lui et le reste. Ces requins gérant leur territoire des basses zones derrière leur bar et leur caisse avec leurs méthodes méprisantes et mesquines. Tous les petits poissons déguisés en terreur pris dans leur nasse chacun essayant encore de tirer quelque chose de l'autre.

Il était cinq heures du matin tout était noir et silence. Une série d'avions passa soudain au dessus très haut et à grand bruit.

Le living avait rétréci une ampoule avait depuis plusieurs jours claqué celle qui restait était jaunâtre et quelqu'un se mit à tousser au delà du mur. Les craquelures du plafond s'étaient figées en une immobilité suspecte tout l'intérieur se raidit dans une vaine tentative de se donner un aspect clair et net. Le tapis à la soie râpée avait des manques dans les franges. Pourquoi toujours fallait-il que s'épuisent les objets. Ça n'aidait pas. Je me sentais engluée. Dans chaque recoin quelque chose de pas net de vieux de sale. Tout détruire et s'enfuir.

Soudain l'alarme : Tout devait être révisé en urgence ça n'allait pas. Pas du tout. La solution ce qu'il fallait faire s'offrit à moi lumineuse et insaisissable comme de subites et brèves étincelles des projectiles brillants et rapides qui filaient sur d'improbables trajectoires reliant les idées et les pensées sur un mode perturbant à l'extrême inexpérimenté. Je ne pus rien en capter : que je tente de m'y arrêter et tout s'évanouissait aussitôt. Ma pensée sautait de l'un à l'autre en plein égarement. Il y allait pourtant de mon salut.

Les rangées des livres dans la bibliothèque s'enflaient de quelque chose d'étranger. Les tranches à la même ordonnance depuis longtemps bien sûr n'avaient changé de place ni d'aspect mais ne ressemblaient plus à ce qu'elles étaient : cela formait un ensemble compact un tout aussi muet énigmatique et indifférent qu'un objet venu d'un autre monde très loin au dessus de moi une absence occupant toute la place hostile et sans clef.

Le plafond et le mur à côté ne portaient plus leur nom et mon esprit s'affolait à la recherche d'un autre sans parvenir à arracher à cette apparence un échange familier parlant. Tout

s'éloignait. Le monde de ma tête était devenu trop petit très faible il ne tenait plus rien en son pouvoir. L'immensité vertigineuse était rétablie elle avait dévoré mon esprit. Je ne pouvais plus rien savoir de moi mon nom était un vide effaré mes organes battaient la panique chacun pour soi il n'y avait que la peur.

J'ai fermé les yeux et je me suis concentrée sur ce qui me restait : je respirai. Je m'obligeais à ne penser qu'à cela la respiration et je m'efforçais de ne sentir que cela. Je ressassais sur un ton lent.

– Demain tout sera revenu.

Et cet assemblage de mots ne signifiait rien. Qu'était demain exactement ? Il n'y avait pas de demain ; seulement en tant que réalité cette effroyable torsion de l'espace se retournant brisant les digues et définitive. Quant à dire ce qui sera revenu...

Je suis restée les yeux fermés accrochée à la brindille : la phrase dénuée de sens et le passage tranquillisant de l'air sur les dix ou vingt centimètres entre le nez et les poumons. Au bout d'un moment j'ai senti à partir de là les choses qui se reconstruisaient. Apaisement bienfaisante lassitude et aussi le regret vague d'une révélation que je venais de laisser échapper.

Retour à l'habituel. Je grelottais de longs frissons remontaient annonçant le plaisir qu'il y aurait dans quelques minutes à se blottir dans la tiédeur et sombrer. Tout ce que j'ai trouvé dans la salle de bains était du décontractyl. J'en ai pris dans l'espoir que ça me ferait dormir vite. Ça l'a fait.

Négligeant les pistes de ciment nous coupions parmi les arbres sur les courtes pentes successives de la pelouse surpris d'avoir trouvé le dehors si froid. Il était cinq heures du matin en nous retournant nous apercevions la baie ouverte qui donnait de l'air à la pièce enfumée du second le seul étage encore éclairé dans l'immeuble d'où parvenaient les rires les exclamations et le fort bourdonnement des conversations avec une présence telle que je fus troublée par l'impression de ne pas avoir quitté la fête. C'était chose faite cependant.

Frédéric était parti de son côté nous étions arrivés ensemble mais ses plans pour la suite ne me tentaient pas. Parce que je n'avais pas envie de voir ceux qui restaient s'écrouler un par un je m'étais mise à la remorque d'un couple qui s'en allait. Je les connaissais depuis longtemps. Depuis longtemps aussi

je ne les avais pas revus. Ils étaient toujours ensemble la fille portait des gants épais de coton rose de la même coupe que les gants de caoutchouc et un petit chapeau de laine grise qu'elle avait énergiquement enfoncé pour se tenir chaud aux oreilles. L'homme qui menait le train était très grand son crâne rasé. Ils habitaient à dix minutes repartaient à pied pour s'aérer et plutôt que la rue décidèrent de longer le canal ce qui excepté le froid me convenait. J'étais encore sans doute sous le coup du changement brutal d'atmosphère je serai vite réchauffée en marchant. Je prendrai un taxi à la porte de Paris.

Il y avait des travaux entre les immeubles neufs qui bordaient le chemin rejoignant le bord de l'eau et nous dûmes rebrousser chemin trouvant l'accès au quai condamné par d'infranchissables barrières de chantier. Des chiens au bruit de nos voix se mirent à aboyer furieusement. Peu soucieux de voir arriver les animaux nous avons fait demi-tour sans prendre le temps de chercher une issue. Ils marchaient vite tous les deux la fille se battait les flancs de ses mains gantées en faisant de petits sauts espacés. Je m'étais laissée distancer et j'entendais le ronronnement de leurs voix sans savoir de quoi ils parlaient. L'eau très calme luisait à fleur de quai il n'y avait pas de vent les jeunes arbres semblaient pétrifiés. Au fur et à mesure que nous avançons une sono troublait l'atmosphère une voix de MC épaisse à l'intonation vulgaire. Il y avait une boîte sur l'autre rive lorsque nous fûmes à sa hauteur je vis devant l'entrée des silhouettes aller et venir. L'intonation de la voix faisait un effet insultant. Même perdue dans les pointillés stroboscopiques du dance floor je n'aurais pas aimé que ce fût à moi qu'elle s'adressât.

Tout à l'heure Frédéric était parti de son côté acceptant une invitation à passer la matinée et le reste du jour dans un appartement à la lisière du bois de Boulogne.

Dès notre arrivée une femme brune et expansive m'avait aussitôt mis le grappin dessus puis Frédéric s'était approché et ils se sont lancés dans une conversation où il était question de plantes vertes et de canapés blancs et de la raison pour laquelle elle essayait de changer son prénom sans succès. Tout le monde continuait à utiliser l'ancien sans doute parce qu'il était plus joli.

Comme je ne suivais pas je fis deux ou trois discrets pas en arrière m'assis dans le canapé qui se trouvait à point avec une place libre. Sur la table basse il y avait des cigarettes et j'en allumai une que j'éteignis aussitôt. Je m'en voulais d'avoir déjà pris une place de repli avant même d'avoir achevé les salutations.

Près de moi était assise une femme très apprêtée épaules basses et rondes nuque allongée et le corps nu depuis ses hanches souples sinon quelque chose de vague et noir remontant en collier de chien noué autour des ses seins. Visage plastifié cheveux comme une perruque poupée du vice. Jolie charmante irrésistible. Elle m'offrit à boire et manger à plusieurs reprises et je crus qu'elle était la nouvelle petite amie de Nicolas chez qui nous étions. Je fus coincée à force de refuser et demandai un jus de cerise dont il y avait des provisions dans le bar. Le verre qu'elle me rapporta était à demi plein d'une boisson épaisse et noire tellement sucrée que ma gorge en fut irritée quelques instants. De la crème de cassis je ne voyais que ça.

Devant nous se tenait un homme trapu que faute de sujet de conversation nous regardions. Il avait du rouge à lèvres et du khôl à part ça le cheveux ras. Il portait un costume droit assez

étriqué fripé aux articulations froissé des plis d'un siège dans le dos et une chemise bleu ciel qu'il avait certainement enfilée juste avant de venir et encore marquée des plis de la blanchisserie.

Comme nous le regardions toutes deux elle me fit deux ou trois remarques commentant ses gestes et ses attitudes. Alors qu'il parlait à quelques centimètres de nous avec la femme brune aux plantes vertes elle critiquait à voix haute provocante sa façon de draguer. Elle finit par me dire qu'il était son mari. À demi jalouse en apparence à demi riante elle lui faisait très bien l'article.

Frédéric vint s'asseoir près de moi. Après nous avoir présenté Léonce (son mari) elle partit nous faire du café. Elle s'appelait Paly nous rapporta du café oriental sucré où la poudre avait bouilli et que je bus à petites gorgées sans le trouver bon cependant que Frédéric et Léonce s'engageaient dans un tournoi de bons mots et de plaisanteries et que Paly rondes épaules basses et nuque allongée disposait sur la table à portée de leurs mains fruits secs et confiseries. Je ne les écoutais pas j'admirais l'affectation de sa grâce soumise mais je n'entrai pas dans le jeu. Frédéric accepta une invitation pour le matin je dis que je devais travailler.

Nous passâmes au travers du parc désert sinon deux cyclistes qui sans doute s'étaient levés pour cingler dans l'air immobile et nous entrâmes dans la ville nous séparer. Il n'y avait pas de taxi à la station ils voulurent attendre avec moi. Je préférais aller à la rencontre et leur souhaitai une bonne journée à dormir. Ils me rendirent la politesse je les regardai s'éloigner silhouettes comme deux signes dans l'air froid avant de prendre le chemin opposé.

Trop ivre trop arraché quelqu'un s'était perdu. Sans doute n'aurait-il même pas pu dire le nom de la ville. Il me suivit un temps voulait me faire changer de route persuadé que je voulais l'égarer davantage. Il anonnait des mots sans suite et se trouvait intéressant. Il fallait absolument que j'abandonne pour lui ma vie séance tenante. Il a voulu prendre mon bras et me contraindre. Je tournais la tête pour éviter son haleine le froid faisait couler ses yeux au blanc rougi. Il suait comme une bête pourchassée hagarde. Ses doigts durs écrasaient le muscle de mon bras. Je tirai sans pouvoir relâcher leur étreinte.

Je l'ai laissé là couché le long d'une palissade rue du Département sinistre et misérable sûrement soigneusement contourné par les prudents passants des premières heures jusqu'à ce que plus tard l'un remarque le sang. C'était tellement sordide j'ai lancé le couteau loin de là par dessus un mur dans un terrain vague envahi de végétation où personne n'entrait jamais. Il y avait un trou, auprès de quoi se décomposait posée sur des feuilles d'aluminium de la nourriture pour chat, dans le bas des panneaux de métal ondulé qui bloquaient l'entrée.

Un peu avant que je ne sois dans ma rue j'ai vu venir à ma rencontre un homme et un pit. Le chien musardait devant et soudain fonça droit dans ma direction. À peine une onde d'effroi me traversait-elle qu'il s'est jeté entre deux voitures et a rejailli quelques secondes plus tard tête relevée yeux luisants serrant dans ses mâchoires le chat qu'il lui avait fallu une demie seconde pour tuer. Son maître furieux lui arracha la bête et la jeta plus loin elle rebondit avec un bruit mou sur un capot. Aplati Les oreilles rabattues et l'arrière train rentré

comme s'il craignait un coup l'animal frustré grognait en sourdine. Accélérant le pas j'ai changé de trottoir.

La maison de Raoul. Le jardin est taillé ratissé élagué tondu prêt à affronter le printemps un arrangement avec le père d'Hélyette à la demande de celle-ci qui part au Liban pour un an. Avec Arnaud. La fête a duré tout le weekend nous sommes en train de charrier des sacs poubelle où s'entrechoque le verre. Pour l'occasion tout l'intérieur était devenu un salon répété dans presque toutes les pièces mais tant de monde est passé ce fut à peine suffisant parfois. Sept ou huit personnes restent nous aident à faire le vide.

Hélyette me trouve l'air sinistre et croit que c'est à cause de son départ. Elle a tort. C'est s'accorder beaucoup d'importance. Je le lui dis. Entêtée elle sourit. Elle croit que je fais bonne figure. Elle oublie que notre relation est le fruit de son insistance. Et que ce n'était que du temps qui a passé. Il aurait

pu s'épuiser autrement cela aurait-il changé ? En tout je vois la fin. Mais elle pense que la vie s'ouvre et qu'elle-même ne ressemble à personne. Or seul ce qui est mort peut exister. Je le sais je ne vais pas le lui dire. Elle ne voudra pas l'entendre. Qu'elle se débrouille avec son ordinaire et son petit être présomptueux. Les racines platine de ses cheveux sont de plus de trois centimètres. Arnaud c'est sûr la voudra blonde. Quand ils seront assez longs elle coupera les bouts noirs.

Achevé d'imprimer le 20 janvier 2010
par l'Imprimerie Launay
à Paris Ve - Dépôt légal : 2010-66

ISBN 978-2-9531181-3-1

Paralysie nervosité. Les particules de lumière affaiblies se dépouillent du poids des apparences. Le dérisoire infeste les intentions mises à nu. Ce qui est destiné à rassurer se voit dans toute sa mesquinerie dans sa pleine défaite. Le monde ouvre ses gouffres aux regards trop limités pour y plonger. Pourtant les yeux ne se sont pas détournés assez vite : l'on en a déjà trop vu.

Tuer pour rester vivante, voilà ce qu'Elle, la meurtrière illuminée si mal au monde, a trouvé comme expédient, provisoire comme la vie, pour surmonter l'angoisse de l'angoisse.

Inquiétante, Violante Claire ne l'est pas seulement par son propos vertigineux, mais par ce qu'il révèle du libre-arbitre.

Aurez-vous le cran, la fière audace, de vous y confronter ?



9 782953 118131

LASSITUDE.FR

ISBN 978-2-9531181-3-1